Aract OCCITANIE

Sauramps Odyssée
le loisir de se cultiver

NOUVELLES DU TRAVAIL

DÉCEMBRE 2017 - TOME 12

Préfet de la Région Occitanie
La Région Occitanie Pyrénées · Méditerranée
Anact Aract LE RÉSEAU
l'Europe s'engage en Languedoc-Roussillon avec le FSE
UNION EUROPEENNE FONDS SOCIAL EUROPEEN

SOMMAIRE

PREFACE **4**

Et le lendemain, on a tout changé

1er prix du concours **6**

La force de l'habitude

2ème prix du concours **11**

Memorex Sanitarius

3ème prix du concours **14**

Hector Razanatsimba

Coup de coeur de la présidente **19**

Bouche menthol **24**

Conserver l'avenir **29**

Coop sense **33**

Cost-killing me softly **38**

Dans le champ des chansons **42**

Déjeuner sur l'herbe **46**

En marchant, en divaguant **50**

Façon de voir… **54**

Humeur tricolore **57**

L'élévation pour l'évasion **61**

L'élu et le stagiaire **66**

L'embarras du choix ***71***
L'Okapi ***76***
L'entreprise en chantant ***81***
La comptable ***86***
La méthode à Gilles ***91***
La piscine ***95***
La revanche ***100***
Le cabas de Leïla ***104***
Le petit camion jaune ***109***
Le plus beau métier du monde ***112***
Le ramoneur ***116***
Le temps de ma cigarette, et je fais ça ***121***
Le testeur testé ***126***
Les mains dans le cambouis ***132***
Les Secrétaires Anonymes ***136***
Mon collègue le robot ***142***
Monsieur le Président, je vous fais une lettre... ..... ***147***
Opération 3H ***151***
Quid Vitae Temporis ***156***
Stage de cohésion ***161***
Une journée à parfaire ***166***
Une rencontre trop rare dans une vie de travail ***170***
Voici la promesse ***174***

A.V.S. *1er prix du concours 2006* ***179***
Laisser battre doucement *1er prix du concours 2007* ***183***

Sous surveillance ? *1er prix du concours 2008* ***..... 187***
Le pain de tous les jours *1er prix du concours 2009* ***..... 193***
Camarade Nollin *1er prix du concours 2010* ***..... 199***
L'entretien *1er prix du concours 2011* ***..... 203***
Un refus poli *1er prix du concours 2012* ***..... 207***
Burn-out *1er prix du concours 2013* ***..... 214***
Vu d'en haut *1er prix du concours 2014* ***..... 219***
La femme de l'ombre *1er prix du concours 2015* ***..... 223***
Je revis *1er prix du concours 2016* ***..... 227***

PREFACE

Douze années de concours, plus de mille nouvelles au compteur, cent cinquante en 2017, mais qu'est-ce qui donne donc envie d'écrire à ces participants toujours plus nombreux ? Qu'est-ce qui donne donc envie de lire à ces jurés jamais lassés par l'exercice ? Le montant du prix ? On y gagne des livres. Le prestige de la maison d'édition ? Il n'y en a pas. La perspective de passer à la télévision avec François Busnel ? On ne l'a pas invité. Le renouvellement du thème ? C'est toujours le même.

Écrire une nouvelle sur le thème du travail. Voilà ce qui mobilise. Pourquoi ? Parce qu'il s'agit de notre vie et du regard que l'on porte sur cette expérience de vie. On ne choisit pas toujours ce que l'on vit, mais l'aborder par le biais de l'écriture permet de redevenir sujet pensant et agissant, c'est à dire libre. En outre, participer à un concours donne une dimension supplémentaire à l'acte libérateur de l'écriture. Car on n'écrit plus seulement pour soi, mais pour les autres. On est assuré d'être lu. On est sujet pensant et agissant, avec et pour les autres. Ce que l'on a vécu individuellement peut être partagé par d'autres. Il y a un sens, un but, quelle que soit la situation exposée.

Tout comme on écrit pour soi et pour les autres, on lit également pour soi et pour les autres. Les lecteurs de nouvelles attendent du nouveau ou au contraire du déjà vécu, ils attendent d'être rejoints, touchés, interpellés, surpris, émus, distraits, instruits, élevés. Eux aussi travaillent, peinent, se réjouissent, désespèrent, réfléchissent. C'est le lot des humains, salariés, libéraux, chômeurs, fonctionnaires, entrepreneurs, étudiants, stagiaires, c'est notre vie.

Le regard porté par soi-même ou par autrui sur une expérience de vie lui donne du sel, du relief, du sens. Et l'obligation de se soumettre à un genre littéraire ajoute une autre dimension, plus universelle, qui relève du champ de la création, même si le matériau de base est souvent autobiographique.

De la contrainte naît la liberté. La liberté artistique, étonnante, originale, unique, qui touche et transporte autrui.

Il n'est donc pas étonnant qu'un nombre grandissant de candidats assaille les jurés. Avoir la possibilité d'être artiste est une chance inouïe et qui n'a pas de prix.

Le genre de la nouvelle permet de raconter une histoire courte, dont l'intérêt principal réside dans la chute. Il faut tricoter l'intrigue, brosser le décor, créer un ou des personnages et mener tout cela rondement pour que le lecteur se fasse « avoir ». Plus la surprise est grande, plus l'empreinte est profonde. Le lecteur est amené là où il ne s'y attendait pas. Voilà qui renouvelle son regard sur le quotidien. N'est pas là le propre même de l'art, qui nous permet de voir un sens derrière les apparences, d'aller au-delà du réel, de l'autre côté du miroir ? C'est en tout cas cela qui nous a aidés à trancher dans la sélection ultime de ces nouvelles.

Le genre même de la nouvelle peut revêtir plusieurs facettes : science-fiction, fantasy, dystopie, polar, feel good, romance, gore... Le style peut être descriptif, humoristique, poétique, lyrique, réaliste, scientifique, gothique, fantastique, désespéré, désenchanté, désopilant... Tout cela figure dans cette nouvelle édition, faisant de ce recueil une immense fresque sociale, l'ennui en moins. Voilà pourquoi ces états généraux du travail continueront à mobiliser et passionner lecteurs et écrivains d'un jour. Car s'ils ne conduisent pas à une révolution, ils contribuent à voir les choses autrement...

Caroline FABRE-ROUSSEAU. Présidente du jury 2017.

Et le lendemain, on a tout changé

Sylvie FRANCEUS

C'est la nuit, insomniaque, qui a laissé ouvert les yeux de François. Une nuit brutale. Malgré les draps confortables. Malgré la fenêtre ouverte sur le printemps.

Il a su, à un moment très précis, que tout devait changer.

Ce moment, c'était hier soir : une femme pleurait dans l'ascenseur.

Il ne l'a pas regardée. Pas un regard. Pas un mouchoir. Pas un mot. Rien.

Il n'était pas fatigué mais elle, elle semblait tenir les parois métalliques pour ne pas s'effondrer sur ses pieds cirés de directeur.

Elle s'est écroulée, plus tard, sous l'abribus puis elle a couru vers quelque chose qui ressemblait à une impossibilité. Son visage a pris l'apparence de la vitre, dans le bus : il est devenu transparent. Avec des marques rouges sur les joues comme des claques de torchon mouillé. Il y avait là toute la férocité du monde.

François a laissé faire la peine sur son oreiller mais il n'a pas dormi. A cause de la honte : un sentiment puissant et tenace.

Alors, ce matin, il prend une posture nouvelle, physique et géographique, à l'entrée de son entreprise et c'est la première fois que cela lui arrive. C'est le début d'une histoire.

Il n'a pas eu envie d'engoncer son corps de patron dans son costume habituel et gris. Il porte un jean clair, un pull vert d'eau et des chaussures en toile. Il est le premier arrivé. Il va saluer chaque salarié - e - et sourire, en même temps. Le même geste. La même répétition. Quinze fois. Il sourit et il demande à chacun et à chacune de l'accompagner dans la cantine. Maintenant.

C'est une urgence.

Le petit matin sans sommeil lui a laissé tout le temps nécessaire pour préparer des pichets de café et des tasses destinés à cette tablée aussi inquiète qu'inédite. La cantine ressemble à une cathédrale. Rien n'est habituel.

François parle doucement et il sert les cafés. Il sourit.

L'urgence est là. Maintenant.

Il propose que tout le monde dise la liste de ses ennuis et la liste de ses rêves.

Il s'agit d'exprimer, à voix haute, ce qui rend la vie si difficile et ce qui peut changer les choses.

C'est à la femme de l'ascenseur, de l'abribus et du bus qu'il s'adresse en premier, un sachet de sucre à la main qui tremble un peu. A cause de la honte.

Nolie dit que ses journées durent trop longtemps. Ses enfants sont petits, elle les voit peu. La nounou habite loin et coûte cher. Les devoirs lui demandent une patience qu'elle n'a pas. Nolie est épuisée. Elle rêve de temps pour sa famille et d'une crèche dans l'usine.
Jacques répète les mêmes gestes sur sa machine depuis vingt ans. Il s'ennuie. Il voudrait une formation pour partir à la rencontre de la clientèle.
Mado aimerait juste qu'on lui dise « bonjour » le matin et « au revoir » le soir. C'est tout.
Jeannie sait parfaitement calculer les salaires mais elle aimerait apprendre à coudre le cuir, à l'atelier. Elle propose d'échanger son poste de travail, de temps en temps.
Sergio aime la pétanque et la soupe. Deux plaisirs simples qui rythment sa vie mais qui sont mis à mal avec les contraintes du travail. Il aimerait un terrain de pétanque dans la cour de l'usine et un peu temps pour jouer avec les collègues. Et de la soupe, tous les jours à la cantine, même l'été.

Perrine a mal au dos. Elle rêve d'une chaise plus souple et d'un abonnement à la piscine municipale. Et pourquoi pas des massages, par une personne dont c'est le métier, quand elle est penchée douloureusement sur son établi, surtout le matin quand ses muscles sont encore tendus.
Dilo ne sait pas gérer sa paperasse, il prend toujours du retard, il apprécierait une aide.
Pierrot aimerait des horaires plus souples et moins routiniers, plus en concertation avec les autres et en fonction des pics d'activités.
Milie trouve que l'usine est triste, sale et moche. Elle a envie d'un lieu plus gai et plus joli. Et qui sent bon aussi. Elle a des idées de déco plein la tête.
Martine aime la terre, les fleurs et les légumes. Elle verrait bien un aménagement de la friche, là-bas, derrière le dépôt, pour ceux qui ont envie, comme elle, d'une parcelle de jardin.
Lise n'a jamais le temps d'aller chez la coiffeuse. Elle propose qu'une coiffeuse ait un salon au milieu de l'usine. On n'aurait qu'à prendre rendez-vous, ce serait simple.
Marc n'aime plus son travail de gardien. Lui, ce qu'il aime, c'est repasser le linge. Il dit que ça le détend. Il dit qu'il aime l'odeur du linge propre et bien plié. Il dit qu'il est prêt à assurer le repassage de tous, dans une salle dédiée. Ce serait son nouveau job.
Fred aimerait prendre la place du Directeur un jour par semaine et le Directeur prendrait sa place, au ménage, puis ils se parleraient pour changer ce qui peut l'être. Fred est sourd mais les dialogues ne le seront pas : sourds.
Lola aimerait que le temps de pause à la cantine soit un temps partagé : on s'arrête ensemble, on mange ensemble, on parle ensemble, on se détend ensemble et on reprend ensemble.
Jeanne se sent concernée par la santé financière de son usine. Elle rêve de faire participer ses collègues à l'investissement, même très modestement.

Le tour de table se poursuit de manière très détendue. On se sourit. On s'écoute. La vie se joue maintenant et chaque mot est important. Chaque silence aussi. François veille sur les mots et sur les silences. Sur les pichets de café qui ont dilué la honte et sur les sachets de sucre qui ne tremblent plus.

On prend des décisions ensemble. On envisage ce qui se passe maintenant et ce que sera demain. Il y a ceux qui notent les idées sur un carnet. Ceux qui établissent des listes sur le tableau en papier. Ceux qui déambulent dans la cathédrale artisanale. Ceux qui ouvrent les fenêtres. Ceux qui crayonnent des plans sur tout ce qui peut l'être. Ceux qui ajoutent des ennuis qu'on n'aurait pas entendus. Ceux qui disent des rêves si simples qu'on a envie de pleurer. Ceux qui insistent parce que la crèche, c'est vraiment urgent. Ceux qui n'en reviennent pas de ce matin-là. Ceux qui en reviennent et qui sont sûrs que c'est possible.

Ceux qui ne disent pas qu'avant, c'était mieux. Ceux qui seront plus heureux. Ceux qui seront encore courageux mais moins fatigués. Ceux qui vont faire de cette usine un modèle de vie professionnelle unique et remarquable.

François a bien fait de ne pas dormir la nuit dernière parce qu'il aurait raté ce matin-là.

Il ne veut pas laisser le moindre espace au doute pour ses compagnons de route alors il suggère, et ce n'est qu'une proposition, d'imaginer une suite : une belle innovation.

La suite sera collectivement pensée et collectivement désirée. Chacun aura la parole et s'engagera pour lui-même. La responsabilité pour le présent et le futur sera la priorité.

Et pour être sûr de n'oublier personne et pour être sûr de la valeur de chacun, l'art va prendre une place vitale ici. Une forme d'art utile. Quelque chose de beau. Quelque chose de touchant. Comme les gens de l'usine.

François ponctue l'instant avec toute la beauté du monde qui se serre autour de lui, dans ce lieu devenu, en quelques heures, humainement précieux.

Dès demain, une compagnie d'artistes va investir l'usine pour fabriquer un film-documentaire et un livre. L'idée est de faire de chacun des salariés et de chacune des salariées un acteur et une actrice de sa vie et de raconter son histoire dans un micro, face à une caméra ou devant un écrivain.

Nolie ne le sait pas encore mais elle est à l'origine de ce grand projet qui va créer une nouvelle liste dans laquelle les ennuis prendront moins de place que les désirs.

L'idée du film et du livre a alimenté toutes les conversations à la cantine, ce midi et tout le monde était là. En même temps. Et personne n'a dit qu'il faudra rattraper le retard pris depuis ce matin parce que personne n'a pensé que ce temps-là est un temps perdu.

Le débat est ouvert et il le restera. On le verra sur la vidéo. On le lira dans le livre. On passera à la télévision. On parlera en France, en Europe et dans le monde entier de Nolie, Jacques, Mado, Jeannie, Sergio, Perrine, Dilo, Pierrot, Milie, Martine, lise, Marc, Fred, Lola, Jeanne et François.

C'est le soir maintenant. Il ne ressemble à aucun autre soir. Il est si doux, ce soir.

La force de l'habitude

Eric GOHIER

7 heures 01. Le premier poulet arrive. L'écœurante odeur est là. Elle envahit l'immense chaîne de conditionnement. Elle n'en finit jamais. Tout juste accepte-t-elle un jour par semaine de se marier avec celle du désinfectant.

La main gauche saisit le cou. La main droite affirme sa prise sur le manche du couteau. L'instant d'après, la lame pénètre le ventre et remonte en stricte boutonnière au long de l'abdomen. Une seconde à peine. La main gauche délaisse le cou, elle plonge au cœur des entrailles. La main droite tranche l'œsophage. La tripe atterrit dans la cagette plastique à ses pieds. Un intérimaire anonyme les évacue à intervalles réguliers. De la croquette pour chien premier prix en devenir.

Au suivant…

8 heures 28. Les gestes sont tellement machinaux que l'esprit vogue ailleurs. Cou, couteau, tripe… Le deux centième poulet poursuit son aventure sur le tapis roulant. Le suivant est déjà là. 8 heures de travail quotidien. 1000 poulets par jour. Cela pourrait être monotone.

Mais il y aussi des pintades, des dindes, des canards…

Heureusement d'ailleurs, sans cela personne ne pourrait comme lui tenir trente ans dans la boîte. Pas par plaisir. Mais parce qu'il y a la baraque à finir de payer, les gamins qui n'en finissent pas d'étudier, les vacances au bord de la mer pour changer d'idée et inhaler l'air iodé pour les onze mois à suivre.

La main gauche saisit le cou. La main droite affirme sa prise sur le manche du couteau. L'instant d'après, la lame pénètre le ventre et remonte en stricte boutonnière au long de l'abdomen.

Au suivant…

10 heures 42. La bouche grimace. La tendinite s'est déjà réveillée. L'orthèse dissimulée sous la manche de blouse avoue son impuissance. Une douleur diffuse tétanise le bras droit du poignet au coude. Elle ne date pas d'hier. Rien ne la soulage. Le repos pourrait peut-être. Mais comment faire alors ? La moitié du salaire en bas. Les vaches maigres à joindre les deux bouts.

Que sacrifier ? Revendre la baraque ? Jeter les gamins en pâture au chômage ? Renoncer au bord de mer ?

Autant serrer les dents. Ne pas montrer que la cadence est de plus en plus dure à suivre. Ne rien attendre des collègues. La plupart ne rigolent pas non plus. Le sourire crispé à leurs lèvres trahit de jumelles souffrances.

La main gauche saisit le cou. La main droite affirme sa prise sur le manche du couteau. L'instant d'après, la lame pénètre le ventre et remonte en stricte boutonnière au long de l'abdomen.

Au suivant…

12 heures 01. Pause déjeuner. Enfin… 640 poulets tombés au champ d'honneur. Il a tenu le rythme. Quelques sourires ressuscitent dans la salle de restauration. Quelques mots glissent des lèvres. Seuls les plus jeunes chahutent encore. L'indulgence est de mise chez les plus anciens.

Il s'assied. En face de Claude. Comme d'habitude. Ici, personne ne prend la place de personne. Son front tente de dissimuler la barre d'inquiétude. Lui aussi a reçu la lettre de convocation chez le Directeur des Ressources Humaines. Sa demande pour passer contremaître remonte à six mois en arrière. Il espère encore.

Mais son espérance va au plus simple…

La gamelle atterrit sur la table. La main droite sort un couteau de la poche. Un modèle sobre, universellement connu pour sa virole. La main gauche saisit le saucisson. La main droite affirme sa prise sur

le manche du couteau. Les rondelles tombent, régulières. Autant que la tranche de pain. Puis suit le pâté – du cochon, surtout pas de volaille ! Enfin le fromage et la pomme. Comme la veille… et toutes les autres veilles.

Comme demain… si tout va bien !

15 heures 39. Un bref instant de sidération. Un poulet s'échappe. Claude lui adresse un clin d'œil. Une connivence assortie d'une mise en garde. Un coup pour toi, un coup pour moi. Mais gaffe à ne pas y revenir trop souvent ! Un bref hochement de tête accuse réception du muet message. Les mâchoires se crispent.

La main gauche saisit le cou. La main droite affirme sa prise sur le manche du couteau. L'instant d'après, la lame pénètre le ventre et remonte en stricte boutonnière au long de l'abdomen.

Au suivant…

17 heures 35. Blouse abandonnée au vestiaire. Orthèse rangée dans la musette. Rendez-vous dans le bureau du DRH. Un glaçon dépourvu d'états d'âme. Le costume-cravate impuissant contre l'odeur de la charogne.

Le discours, il l'entend déjà. Comme un cauchemar annoncé.

– Conjoncture économique *bla-bla-bla*… crise financière *bla-bla-bla*… masse salariale *bla-bla-bla*… réduction des effectifs *bla-bla-bla*…

17 heures 39. Le couteau jaillit de la poche. La main gauche saisit le cou. La main droite affirme sa prise sur le manche…

Memorex Sanitarius

JigoKu KOKORO

Bastien était prêt pour son premier jour en tant que médecin. Sur le chemin, dans les transports en commun, il repensait à sa formation. Une formation longue de trois années dont une entière passée en binôme pour apprendre le métier en situation réelle. L'une des formations les plus longues dans le domaine médical. Encore un arrêt et il serait arrivé à l'hôpital, son hôpital.

Celui qui l'avait nommé dans cet hôpital, parce qu'il estimait que Bastien en avait les capacités, s'appelait Memorex Sanitarius. Un drôle de nom pour un programme d'une grande technicité, une I.A.N.I. incroyable. Sous cet acronyme se trouvaient les mots Intelligence Artificielle Non Indépendante. Un nom complexe pour définir un de ces programmes techniques qui fonctionnaient à travers le monde sans pouvoir s'affranchir totalement de l'homme.

Mémo, comme tout le monde le surnommait, était né au siècle dernier. Au départ, il n'était qu'une base de données. Un système d'enregistrement de toutes les connaissances de médecine. Mémo stockait tout. Puis il y eut une évolution. Mémo apprit à combiner, à travailler et faire des statistiques. Il fallut peu de temps pour qu'il apprenne, par le biais de ses programmeurs, à diagnostiquer. Et ainsi la porte fut ouverte. Mémo fut connecté en direct aux dossiers en cours, connecté aux appareils de médecine et il devint incontournable. Cinquante années d'évolutions majeures sans discontinuité. Mémo savait presque tout faire mais il était une A.I.N.I. Il ne pouvait justement pas tout faire seul. L'intervention de l'homme était une obligation.

C'était la raison d'être de Bastien ici. Il était le médecin référent du Memorex Sanitarius de cet hôpital, le seul médecin en réalité.

Bastien se dirigea vers l'entrée du personnel. L'endroit était parfaitement fléché et il n'eut pas de mal à trouver le chemin de son futur bureau. Il croisa quelques membres du personnel qui ne lui prêtèrent pas d'attention. Après être descendu au sous-sol, Bastien trouva la porte marquée « Memorex – Dr BARLA ». Il entra. Une petite pièce sans fenêtre avec une toute petite table, un frigo, une cafetière et surtout une myriade d'écrans face à un clavier et différentes commandes. Bastien déposa ses affaires, mit son repas au frais et se dit qu'il devrait penser à s'amener du café pour le lendemain. Il prit une inspiration et s'assit sur le fauteuil face aux écrans. Il appuya alors sur le bouton présence et la voix mélodieusement métallique du Memorex Sanitarius se mit en route:

- « Bonjour Dr Barla, je suis ravi de faire votre connaissance et de travailler avec vous».

Formule de politesse inutile, le Memorex le connaissait déjà depuis longtemps. Ce programme était une gigantesque entité numérique tentaculaire dont chaque hôpital avait une réplique. Bastien savait que la machine l'avait sûrement déjà repéré dès son entrée dans le bâtiment. Le bouton présence n'était là que pour flatter l'égo du médecin. Bastien lança la procédure. Il était là pour douze heures, le reste du temps, le Memorex gérait seul. Les dossiers se chargèrent, les décisions prises se classèrent et Bastien se concentra.

Immédiatement, un bip rouge se signala sur un dossier. Bastien fut surpris car il n'avait jamais connu cela même s'il savait la signification de ceci : on le demandait auprès d'un patient. C'était une chose exceptionnelle car il existait pour le médecin, via le Memorex, divers moyens pour examiner le patient sans avoir à quitter son bureau de surveillance. Il hésita un moment puis demanda :

- « Mémo, pourquoi suis-je demandé ? ».

La réponse fut immédiate :

- « Un patient pose un problème de diagnostic, je ne peux pas répondre au personnel soignant ».

Incroyable, premier jour et Bastien se trouvait devant un cas que le Memorex ne savait pas résoudre.

Avec une angoisse mêlée d'excitation, Bastien prit l'ascenseur pour se rendre dans le service. Une fois sur place, il fut accueilli et dirigé par l'aide-soignante vers la chambre en question où il rencontra une jeune infirmière :

- « Docteur, je vous promets, ça fait froid dans le dos, lui dit-elle un peu apeurée ».
- « Mais quoi donc ? répondit Bastien un peu surpris ».
- « Il faut le voir, Docteur, je ne peux pas le décrire ».

Sur ces mots, cette dernière entra dans la chambre avec lui. A peine eut-il fait quelques pas qu'il vit cette chose terrible. La patiente, une dame âgée, présentait sur son visage une difformité étrange et dérangeante.

Bastien n'avait jamais vu, ni lu, ni étudié une chose comme ce qu'il venait de voir. La patiente de son côté, et bien qu'elle ait conscience du trouble qu'elle causait, ne semblait pas dérangée outre mesure par ce qui lui arrivait. Par moment, en fixant l'infirmière ou Bastien, elle avait cette difformité qui augmentait.

- « Qu'est-ce que c'est Docteur ? » demanda la jeune infirmière, toujours inquiète. « C'est étrange de la voir comme ça ».

Bastien était sous le choc. « Oui, qu'est-ce que c'était ? ». On lui avait appris à travailler avec un outil, voir corriger les problèmes de celui-ci, mais que faire devant ce cas là où le Memorex le lâchait tout simplement ?

Bastien hésita un moment puis regarda de nouveau la patiente. L'absence de souffrance était un fait, mais cette sensation étrange en la regardant n'avait pas de définition. Il se tourna vers l'infirmière et s'aperçut alors de la gravité de la situation. Sur le visage de cette dernière, les prémices de cette déformation commençaient aussi à se faire voir. C'était contagieux, il fallait agir vite.

Avant que la pauvre femme n'ait le temps de réagir, Bastien bondit hors de la chambre. En se retournant pour refermer, il vit rapidement que la jeune femme était perdue. Son visage avait cédé à la maladie. Il bloqua la porte pendant que l'infirmière tentait de sortir :

- « Docteur ? Pourquoi avez-vous fermé ? Qu'est-ce qu'il se passe ? Docteur ? ».
- « Mémo, ferme cette chambre pour quarantaine immédiatement ! ».
- « Bien Docteur, puis-je savoir si vous avez une idée du diagnostic qui vous pousse à prendre cette décision ? ».
- « C'est contagieux Mémo, on ne peut pas prendre de risque. C'est fou que tu n'aies pas la moindre trace de cette affection si flagrante dans ta base de données, tu n'as rien d'autre pour comparer ? ».
- « Je comprends votre désarroi Docteur. Rien à ma connaissance ou dans mes programmes de recoupement pour diagnostics ne ressemble à ce cas. Tous les examens et analyses que j'ai réalisés ne montrent quoi que ce soit d'anormal ».

Bastien était désemparé. Quelque part au fond de lui, le visage déformé de cette jeune infirmière le hantait. La sensation dérangeante qu'il avait ressentie en lui devant la patiente était là. Il avait abandonné cette pauvre jeune femme et cette patiente sans leur avoir apporté quoi que ce soit comme aide. Il fallait remédier à cela. Un silence pesant s'installa.

- « Docteur, j'aurais peut-être une proposition à vous faire, prononça alors le Memorex ».

- « Je t'écoute Mémo ».
- « Je trouve des similitudes dans une base de données à laquelle j'ai accès bien qu'elle n'a rien à voir avec ma fonction ».
- « Eh bien dis toujours, Mémo, au point où on en est… ».
- « Bien Docteur, voici : base de données « Us et Coutumes du passé » Définition de l'objet : Attitude sociale et naturelle visant à exprimer en dehors des mots son contentement et le plaisir que l'on ressent. Expression du visage sujette aux émotions dont la contagion s'effectue par la vision. Cette attitude s'est perdue au fil des années devant l'incapacité de la société à la reproduire plus souvent ».
- « Ça y ressemble énormément, Mémo, j'oserais presque dire que c'est tout à fait ça. Comment appelles-tu ça ? ».
- « On appelait cela « Sourire », Docteur ».

Bastien repensa alors au visage de la jeune infirmière derrière la porte. Il repensa à son « sourire ». La sensation le prit alors au ventre et il sentit les bords de sa bouche se tordre. Il était « contaminé » lui aussi, il était en train de « sourire » et cela faisait un bien immense.

- « Docteur, interpella le Memorex, dois-je répertorier cela comme une nouvelle maladie ? ».

Hector Razanatsimba

Thierry LEFEVBRE

Je ne parviens guère à lire son nom sur la plaque de cuivre. Je ne dois pas pleurer, je veux être digne de lui. Pour l'heure, mon esprit cherche à comprendre ce qui est arrivé…/…

Lui, c'est Hector Razanatsimba. Je devrais l'appeler Monsieur ! Nous aurions... Je n'en dirai pas davantage, si ce n'est que…

Hector était le dernier ouvrier à habiter le vieux quartier.

Là-bas, le long des docks plus personne ne s'y risque, hormis quelques retraités qui vont mouiller d'eau la terre et de vin leur gosier dans les jardinets prêtés par l'usine. « Loués », le mot serait plus exact : car radis pour radis, la note est salée ! Mais dites, dans la zone industrielle, un coin de verdure même rabougri, efflanqué et étroit, c'est toujours ça. Seulement, quel jeune souhaiterait y résider ?

Lui s'était installé dans le secteur, il y a longtemps. Il s'y était même marié. Sa femme y est morte. Il n'a changé ni de maison ni d'épouse. Et son enfant a fui l'endroit.

L'usine n'étant pas loin, il s'y rendait à pied, hiver comme été. Et pas moyen en le croisant de l'inviter à monter en voiture. Non il marchait, question de principe. Son habitude était d'aller droit.

N'avait-t-il pas commencé ainsi. A dix-huit ans, engagé fantassin, à peine formé aux armes, il avait été parachuté en Indochine. Les combats furent tellement rudes qu'ils lui avaient coupé l'envie d'en parler. En tout cas, il en était revenu, mais faut voir comment. Le caporal n'avait pas pris de galon, mais autre chose. Incorporée à sa chair. Douloureusement. Ah oui, et puis une médaille qu'il portait au revers de sa veste lors des fêtes nationales à l'ombre du monument aux morts.

Hector était malgache. La France était, certes, son pays. Mais la France exerçait aussi un protectorat. Avant… Quand il est né, Madagascar n'était pas encore un « *État insulaire indépendant d'Afrique constitué d'une grande île de l'océan Indien que le canal de Mozambique sépare du reste du continent* » dixit Wikipédia. D'ailleurs, il ne la reconnaissait pas en ces termes.

A ses yeux, son pays était bien différent. Son « île rouge », ce sont de luxuriants paysages. Tout à la fois des récifs de corail et des atolls bleus, des plages de sable fin entourant une jungle aquatique, une chaîne de falaises couronnées d'arbres « du voyageur » ou de baobabs, ou encore de fertiles cuvettes, une brousse d'épineux, des montagnes.

Je me souviens lorsque, sur le perron, il m'en parlait, il devenait intarissable. Jamais il ne parlait autant. Si ce n'est de Bodomalala, sa femme. Mais ça, c'est son histoire. Et si ce n'est de son peuple. Et ça, c'est notre histoire ! Ces ancêtres accueillirent tant de migrants perses, arabes, juifs, africains ou indiens, voire européens que lui-même était devenu tous ceux-là.

Sauf qu'à l'usine, il n'était ni vraiment français ni totalement tout ça. Mais un étranger. Un de plus. Ni plus ni moins. Un parmi les autres. Un comme les autres ? Pourtant pas vraiment, n'appartenant à aucune communauté.

Non finalement, il était seul. Vraiment isolé.

Depuis son entrée à l'usine, Hector avait fait du chemin. Sans l'aide de quiconque.

Après sa convalescence, un poste lui avait été proposé. A prendre ou à laisser. Il l'avait pris sans rechigner. Il tenait à peine debout. Il a tenu jusqu'au bout. D'ouvrier approvisionnement, il a fini responsable du magasin. Faut pas fantasmer non plus, ce n'était point une évolution ni en qualification ni en coefficient, juste une mise à l'écart dissimulée. Son estanco n'était qu'un réduit au bout du hangar en voie d'être désaffecté où les ouvriers entreposent leurs matériels. Lui les rangeait, les prenait, les rendait, les gardait.

Ah oui, il les décrassait aussi. Les nettoyer ne figurait pas sur la fiche de poste, mais il avait sa logique : une pelle, c'est comme un fusil, pour que ça serve longtemps il faut l'entretenir. A la différence des salariés ? Parfois, oui !

…/…Tout continue de se brouiller dans ma tête… A quel moment, Hector a-t-il marqué une pause ? Je veux croire que c'était pour nous regarder, nous tous qui, verre à la main, cacahuètes en bouche, l'écoutions attentifs, souriants, heureux d'être là pour lui. Je veux croire que tout se déroula comme dans un ralenti… Je veux croire que si jamais il bascula, il se rattrapa au pupitre et poursuivit comme si de rien n'était…/…

Petit à petit, dans son bazar, il s'était mis à rêvasser. On a beau ne pas se l'avouer quand le temps ne passe plus, c'est que le temps a passé. C'est évident ? Oui, peut-être, mais qui s'en rend compte ? De fait, il y a un mois Hector avait dû faire face à son avenir.

De plans de suppression d'emplois en départs en préretraite, Hector était le plus âgé. Sonnait l'heure. Ce n'est pas qu'il voulait arrêter. Mais son corps se rappelait péniblement à lui. Dès lors, au directeur des ressources humaines, descendu du siège pour la journée mensuelle des congédiements, il s'était surpris à demander à faire valoir ses droits.

Pour lui qui n'avait jamais battu en retraite, cette expression l'aurait fait sourire, si la réponse ne l'avait blessé.

-« *Raza., vous n'avez pas assez cotisé.*»

Il n'entendit pas la suite. Il n'écoutait plus. Qu'ajouter ? Qu'il travaillait depuis ses dix ans… Qu'il avait fait la guerre… Qu'il n'avait jamais rien demandé… Rien n'aurait changé les choses. Il ne faisait pas partie de la charrette des prochains départs.

Ce soir-là, comme à l'accoutumée, dos voûté, col d'imperméable relevé, il rentra chez lui. Et, sous la véranda, il rêva et imagina son pot de départ : Label 5, mousseux, pastis, chips et biscuits, cochonneries et cochonnailles sur la table en formica… ballons

multicolores suspendus dans la salle des syndicats. Et un tas de cadeaux à l'entrée.

Il songea à son discours. Il s'y voyait… Il disait son plaisir d'avoir vécu ici, son amour de la France, il ne voulait se souvenir que de ses amis, il n'avait d'ailleurs rencontré que des gens bien, lui-même s'était évertué à être bon, il souhaitait que l'on garde de lui cette image d'un gars simple qui faisait plutôt pas mal son boulot.

Puis bouleversé, il aurait ajouté à voix basse, je dois retourner au pays, je n'ai jamais embrassé mes trois petits-enfants, ma famille a besoin de moi, mon existence durant j'ai mis de l'argent de côté pour ouvrir un commerce d'outillage et le tenir avec mon fils, et quand viendra mon heure, je rejoindrai Bodomalala.

…/…Mais cette nuit-là, sous les étoiles, que se passa-t-il réellement, seul à seul avec lui-même ? Je veux croire qu'il ne s'écroula pas. Je veux croire que du haut de la tribune, malgré son léger malaise, il reprit la parole et qu'il fut longuement applaudi…/…

En tout état de cause, le lendemain matin on le retrouva chez lui, couché par terre, recroquevillé près de son fauteuil d'osier. Il ne bougeait plus.

…/…Certes, mais moi, je veux croire que ça s'est passé comme je le crois, oui je veux croire que tout s'est passé comme dans son rêve, parce que je veux croire que nous serions venus nombreux à son pot de départ et que bon dieu, nous lui aurions fait une sacrée belle fête…/…

Aujourd'hui, je regarde son nom sur l'urne funéraire. Mes yeux se voilent.

Je suis au bord du lac Tritriva, calme, endormi ; sa couleur vert sombre reflète de rares nuages. Une légende raconte que deux jeunes, dont les parents empêchaient l'union, s'y seraient noyés. A l'endroit où le couple a péri se dressent, s'élançant d'une roche, deux arbres aux branches entrelacées.

Le prénom « Bodomalala » signifie en malgache « douce chérie ».

J'attends encore quelques secondes, puis je disperse les cendres. Vers le milieu de l'eau, le vent les emporte.

Dans ma poche, la clef du magasin que mardi dernier il me confia.

Bouche menthol

Blandine ARONDEL

9h40. Le fameux entretien annuel. J'ai commencé à parler en baissant tout le temps la tête comme si l'haleine allait partir vers le bas.

Haleine de cigarettes, j'ai craqué. J'ai dépassé un seuil je sais. J'ai été me la fumer sur le toit jardin potager. Pour une demie seulement. Je sais que non seulement je risque ma place mais également je risque des problèmes avec la justice.

Trop de stress. Ces derniers temps, trop de pression… Je n'en peux plus.

Elle (ma chef) a vraiment le profil type de la responsable : un métissage indéfini (entre 4 ou 5 origines différentes), un quelque chose d'Ugly Betty dans le regard et les fringues Armée du Salut, très très petite et légèrement âgée par rapport à la moyenne (68 ans). Les profils à la mode, quoi. Elle n'est là que pour un mois (les nouveaux contrats de manager en CDD d'un mois mis en place en 2030).

Je n'ai jamais été très à l'aise avec elle ; elle me rappelle certainement ma mère, à toujours me tenir en haleine (c'est le cas de le dire ce jour-là), avec un reproche sous-jacent.

Elle s'approche de moi avec un grand sourire découvrant des dents blanchies à bon marché (la précarité, naturellement) et me dit : « Dinette, Marie Moppins, cache-cache, le petit Chaperon Rouge ? »

Ha !… les nouvelles formes innovantes et positives du management ! Et dire qu'il y a encore quelques années on nous aurait pris pour des fous !

« Allez, dinette ! »

Après avoir coché 10 cases et tapé sur 10 boutons (temps durant lequel l'interruption de contact visuel m'a toujours semblé incongrue), elle sort le kit « Dinette ». Je ne m'habitue pas à ces jeux, comment elle fait, elle ? En gros, ça consisterait à se replacer (sans surjouer, d'où la difficulté…) dans une situation de jeu pour enfants, pour vivre une situation de « souvenir régression familière » (SRF) où l'on est censé(e) se laisser aller… aussi à ses propres faiblesses ! Passons…

Très vite je me mets à regretter mon choix car je vais devoir lui parler très souvent et elle va sentir mon haleine de tabac (tout le monde sait que même un double malabar ne change rien à l'affaire). Je risque ma place et pire encore. La loi s'est durcie il y a quelques années. Il n'y a rien à faire, l'OMS a eu le dernier mot (l'alcool et le tabac, drogues dures, interdites partout, trop de cancers, stop ! Cet été ils légifèrent -discrètement- concernant les messages -intempestifs- du téléphone… ça va faire mal pour ceux qui sont encore accros !).

Le jeu commence timidement. « Qu'est-ce que je vous prépare aujourd'hui ? Pour vous, ce sera quoi ? Passez-moi l'essoreuse salade s'il vous plait ».

Nous commençons à échanger des sourires fuyants, et nos gros doigts et esprits engourdis d'adultes s'habituent tant bien que mal aux ustensiles miniatures, et à l'inventivité obligatoire de la situation.

Je regarde discrètement l'horloge. La deuxième partie de l'entretien annuel sera peut-être pire je me dis, allez courage. Ma peur de sentir la cigarette, même à partir de mes doigts, et ma honte, me paralysent le sens olfactif. Blocus. Je ne sens plus rien.

Je la sens un peu nerveuse, c'est étrange, elle qui fait tant de méditation d'après les rumeurs… Naturellement ça déteint sur moi, mon cœur s'accélère, je commence à perdre la consistance de mon timbre de voix, quand ma langue au contraire semble s'épaissir, manquant de salive.

Tout à coup, elle se penche vers moi pour reprendre un mini plateau de tasses de café.

Et là…. Le choc !!!!

Royales Menthol !.... mon odorat s'est réactivé d'un seul coup, puissance 150 % Royales Menthol !!! Mes premières clopes… qu'on croyait moins nocives parce que contenant de la menthe … Bien sûr !!

Mais elle … Je ne l'aurais jamais cru !

Je la regarde et baisse la tête en rougissant, comme si c'était moi *prise en flag* !

Gros silence qui dure une éternité. Sait-elle que j'ai senti ?… Sait-elle ce que j'ai senti ?… A-t-elle elle-même senti ?…

Le reste de l'entretien, ça a été. Des questions sur mes attentes, constats, regrets, objectifs, remarques et consorts. Je lui ai sorti la même soupe que l'année d'avant, même si on a changé de chefs presque douze fois entre temps. Elle a biffé, tapé, pressé son épaule sous laquelle il y a la puce avec toutes mes données depuis mon arrivée dans cette boite, la tête baissée très concentrée. Mais dès qu'elle reprenait le contact visuel avec moi, son sourire n'était plus bouche ouverte lèvres retroussées comme au début ; il s'agissait d'un sourire étiré, exclusivement horizontal, laissant découvrir des dents latérales pas du tout blanchies, avec des reconstructions, etc**…** Bon, je vois qu'on est tous dans le même bateau, je me suis dit… Ça pour ça l'OMS ne pense pas assez aux dents… Et ce n'est pas avec notre sécu nationale (enfin ce qu'il en reste !)…

Je me suis crue largement tirée d'affaire (et surtout débarrassée), et moi aussi mes sourires ressemblaient plus à des figurines whatsapp qu'à autre chose.

C'est alors qu'elle m'asséna durement, sans préambule :

« - Dites-donc Mademoiselle Malbot (c'est mon nom) … puisque vous semblez bien aimer les souvenirs… (*mais pourquoi elle me dit ça…. Mon Dieu je commence à me sentir mal*)…

Pause avec regard pénétrant interminable.

- On peut savoir pourquoi vous ne vous êtes pas candidatée au poste de chef de rayon *souvenir souvenir*, et de la même manière, si je puis me permettre (ohh ces vieilles façons de s'exprimer, passons !) pourquoi vous êtes-vous portée malade quand on a fait la soirée années 80 dans tout l'hypermarché, hein, c'est bizarre pour quelqu'un comme vous, on n'aurait pas cru …

Ok je me suis dit, l'entretien est filmé, enregistré, elle veut jouer à la vraie chef, voir renouveler son CDD , ou au moins être félicitée pour ce coup de maitre !

Mais le problème est que si enregistrement il y a, il ne capte pas les haleines de chacals ou de simple fumeuse hors la loi… C'est trop injuste !!!

« - Ecoutez Madame Chester (c'est son nom), je sens où vous voulez en venir. Il n'y a pas de fumée sans feu. L'amour (du métier) n'est pas comme une cigarette (elle commence à blêmir, le sourire élastique devient rictus).

- Qu'à cela ne tienne, je poursuis (emportée, à ma grande surprise). Ce soir-même, sur du papier à rouler s'il le faut, vous aurez ma lettre de candidature (pour un prochain rayon nostalgie l'année prochaine) et pour vous prouver qu'il ne s'agit pas d'une fumisterie, je m'emploierai à faire revivre l'objet « cendrier » !! Ça vous dit quelque chose ? Vous vous souvenez ? Ou tout ça est partie en fumée ? hahahahahaha, allez rions un peu Madame Chester, s'il vous plait !!! Ou alors on va à la soirée 80 ensemble et on s'en roule une sur la moquette, avec en fond la chanson des yeux couleurs mentholoOO … Non !?

A ce moment-là -contre toute attente- elle a vraiment éclaté de rire pour de vrai, après avoir arrêté l'enregistrement (je ne saurai jamais

à quel moment précis elle l'a arrêté après mon départ, et c'est toujours resté un doute).

Les jours qui ont suivi, à chaque fois que l'on s'est croisées, on a essayé de rire la bouche grande ouverte gorge déployée en chantonnant « les yeux couleur menthalooo !! », sachant que *le rire à gorge déployée* et *pousser la chansonnette* sont des nouvelles pratiques de prévention recommandées aussi bien par l'OMS que le Ministère du Travail. Même en se forçant, ils disent que ça fait quand même de l'effet… Ça entre même dans le récent programme des nouvelles techniques positives et innovatrices de management, et ma chef a vu que j'étais informée de cela. Ça m'a fait des points en plus je pense. Du coup, je suis devenue un peu moins stressée au travail en général.

Conserver l'avenir

Antoine MIGUET

Durant toute son enfance, entre des parents démissionnaires, des professeurs surbookés et de trop rares amis, Mireille Moutardonay se forgea la conviction qu'elle devait compter sur ses seules forces pour obtenir ce qu'elle désirait. Par éducation autant que par caractère, elle adopta pour principes que nul n'est jamais mieux servi que par soi-même et que la confiance n'exclut pas le contrôle. Obstinée et ambitieuse, de longues randonnées lui servaient de soupape de décompression, de jardin secret. Prenant goût à manger sur le pouce, elle se mit en tête de travailler dans la conserverie, et, en tant que fille du littoral, elle décida de dédier sa vie professionnelle aux boîtes de sardines, de thons et de maquereaux. Tempétueuse en surface, calmement classique en vérité.

Après des interminables études économico-comptables, elle investit l'héritage familial en fondant une modeste firme au bord de la mer. Nouvelle venue sur un secteur déjà bien en place et dominé par la grande industrie, elle pensa surfer sur la vague du succès en défendant l'ancrage local de sa production et une pêche qu'elle considérait comme écologiquement acceptable, le chalutage pélagique. En cinq ans et de nombreuses nuits blanches, elle se targuait d'être à la barre de deux petites usines et d'un équipage de deux cents salariés. Des premières lueurs de l'aube à l'orée du crépuscule, elle tenait à s'assurer du bon fonctionnement de toutes les opérations : contacts avec les fournisseurs, les grossistes et les détaillants, collecte, tri, étripage, friture, égouttage, découpe, sertissage et stérilisation de la poiscaille, sans parler de la com, de la qualité et du management des équipes. Ingénieurs et techniciens, tous suivaient le rythme tant qu'elle restait elle-même sur le qui-vive, seule maître à bord.

Si le navire entrepreneurial semblait maintenir le cap la première décennie, le désenchantement succéda à l'optimisme. Se différenciant peu des grandes marques, peu connues du grand

public sans être particulièrement raffinée, produites en nombre insuffisantes pour amortir les coûts de fabrication, les boîtes de conserves s'écoulaient avec la fluidité de la purée de morue dans une tuyauterie obstruée. Les comptes de la maison viraient au rouge sang, les commandes se raréfiaient comme le cabillaud dans les eaux de Terre-Neuve ou le totoaba dans le golfe du Mexique. Mireille Mourtadonnay dansait sur des oursins, exhortait ses collaborateurs à retrousser ses manches pour que l'entreprise se maintienne à flot et en appelait à la mobilisation générale face au naufrage qui s'annonçait.

Ni les sermons, ni les imprécations ne conjuraient le marasme. L'atmosphère tourna au vinaigre : accélération des cadences en atelier, mise en place de primes au rendement, cadres poussés à entretenir une relation coercitive et infantilisante avec des salariés de plus en plus pressurés, citronnés, lessivés... La mutinerie couvait. Et vint le coup de grâce : un scandale sanitaire frappait la filière, une vague de botulisme, rare maladie bactérienne, jetait l'opprobre sur toutes les conserveries à cause d'un concurrent irresponsable. Les ventes poursuivaient leur chute, la liquidation judiciaire pointait le bout de son exécrable nez. La manière dont la patronne menait la barque ne tarda pas à recevoir une rafale de critiques : gestion autoritaire, surveillance étouffante, process archaïque et idées insipides...

Mireille Moutardonnay, peu encline à se sortir d'affaire à coup de licenciements ou de proposer sa société à un fond de pension, désespérée de voir sombrer l'œuvre de sa vie, se sentait prise entre deux eaux, incapable de continuer ou d'abandonner. Au bord de la crise de nerf, de la dépression, du surmenage, du burn-out, elle se rendit à l'évidence, elle n'éprouvait plus aucun goût pour son activité professionnelle, qui d'aventurière la transformait en tyran, du moins aux yeux de son entourage. Elle se résolut non à tout larguer mais à céder la barre, à entreprendre la cession de sa société par le biais d'un montage juridico-financier afin de permettre aux salariés volontaires de reprendre le gouvernail.

Imprévisible décision qui en éberlua plus d'un, désarçonna assurément la plupart et réveilla l'audace d'une poignée dont les remous des dernières semaines n'avaient écœurés ni de la boîte, ni des conserves. Le changement de propriétaire impliquait à la fois des formations accélérées et un chambardement du tonnerre dans les prises de décision. De cheftaine, Mireille se métamorphosa en formatrice, en coach et en rouage de l'intelligence collective. De convocations d'assemblées générales en réunions ouvertes, non sans engueulades mais avec moins de crispations, la nécessité de tout revoir, du produit fini au marketing en passant par les rapports entre les différences services, s'imposa.

Bien entendu, habitués à se fermer devant le regard totalisant de Mireille, les cœurs et les bouches peinèrent d'abord à s'ouvrir. Aucune recette managériale ne garantit la concordance des énergies, aucun ouvre-boîte ne décapsule d'un coup un imaginaire enkysté par la routine. Décréter l'égalité de parole et la libération des pensées n'efface pas les différences d'expertise et de compétences. Néanmoins, le fil de discussion numérique mis en place, les boîtes à idées et l'expression publique des ressentiments révélèrent les écueils de la direction, mais surtout redessinèrent une, ou plutôt des stratégies pour échapper au gouffre de la faillite, remonter à la surface et s 'amarrer à des rêves fertiles.

La théorie de l'évolution ne se confond pas avec la loi du plus fort ; elle s'incarne dans la faculté d'adaptation. Le salut ne résidait ni en de mesquines requineries, ni en de coupables requinades : la firme ne rivaliserait jamais avec les Goliath du marché, alors autant se comporter en David de l'innovation, changer de cible et d'environnement. Transparence, circuit court, écologie, commerce équitable et durable, les mots d'ordre impliquaient des investissements et un pari sur l'inconnu, pas plus cependant que le voyage d'un Magellan, d'un Cook ou d'un Slocum.

A la perspective de nouveaux horizons, répondait une moindre verticalité dans les rapports humains. Chacun était encouragé à proposer des améliorations, à démontrer par l'exemple que de

prendre soin du facteur humain, rapportait plus que l'invention d'un taylorisme postmoderne. Il fut décidé de s'associer avec des petites entreprises et des coopératives partageant leur expérience, d'abord en échange d'une mutualisation des coûts de logistique et ensuite en vue d'un projet d'aquaculture biologique. La conserve vivrait sa révolution verte.

Refus des colorants et des antibiotiques, faible densité des poissons dans les cages, absence de farine de poisson remplacée par des lombrics, des micro-algues et des insectes : la radicalité et la brutalité de ce chantier piscicole exigeait de tels efforts qu'une bataille s'engagea pour obtenir le soutien des pouvoirs publics. Loin d'être un verni camouflant une mécanique rouillée, une escroquerie pour les écolâtres du dimanche, un *storytelling* hallucinogène, la reconversion naturophile relevait d'un sincère parti pris et les associations environnementalistes, sans compter les filières de distribution labellisées, le reconnurent et soutinrent la démarche.

D'abord à l'aise comme un poisson hors de l'eau, Mlle Moutardonnay apprit à évoluer avec les règles qu'elle avait encouragées. Lorsque la tiraillait ses envies de vérifier le bon déroulement d'une tâche, le calibrage d'une dépense ou la saisie d'une opportunité, elle s'efforçait d'en parler à ses égaux avec la placidité d'un lac d'huile. Et lorsque ses travers d'autocrate la reprenaient, elle acceptait d'être, dans la mesure du respect et de la bienveillance, mise en boîte.

Coop sense

Laetitia DAVID

Le logo s'étale sur la façade de l'immeuble au faux air Haussmannien. Ce matin une queue envahit le trottoir comme tous les mois ou presque, tout le monde peut tenter sa chance pour un poste au sein de cette entreprise qui a fait de sa différence une véritable marque.

Je viens pour le poste « Gestion communauté / Bien-être des collaborateurs », d'autres pour le Marketing, pour la Comptabilité, tout le monde est mélangé. Après je me demande bien comment ça se passera…

Le phénomène a pris de l'ampleur ces dernières années, à force d'entreprises recrutant sur des CV prestigieux, ayant à la fois la formation, l'expérience et tout le tralala… COOP SENSE a décidé de ne recruter sur rien de tout ça. Cette Start UP est née d'une association d'entrepreneurs jeunes et voulant enfin faire autrement. Bien sûr ils ne crachent pas sur des profils types mais ils cherchent avant tout « des collaborateurs », « des faiseurs », « l'envie ».

Au départ les recrutements furent timides, les gens ne pensaient pas que ça puisse marcher, il suffit de se présenter à une heure, faire la queue et savoir pour quel poste on vient. Pas de lettre de motivation, pas de curriculum vitae… Rien que le demandeur et l'employeur, enfin les employeurs.

Il paraît que certains venus pour un emploi au final ont eu des propositions pour d'autres parfois plus haut placés, d'autres au CV extraordinaire sont recalés, ce qui donne le sentiment d'une roulette russe, mais ce n'est pas le cas car COOP SENSE n'a fait qu'augmenter en puissance.

Comme les grands groupes américains, ils offrent « le bien-être au travail », sauf que ce n'est pas trop gadget, pas de toboggan ni de

distributeurs à tous les coins de COOP SENSE. Par contre une garderie, un coin détente devenu une véritable légende, il parait que c'est une serre avec de nombreuses espèces de plantes non allergènes et qu'il y a des livres et journaux, il y a aussi une salle avec flippers et billards…

Le Self de COOP SENSE ne sert que des produits frais et de saison, COOP SENSE est en plus la première entreprise verte qui a décidé d'aller jusqu'au bout de sa philosophie « Choisir le Vert pour voir la vie en Rose ».

Donc recyclage, abeilles sur le toit, entreprise écologique et tout le tintouin. Un parc de voiture électrique pour les déplacements, un parking pour vélo…

Tout a été pensé pour limiter l'impact sur la planète. COOP SENSE s'est investi à fond dans la recherche verte, et au final a fini par grossir grâce à plusieurs procédés révolutionnaires et s'est offert une publicité sans bornes quand ils ont racheté un village paumé au fin fond de la France pour créer « Verteville », au final toutes les expériences en matières de nouveautés écologiques, sont testés grandeur nature là-bas. Parce que la « vraie vie ne se déroule pas en laboratoire » dixit l'un des fondateurs de COOP SENSE. « Verteville » est en passe de devenir une véritable agglomération tant le succès a été immédiat, la demande de solutions vertes et d'applications écologiques aux problèmes du quotidien a été et est toujours une source pour COOP SENSE de nouveaux procédés et de nouvelles manières de penser la société.

Penser la société et donc le travail. A COOP SENSE on devient collaborateur peu importe qu'on soit femme de ménage ou directeur marketing. Collaborateur et donc partie intégrante du système de décisions, une sorte de démocratie parlementaire à l'intérieur d'une entreprise.

On ne signe ni CDD, que des CDI, enfin des CDI modifiés avec une période de probation d'un an, où les seuls motifs de licenciements sont des motifs graves comparables à ceux des fonctionnaires et ou chacun des collaborateurs peut dans un délai

raisonnable quitter la collaboration pour un autre emploi, élever ses enfants où réaliser son rêve d'élever des autruches au Groenland (bon j'ai inventé cet exemple mais vous voyez l'esprit ?), autre bizarrerie les congés sont illimités. On peut aussi fractionner son temps de travail, faire quelque chose d'autre dans la vie… Tout est possible, le temps passé à l'entreprise ce n'est pas un critère, les résultats non plus, c'est une approche globale. « A COOP SENSE on parie sur vous ! »

COOP SENSE a publié l'année dernière ses résultats et en fait les collaborateurs ne prennent pas plus de congés qu'en temps normal, il y a aussi beaucoup moins d'arrêt maladie…

La formation continue est encouragée, la curiosité aussi, tout le monde veut travailler à COOP SENSE.

C'est pourquoi, c'est toujours une immense queue pour les jours d'embauche.

Dernièrement ils sont ouvert un coin « toilette-coiffeur » pour les précaires ou sans-abri qui veulent postuler avec don de vêtements. La légende veut qu'un ancien sans domicile fixe gère le pôle Ressources.

Autant cette entreprise est généreuse autant elle ne laisse aucune seconde chance à ceux qui profitent du système. « Si vous bafouez la philosophie et le bien-vivre alors vous ne faites plus partie des nôtres ». La liste des choses qui sont passibles de licenciements est assez courte mais suivie à la lettre. Comme la direction est tournante (elle change tous les trois ans) il n'y a guère de copinage ni de protection abusive de profiteurs.

Chaque voix compte, et toute plainte fait l'objet d'une attention. Il s'agit ensuite de savoir ce qui est vrai ou faux et de démêler les éventuels menteurs.

Bref on ne vient pas à COOP SENSE par hasard, il faut de la motivation et le sens du mot travail « qu'est-ce qui vous fait lever le matin ? » Ou encore « quel est le truc qui vous ennuie le plus

dans la vie ? » sont des questions désormais traditionnelles de recrutement.

Les loisirs, les jeux tout y passe. Il ne faut plus avoir honte d'être à la fois amateur de plongée et de passer des dimanches d'hiver à jouer à la console. Etre reine du tricot et pratiquer le roller derby…

Tout est passé en revue, vos goûts, votre manière de vous habiller… D'ailleurs il n'y a pas de code vestimentaire, on vient comme on veut « dans le respect des autres » nuancent le règlement intérieur. En gros, je peux porter le voile, la kipa, je peux porter du rose fluo, être sexy mais on ne doit pas être vulgaire, sale, ou porter atteinte aux autres par mes vêtements.

Je porte un vieux jean, mes baskets bleues, un tee-shirt à motifs… Je suis ronde, des lunettes et des tempes blanches alors que j'ai à peine 35 ans.

Je vois dans la file les gens qui discutent ou pas, qui sourient, les échanges sont parfois vifs, je suis là, mains dans les poches, sereine.

J'ai une tête de gentille, c'est comme ça. Je suis le genre à attirer les confidences et les gens qui demandent un service. Je pourrais être la bonne poire de service.

Je souris à la grande blonde qui pourrait être mannequin. Elle est vissée à son téléphone.

Par contre, le métalleux à l'air de vouloir causer.

A COOP SENSE on dit qu'ils n'arrêtent pas d'inventer de nouvelles manières de recruter. Des légendes disent qu'ils mettent des caméras dans les salles d'attentes pour voir comment se comporte les candidats. C'est du grand n'importe quoi.

Aujourd'hui on recrute dix personnes. Dix c'est peu.

Dix alors qu'il y en a tant sur le trottoir.

Parfois je suis stagiaire, parfois je retourne sur le trottoir, parfois je suis la secrétaire qui apporte le café, parfois je suis femme de ménage, et parfois je suis derrière le pupitre des recruteurs, je suis l'écoute bienveillante.

Je suis à la fois transparente et tangible.

Ce que je suis fait parfois trembler certains, personne ne sait exactement quel rôle et quelle case me mettre sur le dos. Les cases à COOP SENSE on les oublie. On fait ce pour quoi on est bon. Et il se trouve que je suis plutôt bonne pour « sentir » les gens. Des sortes d'antennes… Je suis une collaboratrice comme les autres, je m'occupe du bien-être depuis 5 ans maintenant. Et je suis parfois l'ombre des Ressources Humaines.

Et comme aujourd'hui on m'envoie comme une sonde dans la foule.

Je suis ouverte, gaie et je ne juge pas, je cherche à comprendre. La mannequin blonde est stressée, le métalleux parle trop. Les deux sont intéressants.

Cost-killing me softly

Eric CECILE PARQUES

Norbert a relevé l'abattant et urine en silence. Droit et immobile, il soulage sa vessie durant les quelques minutes de pause. Il compte les secondes une à une et attend. 1… 2… 3… 14… 20 ! La lumière s'éteint et le plonge dans le noir. Il entend juste le jet qui frappe l'eau au fond de la cuvette. Il ne bouge pas encore, tout à l'heure seulement, quand il aura terminé il constatera les éventuels dégâts.

Pas une goutte à côté, il a levé la main agité les bras, réactivé la cellule photoélectrique et retrouvé l'éclairage. Il sourit de sa bonne humeur du jour, les économies d'énergie n'auront pas de prise sur lui, ce matin.

Le couloir, les parties communes, le local photocopieur, son bureau, aucun espace n'échappe aux détecteurs de mouvements, il faut se remuer pour sortir des ténèbres.

Les développeurs durables se sont alliés aux cost-killers, ils s'entendent à merveille. La firme est désormais éco-responsable, les restrictions profitent à l'ensemble de la société, les efforts des uns bénéficient au plus grand nombre. Échec et mat. Les arguments sont imparables. Norbert balaie le couloir de larges moulinets, les ampoules s'allument sur son passage.

Il cherche à dater l'origine du mouvement, le « premier sang ». Dix ans déjà. Scandale à la rentrée. Encore un coup de ces innommables mères de famille qui piochent dans les stocks de fourniture. Tout disparaît : les cahiers à spirale 126 pages A4 grands carreaux, les surligneurs, les stylos verts et rouges… Stop, les messages pleuvent. L'entreprise n'est pas un self-service qui doit répondre aux exigences farfelues des maîtres d'école. Qui a commandé les 100 protège-cahiers roses ? Dorénavant, chaque demande doit faire l'objet d'une fiche à valider par le responsable hiérarchique. Pas de stock dans les bureaux, tout au magasin. Seul le service Achats est habilité à choisir la marque. Décision sans appel. Effet immédiat. Norbert se souvient bien de cette année zéro, la fin de l'abondance, le début de la chasse aux gaspis.

Assis et immobile sur le trône de faïence, Norbert savoure l'instant de solitude et d'obscurité. La vie oblige à ses moments triviaux et ses indispensables « pauses techniques ». Norbert bouge les bras, et murmure *fiat lux*. Il se scandalise. Ils ont changé la marque du papier, celui-ci est rêche et irritant comme une poignée d'orties. Impensable. Il sort des toilettes en déficit de douceur, furieux et songeur. Sa colère ne l'abandonnera qu'à la tombée de la nuit. Seule la perspective du combat peut le calmer. Son sommeil se peuple de champ de bataille, de stratégies diverses, de victoires glorieuses et d'autres visions moins guerrières des nouvelles filles de la compta.

Le lendemain matin, avant de rejoindre son poste, Norbert fait un détour à l'hypermarché de la rue Victor Hugo et achète six rouleaux de son papier toilette favori. Il range son achat dans un cabas recyclable et regagne son open space de dix personnes. Nul ne remarque son attitude étrange, son regard frondeur et son sourire ironique. Il sèche la pause-café, premier rituel de la journée. Laissé seul dans l'espace de travail, il en profite pour mettre en œuvre l'étape originelle de son plan. Il ouvre son sac, déballe les rouleaux et en pose un bien en évidence sur le coin droit de son bureau. Comme un élément de décoration, comme un trophée, le PQ blanc immaculé à l'odeur de rose prononcée impose sa présence incongrue. Fier de lui, Norbert saisit son casque et se plonge dans son audioconférence.

Paul interpelle Norbert : « Nono, c'est quoi ces conneries ! Tu lis trop de magazines de déco ! Passe au porno, Lapin ! » Le buzz est déclenché, les collègues s'affairent et observent l'objet. Norbert ignore les badauds, se saisit du rouleau et file vers les toilettes. Personne n'aperçoit son large sourire. La révolution est en marche, tout se déroule comme prévu, merci à ce ballot de Paul.

L'épidémie s'est développée dans tout l'open space. Chacun désormais expose dans le coin de son bureau, son rouleau. Chacun affiche sa préférence pour une couleur, une matière, une odeur, un type de douceur. Tout le monde s'est habitué au mélange des parfums, une dominante de rose au premier nez, suivie d'effluves de lavande et de vanille. Nul ne s'en incommode.

Jack le manager du service alors en congés n'a pas assisté à l'éclosion du phénomène. Aucun de ses pairs ne l'a alerté. Benoîtement, au moment de sa tournée matinale, il découvre l'affaire. Son grand bonjour à la cantonade se transforme en un immense point d'interrogation matérialisé par une vingtaine d'yeux braqués sur lui. Sa voix intérieure, l'éclaire : « Jack ne cède pas à la provocation, Jack choisit l'indifférence et attend les revendications. » Jack relance « je suis de retour, réunion demain matin à 9 h en salle Rosze, j'apporte les croissants, balancez vos propositions pour l'ordre du jour ».
La question du rouleau ne sera jamais traitée en point hebdo. Interrogé en aparté, Jack affirme qu'il n'a aucun motif valable pour refuser cette nouvelle pratique. Après tout, certains exhibent sur leur bureau la photo de leurs enfants, leurs chiens ou leurs chats.

La vie de service s'écoule gentiment jusqu'au jour où l'inévitable arrive. Le message tant redouté, tout droit venu de la direction générale. Une visite sur site est envisagée.
La menace est jugée réelle, elle perturbe la journée et le sommeil de Jack. Le lendemain à la première heure, il ferme sa porte, pose l'écriteau « Ne pas déranger » et rédige un courriel pour plaider sa cause.

Bonjour Sally,
Je suis surpris de la teneur de ton message. J'en suis profondément meurtri. Je préfère penser que ton informateur est imprécis et n'a pas relaté fidèlement les faits. Je serai heureux de te les présenter de vive voix. Toutefois, tu trouveras ci-après ma version.
Mettons les pieds dans le plat. Les membres de mon équipe jugent la qualité du papier toilette DÉPLORABLE. Ils insistent sur l'absence de douceur et le manque de solidité dudit papier, qui selon leurs dires se déchirent trop aisément. Par ailleurs, ils se plaignaient aussi des stylos, tu as pu remarquer qu'aucune demande de fournitures n'émane désormais de mon service. Chacun achète avec ses deniers ce qui le satisfait le plus. Il en est de même pour le papier toilette.
Je n'ai effectué à ce sujet aucun signalement. A cela plusieurs raisons. La première est qu'à ma grande surprise, l'affaire a soudé l'équipe. Un vent de

solidarité a soufflé. Tous les collaborateurs ont joué le jeu. Chacun arbore fièrement son choix de PQ. Des discussions ubuesques sur la meilleure façon de l'utiliser ont donné lieu à des fous rires partagés. En fait, la productivité du groupe a été multipliée par deux. En outre, ce résultat semble durable. Pour mémoire, les deux audits et le lean ne nous avaient fait progresser que d'un demi-point. Globalement, je me réjouis du nouvel état d'esprit de mon équipe. Voilà les quelques éléments que je souhaitais porter à ta connaissance.

Bonne journée,
Cordialement,
Jack Lenoir

Sally est venue. Elle visite tous les locaux, s'arrête dans le service de Jack, sert les mains, pose des questions. Puis, elle s'enferme avec Jack quelques instants. Elle le regarde et éclate de rire. Elle a jugé la scène surréaliste. Lui se détend et se lâche. Sally se dit rassurée et repart.

Jack rentre chez lui, il regrette ses paroles. Il se maudit. Et, si Sally avait pris ses propos au premier degré ? Merde.

- Tu vois Sally, la restriction sur les besoins fondamentaux a réveillé l'imagination des troupes et ressoudé les liens. Du team-building de premier choix ! Il faut aller plus loin et observer ce que cela génère. Choisissons un papier moins cher, de plus mauvaise qualité encore ! Attaquons-nous au liquide pour se laver les mains…

Dans le champ des chansons

Francine MINGUEZ

Son père, Santiago, quand elle était adolescente, lui avait annoncé d'un ton prophétique qu'un jour elle ferait ce que lui ne pouvait pas vraiment : elle traduirait en livre sa vie de bourlingueur et pourrait alors le nommer Peregrino, le pèlerin, ou l'itinérant…

Jour d'intense gravité pour celle qui, loin d'être déjà journaliste, travaillait néanmoins à 17 ans comme commis dans un tabloïd montréalais et goûtait depuis l'enfance aux plaisirs des mots. *Peregrino*, avait-il répété, cherchant à l'impressionner en détachant avec soin chaque syllabe d'une voix bien timbrée. Des décennies plus tard, il arriverait souvent à Sonia de réentendre la litanie ancienne, non sans tristesse puisque nulle fiction ne portait encore ni le nom ni l'empreinte du défunt.

Mine de rien il avait ainsi révélé à sa benjamine que, tout maçon qu'il fût dès l'âge le plus tendre, il n'avait pas été un homme du roc et de la pierre. Né à La Bodera, un minuscule hameau espagnol du Nord, dans une nature ingrate et poussiéreuse, il échappait sans doute à l'ordre des lieux, étranger aux êtres enclos dans la chaleur râpeuse du roc. Lui tout simplement appartenait au vent ! Il en ferait, du millage et du kilométrage, jusqu'à la France, jusqu'au Québec, contre toute logique du destin.

On l'aurait dit né pour le bonheur, en vérité jamais il ne s'en plaignit ni ne fut amer, mais il avait grandi peut-être *gracias a Dios*, mais privé de tout. D'affection surtout et d'attention. Sans même de lait, que du vin et de l'eau tout bébé, aîné d'une ribambelle de misère où les décès se succédaient au rythme des naissances, à la presque douzaine…Et cette mère si peu maman, tout occupée à prier, à faire honneur aux vignes du canton et à prier encore, le plus souvent loin du mari travaillant comme maçon ou dans des plantations en d'autres contrées jusqu'à la frontière française.

Cette femme, la beauté de la région à ce qu'on répétait, avait su charmer le vaillant Francisco, père de Santiago. À des kilomètres du village, il espérait néanmoins pouvoir mieux gagner leur vie, et flanqué de son aîné, le cœur ainsi un peu moins lourd, il partait souvent pour des mois de labeur. C'est affublé d'un chapeau et de vêtements bien trop grands pour lui que le garçonnet de 9 ans parvint à donner le change et à passer pour un homme bon à engager. Il raconterait toujours cela comme un comédien parle de ses costumes et de leur magique pouvoir de transformation !

Petit, déjà donc engagé avec son père comme ouvrier agricole, Peregrino l'apprenti peón respirait enfin, paradoxalement, un parfum de liberté. Nulle punition dans le travail intense sous un soleil de plomb. Que la fierté d'être un vrai homme et de contribuer à fournir à sa mère l'argent nécessaire aux plus petits. Parmi eux, le fanfaron Antonio, déjà élève au collège des curés. Lui, Santiago, malin et reconnu très éveillé, serait plutôt du côté des enfants esclaves, ni soumis, ni résigné. Il avait très vite appris à lire et écrire, en viendrait même avec le temps à maîtriser l'art de l'essai.

Avide de rythmes, il chantait et dansait sans répit dès qu'il le pouvait, même en public, tout en sachant aussi puiser en pensée des forces morales pour se donner des muscles… Faire montre d'astuce et de savoir-faire, allant jusqu'à sauver des vies ; ainsi à deux occasions lors de graves incendies en supervisant si bien les opérations que, tout jeune encore, il fut médaillé dans la province de Guadalajara. Plus tard, beaucoup plus tard, dans une mine en France, sa bravoure lui vaudra d'être aux commandes et d'obtenir un emploi de chef.

Par la suite, déjà père de trois jeunes enfants, il ira comme volontaire aux premiers rangs de la lutte anti-franquiste. Sachant hélas convaincre son ardente femme Léa de quitter la France et le rejoindre pendant de longs mois avec les petits.

Justement, sans les enfants aux basques (il avait eu un désir d'enfants comme en ont les femmes), il aurait été un voyageur de

grand chemin, vaillant mais toujours aventurier. Un peu Quichotte, c'était l'homme des grandes chevauchées, celui qui aurait été prêt pour tous les embarquements, sur des surfaces sans limites, élargissant même si possible les frontières, si bien qu'avec lui il n'y aurait plus eu départs et retours mais parcours, incessant et courageux, avec le bon geste au moment requis.

Trop pétri de rêve, le petit peón conserverait toujours quelque chose d'impudent et de non conformiste dans le regard et l'esprit, une ouverture aux risques, au jeu et aux paris…Mais il désirerait surtout follement que ses enfants aillent plus loin que lui. C'est ainsi que dans la quarantaine, après vingt ans en France, il entraînera sa femme et leurs quatre enfants au Québec.

D'autres hommes entendent la petite voix qui vous cantonne, vous maintient dans votre quant-à-soi, mais pas lui : Santiago était sourd, ou au contraire nourri de toutes les musiques du monde. La vie prise et saisie au jour le jour, à bras-le-corps, hier disparu, aujourd'hui presque oublié, sans routine ressentie mais avec mille rituels en toutes choses…

Les plaisirs de la vie n'étaient pas l'évocation d'un passe-temps, d'un exutoire, d'une récré : c'était son territoire, son mode de vie au milieu du devoir. L'éclat des fleurs, les rires, la beauté des femmes, la texture des salades, l'acide, l'amer, le sucré presque confondus, surtout fusionnés, l'homme s'empiffrait de vivre, se goinfrait de travail comme de fêtes, de sifflements d'orchestre, parmi les chants d'oiseaux. Il vous identifiait les étoiles, les arbres, les pierres, comme les capitales et l'histoire des pays. Et aux benêts imbus de leurs diplômes voici un simple rappel : Santiago n'avait de scolarité qu'à peine quelques jours, et peu importe d'ailleurs, qui aurait pu le croire? Les livres et la télé seraient son université.

Au chapitre canadien de son existence, retentit invariablement à cinq heures du matin, le tintement de la cuiller de Peregrino contre le verre ou la porcelaine pendant qu'il boit son café au lait avec des montagnes de sucre, se préparant à aller nettoyer les planchers du Royal Victoria Hospital, journal et lunch sous le bras.

Par entêtement plus que par inaptitude, il n'apprendra jamais que quelques mots d'anglais dans cet univers presque unilingue. Et pourtant, ce balayeur surtout de la tristesse ambiante se faisait comprendre…

Les deux ou trois jours en plus de vingt ans de travail où il s'absenta de l'hôpital, sa fille Sonia la benjamine sera réveillée par la voix chantante de sa mère qui, au téléphone, demandait inlassablement à parler à l'*Esquipi*n, jusqu'à ce qu'elle se lève et aille correctement prononcer le fameux « Housekeeping » !

Le petit peón en avait fait du chemin, faible salarié mais fier travailleur syndiqué au final…Il devint un chantre presque chauvin de la francophonie, et chercha constamment à gagner à la cause de la langue de Molière ceux-là même qui autrefois se faisaient fermer les portes des écoles pour leurs enfants, faute de les avoir fait baptiser. Histoire révolue, bien sûr. Plusieurs de ses amis espagnols ne parlaient pas anglais non plus, avaient les mêmes allégeances que lui, et leurs enfants devinrent très vite plus trilingues que Sonia. Mais pour elle, cette passion du français valait mieux, et elle apprendrait plusieurs langues.

Dans le petit logement rempli de chaleur et de rires, l'engagement n'était pas un vain mot. Il y avait toujours de la place pour accueillir quelqu'un, le loger et nourrir l'année durant, le divan familial se convertissant en lit la nuit venue. Même les voisins parlaient du centre communautaire des Montes. En peu de temps, quiconque y devenait francophone, ardent Québécois et convaincu surtout qu'avec du cœur au ventre, un peón et maçon peut faire pousser toutes les roses du monde dans le plus dur gravier.

Déjeuner sur l'herbe

Myriam ZAHRI

J'avance à contrecœur, pour une énième course matinale entre couches culottes et talons hauts.
Café ! Long, sucré, je veux en profiter.
Un peu…
Au moins…
C'est raté.
Un baiser volé au bambin.
Non, pour le bambin, il y a toujours un baiser câlin.
J'y tiens…
J'essaye…

Ça fera bientôt cinq ans. Cinq années qu'elle travaille dans la boîte.
La boîte, que le nom est bien choisi !
Cinq années qu'elle avance avec des pieds de plomb sans trouver sa voie.
Petite, elle avait toujours rêvé de faire un métier créatif. Elle avait même l'art d'en inventer. Son préféré : peintre sur étoiles.
Mais la vie en décide souvent autrement.
Non. En fait, elle en avait décidé autrement. Parce qu'il y a les obligations mais surtout parce qu'il y a la peur…
Elle avait eu peur de faire différemment, peur de ne pas arriver à être différente.
Pensant à cela, elle demanda : 'Poussin, tu veux faire quoi plus tard ?'
La réponse, spontanée, sans équivoque : 'Du miel !'
Et elle sourit. C'était une superbe réponse, pleine de sens. Winnie aime le miel. Et les abeilles, ben… c'est joli !

Les aiguilles tournent à une vitesse folle, mais rien n'avance.
C'est le bouchon.
Sur la route, en moi…
Pour la énième fois.

Telle une offrande à la bête, elle entre dans l'allégorie de la caverne.

Assise, derrière un ramassis de pixels. L'ennui me brûle et ça me glace le sang.
Je tape, tape, tape l'azerty.
Mais giflez-moi ! Tout ça n'a aucun sens.
Pause-café. Il est fort, il est amer.
*Mer**, qu'est ce que je fais là ?*
Pour la énième fois.

Elle rigole. C'est sincère. Parce que les journées ont beau paraître interminables parfois, il y a les autres.
Après tout, elle n'est pas seule sur son bateau. Et l'enfer, justement, c'est tout sauf les autres.
Il y a Monsieur X, qui s'enflamme à en rougir sur ses dossiers. Madame Y, qui n'a jamais peur des mots. Puis, Mademoiselle Z, qui se confie, parfois.
Elle songe alors à sa chance. Elle le sait qu'elle est chanceuse. Elle a un job, un salaire, eux.
'Mais parmi cette gigantesque fourmilière humaine…' : elle se demande. 'Combien sont heureux ?'.
Et elle ne comprend pas encore très bien pourquoi elle se sent sombrer, chaque jour un peu plus.
Elle culpabilise.
'Je veux de l'efficacité ! L'efficacité engendre la rentabilité !', scande Monsieur C.
'C' comme chef, bien loin du chef-d'œuvre.
Soudain, elle se souvient du pourquoi. Elle se rappelle qu'il est l'heure de mettre les voiles.

Midi sonne.
Trente minutes top chrono.
Chronophage et autres mots pompeux. Tout semble gober ma vie.
Oh Chronos, je me fâche ! Offre-moi du temps. Vide, libre, pour un rêve.
Un mégot à moitié écrasé, que c'est enfumé ici. On n'y voit plus. Demain j'arrête ! Pour la énième fois.

Je n'y vois plus ? Mais c'est que je suis aveuglée. Ou que je m'endors sur mes lauriers…
Café ! Serré, s'il vous plait ! Comme ma gorge.
Réveillez-moi !

Elle pose son pied sur le mégot. Elle l'écrase avec insistance.
'Il n'y a pas de fumée sans feu'.
Elle pense encore. Elle pense tout le temps.

Retour en trombe à la maison.
Maman chiffon, j'astique, cuisine, beigne et étouffe les bobos à coups de bisous magiques.
Maman gâteau, je suis une tarte qui en a gros sur la patate.
Maman zéro, je suis au bout du rouleau et je rêve de troquer mon boulot contre quelques pinceaux.
Maman héros, je suis masquée, je cherche encore mon identité.
Maman doudou, je borde mon petit bout. Les yeux mouillés, je l'aime plus que tout.
Et puis il y a la femme… que j'oublie un peu trop.

Ce jour là, elle prendrait le temps en rentrant rapidement.
Elle récupérerait le petit et ils mangeraient au parc.
Ils pourront même nourrir les canards. Le bambin adore les canards.
Presque autant que les abeilles.
Mais, coincée dans la foule d'automobilistes, elle peste.
Pieds et poings liés, il lui faut ses deux mains pour compter le nombre d'heures qu'elle passe au ralenti sur les routes de la capitale. Deux mains par semaine.
Elle retrouve finalement un petit garçon qui a trop attendu et qui, comme une punition, rechigne à la suivre.
Petit à petit, ses nerfs lâchent.
'Pitié', gémit-elle en regardant le ciel. Une goutte de pluie narquoise semble lui rappeler que ses problèmes ne sont pas une priorité.
Pour le parc, elle repassera.
Et le temps l'aura encore prise en orage.

Un peu de répit, Irish coffee.
L'esprit brumeux je me mets à rêver… encore une fois.
Demain, j'allume le bûcher. Il me faut une douche froide et j'en brûle d'impatience !
Je prends le bambin, la première étincelle sera pour lui.
On fera des dessins. Pas de moutons. Sauf s'ils savent dire non.
D'une première esquisse jusqu'aux toiles de maîtres… Appelez-nous patrons mais n'appelez plus, nous partons.
Des 'Déjeuner sur l'herbe' sans caféine et sans 'Cri'. Ceci n'est pas du pipeau.
Messieurs-Dames, on avance de front, sans peur de l'échec.
Combustion à son apogée, becs cloués en haut du bûcher…
À dos de dragon commence notre conte de fée.

Demain sonne comme une promesse.
Elle le sent, demain sera différent.
Ses tripes se serrent, elle frissonne.
Elle baye aux anges.
Une corneille passe.
Et demain sonne toujours comme une promesse…

Minuit.
Boum !
Mon perco fait son lit d'une corbeille.
J'éteins tout.
Et pour la première fois, j'y vois clair.

En marchant, en divaguant

Désirée BOILLOT

Elle va d'un pas soutenu dans l'air vif du jour naissant, et des dizaines de bulles irisées s'agitent au-dessus d'elle en menant une danse allègre… C'est curieux comme les idées lui viennent en marchant, curieux comme cette effervescence pétillante la mène en avant dans une sorte d'ivresse légère ! Personne ne pourrait soupçonner, en la voyant aller d'un si bon pas, que les pensées joyeuses s'amoncellent au-dessus de sa tête pour compenser le grand désert de sa vie sans reconnaissance ou considération pour elle, Camille, employée anonyme, épluchant à longueur de journée des fruits et des légumes au sein des cuisines de l'Elysée. Attention cependant : pas n'importe lesquels. Elle use son couteau sur des produits de caractère bien exposés au soleil, comme ces petites pommes non traitées, à la chair ferme, qui retiennent jalousement le sucre de leur jus, contraignant le consommateur à les croquer jusqu'au trognon pour le goûter, ces poires délicates qu'une simple pression flétrit, tachées d'ecchymoses brunâtres avant la maturation, et qu'il faut manipuler avec d'infinies précautions, ces mangues rouges et opulentes en forme de ballon de rugby, dont la peau souple se mêle intimement aux fils de la chair. Quand les fruits sont pelés, c'est au tour des petits légumes biologiques et bosselés, à la carapace épaisse, capricieux pendant leur croissance, prenant leur aise dans la terre, qui s'épluchent difficilement, en particulier les topinambours revenus à la mode, dont les élus raffolent, car ils sont bons pour la santé… Ah ! La purée de topinambours, le dernier engouement du jour, figurant si souvent au menu des ministres ! Comme elle peut la haïr, Camille, lorsqu'elle la voit qui s'affiche à côté des viandes de la carte ! S'il n'y avait que la purée de topinambours, passe encore… Mais il y a aussi les consommés savants de carottes sauvages au persil du jardin, les potages glacés de tomates tigrées, les gratins élaborés de cucurbitacées, les compotées d'oignons nouveaux agrémentés d'essence de romarin, sans compter les vertigineuses salades de

fruits qui figurent à chaque repas, pour les végétariens attachés à une nourriture saine !

Alors que les légumes terreux et les fruits cueillis sur l'arbre, serrés dans de grands paniers, attendent d'être nettoyés à l'éponge, Camille s'enivre d'images secourables sur le chemin du travail. Les images changent tous les jours, au gré des idées qui éclatent dans sa tête comme bulles de savon alors qu'elle va, en courant presque, sur les boulevards déserts pour être à l'heure et s'acquitter de sa corvée… Antoine, le chef d'équipe, ne plaisante guère avec les horaires ! Dans sa course contre la montre, voici qu'elle se plante dans le décor familier coiffée d'une toque haute comme un soufflé, devenue par miracle la cuisinière en chef régnant sur l'équipe qui s'active autour d'elle. Ayant repéré Antoine penché au-dessus d'une assiette, elle s'avance et s'acharne sur lui, son persécuteur de tous les jours qu'elle a bien l'intention de persécuter à son tour : « Ton caramel est insipide, et regarde le piteux fil jaunâtre qu'il laisse sur le dôme des blancs ! Du travail d'amateur ! Ignores-tu qu'il doit couler tel un ruban d'ambre clair, comme s'il était une écriture mystérieuse faite de boucles et d'arabesques, pour décorer les œufs à la neige ? C'est ainsi que le Président aime son dessert, pas autrement. Même un simple commis le sait. Allez ! Recommence ! Magne-toi ! »

… Comme il est bon de se le représenter, son ennemi juré, suant et se décomposant au-dessus de ses casseroles, et comme il est réconfortant de mener son monde au doigt et à l'œil, en agitant une louche d'argent dans un vertige de gloire ! Comme il est grisant de se persuader dans la clémence du matin qu'on est la meilleure, la plus douée, et que rien ne saurait remplacer le savoir-faire que l'on possède ! Non, rien ni personne ne saurait avoir son talent pour associer aux lourds rôtis de bœuf des assaisonnements exotiques, ni son audace pour jeter quelques gouttes de vinaigre défendu dans la salade de papayes péruviennes ! Il n'y a qu'elle, Camille, chef cuisinière hors pair, pour étonner ainsi les papilles présidentielles et celles de sa cour de ministres. Elle, seule, sait se fournir chez des commerçants aussi secrets que discrets, œuvrant dans les quartiers reculés de la capitale, qui ne font pas parler d'eux

et se tiennent loin de l'agitation des médias, mais qui possèdent l'art des alliances audacieuses procurant à un mets banal une tonalité affolante, capable de persister dans le souvenir comme un parfum troublant.

Oui, Camille Béranger est bien la première femme au monde à gouverner les cuisines d'un chef d'Etat ! Comme il est bon de s'en convaincre en gravissant précipitamment les marches de la bouche de métro, sachant qu'il reste une distance modérée à parcourir d'une traite, comme elle en a l'habitude, l'esprit en feu, régnant au sommet de la pyramide du personnel, faisant plier Antoine sous ses ordres, le mettant à genoux, l'humiliant devant ses collègues : « Non mais regarde-moi ça ! La peau résiste. Elle ne se détache pas ! C'est ahurissant. Tu ne sais toujours pas faire cuire un turbot proprement. Je vais te renvoyer faire tes études à l'école hôtelière, moi ! » Elle hurle tant qu'Antoine adopte l'air du type faussement contrit qui prépare un mauvais coup, et qu'elle déteste par-dessus tout…. Il veut se venger, c'est inscrit dans ses yeux, et il sera prêt à lui tendre une embuscade à la première occasion, elle le sait. Mais elle a toujours été plus rapide que lui, et puis elle a un plan infaillible, auquel elle a eu souvent recours. L'heure où les cuisiniers, fatigués par leur service, se restaurent dans l'arrière-cuisine est propice à l'action. Attendre le moment idoine où tout le monde discute joyeusement autour de la table pour sortir de sa poche une fiole minuscule : le secret de la réussite est là. D'un geste éclair, elle verse dans l'assiette d'Antoine trois gouttes d'un liquide incolore qui se dilue à merveille dans la sauce de la blanquette. Et voici son rival qui incline l'assiette pour lamper le jus en faisant du bruit avec sa bouche, et qui racle la porcelaine avec le bord de sa cuillère ! Puis il se lève, vacille, titube et tombe, raide, foudroyé par le poison… C'est imparable ! En traversant le boulevard en trombe, elle ressent une jouissance extrême à le voir ainsi d'une blancheur de cadavre, crevé, immobile, gisant à ses pieds comme un morceau de bois mort…

Le soleil tape sur les vitres des immeubles lorsqu'elle franchit la porte de service du 55, rue du Faubourg-Saint-Honoré, les joues rouges d'avoir couru, les pieds enflés dans ses chaussures aux

semelles trop lourdes. Elle est en retard de dix minutes, sans doute ses pensées inavouables l'auront-elle retardée.

« Non mais t'as vu l'heure ? » entend-elle au fond du couloir, et la voix cinglante de son chef écorche ses tympans. Elle se jette sur une chaise, saisit le couteau, en même temps qu'elle plonge une main tremblante dans le panier de légumes… Antoine se tient au-dessus d'elle, narquois, surveillant chacun de ses gestes : « Allez ! Magne-toi ! » postillonne-t-il en crachant son fiel. A ces mots, après lui avoir planté mentalement l'éplucheur dans le cœur, elle pousse un soupir, et, s'arrachant de son rêve à regret, passe d'un poignet ferme le fil du couteau sur la peau de la première pomme de terre.

Façon de voir…

Laurence BOURGEOIS

Il est huit heures, l'orage menace.

Mon inséparable attaché-case greffé dans le creux de la main, je patiente bien sagement sur le quai, devant l'ouverture des portes palières. Le panneau d'affichage indique le prochain métro dans trois minutes. Trois minutes… Si aucun incident d'exploitation, colis suspect ou problème de signalisation ne vient perturber mon trajet, j'arriverai pile à l'heure. Fidèle au poste. Comme chaque jour, je montrerai patte blanche devant le tourniquet, enfoncerai mécaniquement mon index sur le bouton du trente-deuxième étage, avant d'aller saluer mes cinq collaborateurs et de débarquer dans ma cellule, prêt à encaisser des directives vides de sens dictées par l'unique souci de régaler les actionnaires, ces dieux invisibles friands de chiffres et de sacrifices humains.

A la station Champs-Élysées Clémenceau, le moment tant attendu arrive enfin : dans un grincement assourdissant, la navette surgit, déchirant l'obscurité du tunnel. Au rythme de la respiration bruyante des portes métalliques, les êtres livides descendent par grappes entières pour en laisser monter d'autres. Je m'engouffre dans la rame, au beau milieu des bataillons de regards creux et d'haleines matinales fétides. La Défense, terminus.

Sur le parvis de la Grande Arche, Sycomore m'attend. Dernière-née des tours du quartier d'affaires de l'ouest parisien, elle trône, tel un vaisseau spatial, au milieu des autres monstres froids de la dalle.

Alors que je me traîne en direction du building, une ribambelle de questions vient torturer mes neurones : *Comptes-tu réellement continuer comme ça ? Passer ta vie à exécuter les ordres d'une direction oppressante, cloîtré derrière des plaques de verre et d'acier ? Courber l'échine en attendant que l'orage passe ? Et ton équipe dans tout ça ? Qu'est-ce que tu en fais, de ton équipe ? Vas-tu les…*

Brusquement, un impact d'une brillance extraordinaire cisaille le ciel. Le tonnerre retentit, la déflagration me laisse ventousé au sol, tel un rongeur pris au piège sur un carton englué. Tiens ? Il me semble entendre, au loin, les sirènes des pompiers. Apercevoir quelques gyrophares… à travers la pluie…

Je relève le nez : la foudre a traversé Sycomore ! Mon cœur bondit, un déferlement de frissons parcourt mon épine dorsale, la peur se visse dans ma gorge. Ma tour… Ma tour est malade… C'est drôle, j'ai soudainement l'impression de la voir différemment… Comme si mon curseur pour décoder le monde venait de se déplacer. Comme si, tout à coup, je prenais conscience que depuis bientôt sept ans de bons et loyaux services, ce fichu cocon de verre m'abrite, me protège, me relie aux autres… Mieux ! Il me fait vivre !

Une violente angoisse me saisit : et si je n'entendais plus jamais le caquètement des pies dans l'open space ? Le grincement de l'imprimante du couloir ? Le glouglou de la fontaine à eau ? Les ragots de la cantine ? Et les salades insipides en libre-service, avec leur vinaigrette intégrée dans des sachets de préservatifs ? Réussirai-je à m'en passer ? Et comment me sevrer de tous ces mails à rallonge, avec la terre entière en copie ? Et le vide, causé par des journées entières sans contraintes, sans coups de téléphone, sans vie ? Et…

Vite ! Il faut remettre Sycomore sur pieds, et fissa. A nous, peuple sycomorien ! Je vais vous saupoudrer de cette petite dose de confiance indispensable à la tenue des corps ! Je vais vous écouter, vous remobiliser, vous galvaniser ! Gravir quatre à quatre les trente-deux étages, frapper à tous les bureaux pour vous abreuver de mots qui ont le pouvoir de nourrir le cœur, d'animer les esprits, de modeler les corps, d'inviter à agir. Remplacer le chiffre par l'envie, la performance par le goût de l'effort, le devoir par l'amour du travail bien fait. Appeler à savourer les petites victoires ! Vous inciter à quitter votre panoplie de spectateurs, pour, enfin, devenir

acteurs… De ma vie de manager, jamais je ne trouverai des mots aussi vrais, avec, dans la voix, l'intonation qui ne trompe pas. Rendez-vous compte ! Enfin, dans ce monde où tout acte d'humanité finit par passer pour de l'insoumission, quelqu'un osera vous parler de vous…

Je sens du rose monter sur mon visage, un goût délicieux dans ma bouche et, dans ma tête, un tonnerre d'applaudissements. Des courants d'air chauds m'enveloppent, des guimauves s'enroulent autour de mon corps, m'inondant d'une énergie nouvelle. À l'intérieur de la tour, les forces vives d'une des plus grandes multinationales boivent mes paroles. Les conduits auditifs se sont dilatés, les têtes redressées, les épaules dégagées, les manches retroussées.

Au charbon ! Nous allons refaire briller les plaques de verre, frotter, lustrer, astiquer à n'en plus pouvoir, réparer les composants électroniques, remettre en route le bip de la reconnaissance magnétique, restaurer les circuits électriques, remplacer le matériel détérioré, remonter les cloisons, remuer ciel et terre pour… Aaaah !!!!

C'est l'infirmière en chef des urgences de l'hôpital Bichat qui m'a entendu crier.

Etourdi par l'oxygène qui infuse mon pauvre cerveau, j'ouvre péniblement les yeux sur cette femme de blanc vêtue. Autour de moi, d'autres victimes de la foudre. Tel un coup de tonnerre, le souvenir de mon rêve me traverse. Je le sais, maintenant : plus jamais je ne verrai les choses de la même façon.

Humeur tricolore

Christelle BRIOT

On a tous connu au moins une fois, un(e) collègue un peu pénible. Comme je n'ai pas pour habitude de mâcher mes mots, j'ose dire vraiment chiant(e). C'est gênant car sur 24h que compte une journée, nous passons le tiers au travail, parfois plus qu'avec notre famille. Si quelqu'un ne se reconnaît pas dans ce discours c'est qu'il n'a pas encore fait cette expérience. Qu'il se rassure, l'avenir la lui réservera bien assez tôt. En ce qui me concerne, j'ai décidé d'y mettre un terme. Aujourd'hui, mon humeur est rouge ! Lorsqu'il y a deux mois, Lino Castellini, le directeur, m'a annoncé que j'allais avoir un partenaire professionnel, j'étais verte. « Vous avez toujours été brillante mais vous n'avez pas beaucoup d'idées en ce moment. La créativité, ça fonctionne mieux à deux. Je vais embaucher quelqu'un pour stimuler la création ». Jusque-là, ça allait, c'est après que ça s'est gâté : « il partagera votre laboratoire ». Après toutes ces années de solitude, fini le temps du célibat ! Quelqu'un allait empêcher la connexion de mes neurones en toussant, reniflant, grignotant et peut-être même en sentant le chien mouillé ou la transpiration. J'avais un mois pour avaler la pilule coincée dans le fond de ma gorge.

Un mois plus tard, j'ai vu cet homme, svelte, hautain, frisé, l'œil vif, marcher dans les pas du directeur. Je ne l'ai pas pris pour client ou fournisseur, comme il peut en passer de temps en temps dans les ateliers de Colletouvite. Je me suis dit que Lino Castellini avait opté pour un caniche collet monté pour me tenir compagnie. J'étais dans le bureau de Sofia, la chargée de communication, en train de mettre à jour le catalogue produits et j'ai dégluti avec peine. Je n'étais pas prête à faire cette rencontre.

- Tu as vu le nouveau, avait glapi Sofia ? Comment tu le trouves ?
- Il a un joli derrière.

C'était tout ce que j'avais trouvé à dire. Les deux hommes venaient de passer la porte et ces mots avaient à peine passé ma bouche que déjà, je les regrettais. Heureusement, Sofia n'est pas le genre de fille

à se laisser décontenancer par l'intrusion du directeur, même s'il est capable de souffler le chaud et le froid.
- Monsieur Castellini, quel bon vent vous amène ? A-t-elle dit avec aplomb.
- Mesdames, je constate que vous êtes soucieuses de nos collaborateurs...
Sofia n'a pas sourcillé, moi je suis devenue rouge écrevisse. J'aurais voulu me cacher dans un trou de souris, me faire plus petite qu'un atome. Le caniche est resté à sa place, pas le genre à grogner ou à mordre. S'il était gêné, j'aurais aimé qu'il me donne la recette pour se contenir.
- Maintenant que j'ai toute votre attention, avait repris Lino, le derrière à côté du mien appartient à Monsieur Luka Kostic, notre nouvel ingénieur chimiste. Luka, voici Sofia Bosch notre responsable communication et Manon Klebstoff, la collègue avec qui vous partagerez le bureau d'étude. Comme vous avez pu le constater, ces dames ne sont visiblement pas insensibles à vos charmes. Je suis donc persuadé que Manon se fera une joie de vous expliquer, dès lundi matin, tout ce que vous avez à savoir sur les colles que nous produisons... d'ici là, j'espère qu'elle aura repris son sérieux, nous ne sommes pas dans une agence matrimoniale ici ! Lino et Luka sont sortis du bureau et Sofia a éclaté de rire. Le rire de Sofia, c'est tout un poème. Il est jovial et surtout très communicatif. On devrait le prescrire à tous les gens tristes ou coincés. Effet immédiat, garanti ou remboursé.
Dès le lendemain, mon humeur est passée de vert à orange, entre colère et gêne. Non contente d'avoir un nouveau collègue, il fallait à présent que je le promène partout ! Le plus gênant, c'est que Luka ne semblait pas comprendre qu'il était de trop. Le midi, il jouait les pots de colle en s'invitant à ma pause-déjeuner. Rien que de le voir me suivre comme un toutou, j'avais des poussées d'urticaire et un irrépressible besoin de me gratter. Un jour, en le voyant arriver dans la salle de pause, Sofia a fait de la place près d'elle mais il s'est assis près de moi. J'aurais voulu être une anguille électrique, insaisissable, survoltée et capable d'envoyer des décharges. Au lieu de cela, je n'ai rien trouvé d'autre à faire qu'avaler de travers. Quelqu'un m'a frappé sèchement trois fois

dans le dos et lorsque j'ai repris mon souffle, j'ai réalisé qu'il s'agissait de Luka. Là, je n'ai pu retenir une irrépressible envie de vomir. Je pense avoir accidentellement visé ses chaussures… Depuis ce jour, j'ai tellement honte qu'en dehors des heures de travail, j'essaye de l'esquiver. Quand je le vois venir vers moi, je file à l'anglaise. Je me suis ainsi retrouvée quelques instants dans la puanteur du local de ménage, entre les balais et la poubelle. Une autre fois, je suis allée me réfugier dans les toilettes. Luka a ouvert la porte, nous nous sommes regardés, lui étonné, moi outrée.
- Ce sont les toilettes des hommes, a-t-il souri en me montrant le pictogramme sur la porte.
Ça a été la goutte d'eau qui m'a fait déborder d'antipathie à son égard !
A présent, nous sommes le 1er juillet. La canicule s'est installée, Luka aussi. Il est là depuis un mois et il s'est accoutumé à son nouvel emploi bien plus vite que je ne m'habitue à sa présence. Je ressens toujours le même agacement en le croisant dans les couloirs de l'entreprise. J'attendais que ça passe, comme une mauvaise grippe mais aux grands maux les grands remèdes ! Aujourd'hui, l'humeur est rouge ! C'est sur ce bouton-là, que je vais appuyer pour la première fois de ma carrière chez Colletouvite. C'est une tradition dans l'entreprise, chaque matin, les salariés doivent faire part de leur humeur. Smiley vert : je suis motivé (e), smiley orange : moyennement motivé (e), rouge : pas motivé (e). Si l'on choisit le rouge, on bénéficie, dans la journée, d'un entretien avec notre chef pour expliquer notre problème. Oui, j'ai un problème ! J'ai hâte de le dire haut et fort, de me libérer de ce boulet qu'on m'a collé sans me demander mon avis. Qu'on le change de paillasse ou de labo, c'est tout ce que je demande !
Il est huit heures trente. Avant que le directeur ne me convoque, j'ai le temps de passer au laboratoire. Il paraît que Luka vient de mettre au point une nouvelle résine fluorescente. Parce qu'en plus, Monsieur est lumineux ! Il met au point de nouveaux produits, alors que cela fait des mois que je m'englue ! J'attrape le flacon qui contient le résultat de ses recherches. J'ai comme une envie de le saboter. J'y verse un agent durcissant, je ne m'attends pas à ce que Luka arrive, je m'effraie, le flacon s'épanche sur ma

manche, il essaie de m'essuyer sans penser que la prise sera aussi rapide. Me voilà collée au boulet ! Moi qui, durant mon parcours scolaire, n'ai jamais pris une seule heure de colle, me voilà servie !
- On formerait un joli couple mais je ne pensais pas prendre votre main si vite ! ironise-t-il.
- Epargnez-moi vos blagues à la con !
- Vous voyez rouge ? Ne vous inquiétez pas, avec un solvant, on sera libre d'ici quelques heures.
- Vous plaisantez j'espère ?
- J'ai bien peur que non. On conçoit des produits à toute épreuve, c'est vous qui me l'avez dit ! Allez, détendez-vous, on va mettre à profit ces heures de colle. C'est vrai, ça fait un mois que je suis ici et on ne s'est jamais vraiment parlé. Tout ce que je crois savoir sur vous, c'est que vous trouvez que j'ai un joli derrière…
Je le fusille du regard puis je ris, de mon attitude puérile, de notre situation pathétique, de son humour Kostic. Mon humeur passe par toutes les couleurs du feu tricolore. De rouge, elle évolue vers l'orange puis le vert. Lorsque nos corps se séparent, nous continuons à échanger idées et blagues. Nos langues se délient, comme si on se connaissait depuis toujours.
- Vous aviez besoin de me dire quelque chose Manon ? demande Castellini en entrant.
- Oui, Luka a mis au point une colle très efficace !
- Elle est modeste, corrige Luka, c'est un travail d'équipe.

L'élévation pour l'évasion

David CHARLIER

17 mars 2015, quelque part en France.

Les basses sortaient en force de la voiture, se diffusant sur tout le parking, jusqu'au cœur du hall B. Black M chantait les embûches qui l'avaient attendues sur sa route, accompagné dans le refrain par Luke. Il était affairé à rouler un joint, adossé contre la batterie de boite aux lettres, un pied collé contre le mur fraichement repeint. Dix-sept ans, casquette vissée sur le crâne, Luke attendait la majorité comme on attend le bus : pas de quoi changer radicalement son quotidien, mais un passage obligé pour avancer. Il comptait déjà à son palmarès quelques exploits dignes de ces quartiers jungles de béton : un peu de vol à la tire, quelques bagarres, des gardes à vue pour détention de shit. Pas de quoi faire de lui un caïd, sans lui offrir une gueule d'ange non plus. Côté études, bien sûr, ça se complique. Quand les diplômes ne valent pas plus que ses feuilles à rouler, ça ne vaut pas la peine de galérer pendant des années avec des profs qui passent leur temps à prendre la tête. De toute façon, avec sa mère qui glandait à la maison et son vieux qui était vigile, il n'aurait pas pu attendre d'eux qu'ils lui payent des grandes écoles.

Luke rêvait de liberté, de fuite loin de sa cage de béton. Mais pour ça, il fallait du fric. Pas mal de fric. Dealer ou faire un braco lui fichait les jetons. Il n'était pas prêt à passer certaines limites. Il avait eu quelques potes venus lui proposer des plans, qu'il avait tous refusés. Au-delà de sa trouille de la taule, son père lui défoncerait le portrait s'il se faisait gauler dans une embrouille pareille. Difficile tout de même de trouver une porte de sortie, quand on était né à la cité de la Tartière. Deux hectares de violence urbaine, où s'entassaient deux mille familles. Certains de ses potes, plus âgés, lui racontaient leurs galères pour trouver un job. Rien qu'à l'énoncé de la rue où ils habitaient, ils voyaient les tronches des patrons changer. Et on n'avait pas encore parlé du nom qu'ils portaient. Dès que ça sonnait un peu Maghreb, c'était encore pire.

Là-dessus, lui avait la chance d'avoir un père fan de Star Wars. Il alluma son joint et tira dessus, avant de recracher la fumée vers le plafond du hall. Un des voisins passa l'imposante porte d'immeuble et lui lança un regard noir. Luke s'en foutait, du jugement qu'il lisait dans ses yeux. Un vieil abruti. Voilà ce qu'il était. Avant qu'il monte taper l'affiche à sa mère, Luke sortit couper la musique dans la voiture. Dehors, il regarda le soleil qui déclinait. Encore une journée de perdue, dans un univers sans intérêt, pour une existence insignifiante.

12 octobre 2016

Des plans dans la main, Karim sortit de l'Algeco en remettant son casque sur la tête. Il était satisfait. Six mois que sa boite était sur les rails pour cette opération et le planning était respecté à l'heure près. Le bruit du chantier était assourdissant par moments. Cette semaine-là, on devait découper les dalles béton entre les cages huit et neuf, pour préparer la démolition de la moitié de la barre H. Le projet d'ensemble pour refondre l'image du quartier était ambitieux. Les travaux de déconstruction / reconstruction prendraient des années. Sans parler des réhabilitations des logements conservés par le bailleur social. De quoi assurer du boulot pour les boites de bâtiment de la région pendant un bail.

Il traversa la zone de stockage en adressant un signe au conducteur de la grue. Difficile, le poste de grutier était exigeant. Entre la hauteur et l'isolement, les candidats ne se bousculaient pas pour postuler. Sur ses chantiers, Karim ne manquait jamais de les saluer. Même s'il était impossible de distinguer leur visage d'en bas, il savait que le conducteur verrait sa marque de sympathie. Le meilleur moyen de passer pour un snob était de les ignorer. Les casques blancs, couleur réservée aux chefs et visiteurs, l'oubliaient très souvent.

Tout à ses pensées d'altitude, il ne prit pas garde à l'obstacle sur son trajet et s'étala de tout son long dans la boue. En jurant, il se releva et essuya ses jambes maculées. Il regarda qui l'avait bousculé, un des jeunes du volet d'insertion.

- Excusez-moi, monsieur. Enfin, j'veux dire, chef. Je regardais Jonathan là-haut et je vous ai pas vu.

Pour son appel d'offres, le bailleur social avait ajouté une clause à laquelle l'entreprise qui remporterait le marché ne pourrait pas déroger. Sa boite avait dû embaucher un certain nombre de jeunes en difficulté sur le quartier. Et celui-ci était justement l'un d'eux. Il sourit en regardant le gamin. Même pas vingt piges ! Effet renforcé avec un casque qui semblait deux fois trop grand pour lui. Il l'avait croisé à quelques reprises. Selon les gars, le gosse était débrouillard et bosseur.

- Ce n'est rien, le rassura-t-il. J'étais moi-même dans la Lune. Tu t'appelles comment, déjà ?

- Luke.

Pensif, il jeta un œil en direction de la cabine perchée à plus de trente mètres du sol.

- C'est impressionnant, hein ?

- Oui, chef.

- Appelle-moi Karim, comme tout le monde. Tu aimerais aller voir là-haut ? On peut organiser ça, si tu veux.

- C'est vrai ? Sûr que ça me plairait ! Je me demande si je pourrais en mener une un jour.

- Qui sait ? Tu vois, c'est un métier aussi difficile que passionnant. Et imagine une seconde… Jonathan a tout le monde à ses pieds : du manœuvre au plus grand chef. Ça fait rêver, non ?

Le jeune se rembrunit. Karim devinait le malaise.

- Qu'est-ce qu'il y a ?

- C'est que… Quand le chantier sera fini, mon contrat sera fini aussi. Et je me retrouverai sans rien. Là, je suis content, je fais

autre chose que squatter dans le hall, mais après ? Il me plait le boulot, moi.

- Tu voudrais vraiment faire grutier ?

- Ben ouais… Quatre mois que je suis là, à la regarder tous les matins. Mais ce n'est pas pour un mec comme moi sans diplôme. Pas comme vous, quoi !

Karim éclata de rire et lui mit une main sur l'épaule, embrassant le chantier de l'autre, dans un geste circulaire.

- Regarde autour de toi ! Tu vois le costaud là-bas, avec la disqueuse ? C'est Marco. Embauché avec un contrat comme le tien sur un chantier de rénovation. Dix ans qu'il travaille avec moi. Et l'autre, là, dans sa pelleteuse, pareil ! On l'a recruté en apprentissage après son contrat, il y a un an. On part sur un CDI dans la foulée. Et tu sais quoi ? Les bons grutiers sont comme l'or : précieux, et rares. Je ne pense pas te mentir en te disant que Jonathan est l'un des mieux payés sur ce chantier. Si tu es motivé, on pourrait partir sur l'idée de t'envoyer en formation pour passer les permis qu'il faut. Laisse-moi en parler au patron la semaine prochaine, mais ça peut le faire.

Les yeux de Luke pétillaient, osant à peine croire à son vieux rêve de sortir de ce carcan, qu'il était peut-être en train de toucher du doigt. Karim lui expliqua une dernière chose :

- Il y a tout juste quinze ans, on a obligé les entreprises comme la nôtre à embaucher des jeunes comme toi quand ils gagnaient un contrat auprès d'un établissement public. C'est l'article 14 du Code des Marchés Publics. Crois toujours en ta chance, j'ai été l'un des premiers à en bénéficier. Dès 2002. J'avais fait quelques conneries et il me fallait une planche de salut. De chantiers en chantiers, de formations en formations, j'ai fini par passer un BTS et me voilà à diriger une équipe. Pour le même patron que celui qui m'a fait confiance à l'époque.

Ils regardèrent ensemble une dernière fois la grue, qui dominait les immeubles sales et gris du quartier. Luke se prit à imaginer survoler lui aussi les toits hideux pour jouir de l'horizon, désormais bien plus prometteur, maintenant qu'il pouvait être utile à quelqu'un.

L'élu et le stagiaire

Julien PRIMAVERA

Samedi, à plus de 19h, Paul et Alexandre font leur dernière livraison de la semaine. Ils seront au dépôt pour recharger le camion lundi, dès 6h. Paul engage le véhicule dans une allée étroite bordée de rosiers qui mène à une grande villa. Il est de mauvaise humeur. Assis à côté de lui, Alexandre essaie de le détendre: « Je te parie 20 euros que tu ne peux pas porter le dernier carton de la journée avec moi, jusqu'à l'entrée de la villa, et m'expliquer en même temps, sans pause, ce que tu ferais pour l'entreprise si t'étais le patron. Qu'est-ce que t'en dis ? »

Paul, élu du personnel de cette petite entreprise locale de livraison, n'est pas qu'un râleur. Il a aussi de l'humour et le goût des défis physiques : « Pari tenu, gamin. Tu vas voir que j'ai des muscles, un cerveau et que je peux faire marcher les deux en même temps. »

Il gare le camion devant la villa et tous les deux vont à l'arrière. Alexandre, jeune stagiaire vigoureux, monte à l'intérieur et doit pousser fort pour faire glisser le carton jusqu'à Paul, resté en bas, pour maintenir la charge à la verticale en équilibre sur le rebord du véhicule. L'élu du personnel, plus âgé, ploie légèrement sous le poids mais tient bon, pliant les genoux, serrant les abdominaux et conservant le dos droit en professionnel qui connait son boulot.

Le stagiaire exprime son admiration avec une pointe de sarcasme avant de descendre du camion : « Pas mal. T'es pas si rouillé, tout compte fait. »

Paul ne bronche pas : « Prends donc ton côté du carton sans faire de commentaires. Le pari, c'est que JE cause en même temps qu'on transbahute ce truc. Toi, tu la boucles et tu te prépares à perdre 20 euros. »

Alexandre sourit et adopte la même position que Paul à l'autre extrémité du carton. Tous deux comptent jusqu'à trois puis soulèvent la charge en douceur. Ils commencent à se déplacer vers l'entrée de la villa à une vingtaine de mètres, en assurant chacun de leurs pas.

Alexandre lance sournoisement : « Tu aurais pu te garer plus près. Si j'étais mauvais joueur, je dirais que tu l'as fait exprès… »

Paul le coupe sèchement : « Tais-toi, gamin. Tu voulais savoir ce que je ferais si j'étais patron, alors écoute ! T'es prêt à entendre le truc le plus innovant qu'on puisse imaginer comme nouveau style de direction pour cette entreprise ? »

Le stagiaire répond en rigolant : « Ce n'est peut-être pas le poids du carton qui va te couper le souffle, mais ce n'est pas ta modestie non plus. »

Paul réplique sereinement : « Faut pas être trop modeste quand on veut réussir, petit. Ne crois pas que je prends mes responsabilités d'élu du personnel à la légère. J'ai bien potassé ce que les patrons appellent maintenant le management, parce qu'ils mettent des mots en anglais partout. Je sais de quoi je cause. »

Alexandre demande : « Alors éclaire ma lanterne de petit stagiaire qui n'y connait rien. Qu'est-ce que c'est que le management ? »

Paul ne répond pas tout de suite. Ils doivent passer une série de quelques marches et l'effort à fournir est encore décuplé. Plus jeune de vingt ans, le stagiaire souffre moins : « Tu ne dis rien ? Une petite pause peut-être ? Le temps de sortir un billet de 20 euros de ta poche pour me le donner ? »

L'élu du personnel prend une grande inspiration, bande ses biceps, pousse avec les cuisses et passe la dernière marche. Puis il enchaine : « Le management de notre patron, c'est le style paternaliste : il se soucie du bien-être des gars, il n'oublie pas qu'il a été chauffeur-livreur lui aussi dans le temps, mais il veut tout faire

à sa sauce sans demander l'avis de personne ; un brave type, d'accord, mais avec la tête dure et obstiné comme un bœuf. »

Le stagiaire essaie à nouveau de déconcentrer son collègue: « Moi aussi, je me soucie de ton bien-être. T'es rouge comme un steak. T'as besoin d'une pause… »

Paul déguste mais sert les dents. Plus que cinq mètres. Sa voix est désormais hachée mais il parvient à dire d'une traite : « Ce style paternaliste est dépassé. Les gars travaillent sans conviction parce qu'ils savent que le patron enchaine les conneries en ne consultant personne. Les conditions de travail se dégradent et on perd des clients tous les jours parce que le boulot est souvent mal fait faute de motivation. Si j'étais à sa place, je changerais radicalement pour adopter un nouveau style de direction. Tu sais comment je l'appellerais ? Le management à la maman. Oui, tu m'as bien entendu, pas le management *maternaliste*, non, le mot n'est pas assez doux pour l'idée. Tu vois ce qu'on appelle aujourd'hui au dépôt la *salle de repos*, ce bout de pièce ridicule avec trois chaises et une machine à café ? On le remplacerait par tout un étage où les gars trouveraient désormais de quoi *vraiment* se détendre : plusieurs pièces lumineuses et spacieuses, une salle de sport complète, des canapés nombreux pour y faire la sieste, un espace jeux vidéo pour les plus jeunes, des tables pour jouer à la belote pour les moins jeunes… on y laisserait les gars aussi longtemps qu'ils le voudraient, en ne leur imposant que d'aller travailler une heure, pas plus, en milieu d'après-midi, avant de retourner chez eux. Comme une maman n'impose que le temps des devoirs à la maison à ses enfants ! Et comme elle, on serait strict sur l'absence totale de compétition entre les gars. Ils devraient s'aider les uns les autres et surtout ne pas se tirer dans les pattes pour obtenir une prime ou une augmentation. Fini la calamiteuse concurrence à l'intérieur de l'entreprise ! Cette heure de travail dans l'harmonie serait plus efficace qu'une journée complète à l'ancienne ! Le management à la maman ferait des salariés heureux dans une entreprise performante ! »

Sur ce dernier mot, les muscles tétanisés et à la limite de l'asphyxie, Paul parvient tout de même à se baisser bien droit en faisant porter le poids du carton sur ses cuisses, pour le déposer en douceur juste devant l'entrée. Alexandre, avec moins de difficultés, a fait la même chose en face de lui.

Il a perdu son pari, mais il tente quand même de s'en sortir par une pirouette : « Je n'ai pas bien compris. Tu ne voudrais pas qu'on reporte le carton jusqu'au camion pour mieux m'expliquer ton management à la maman ? En doublant la mise à 40 euros ? »

Paul accuse encore le coup de l'effort fourni. Essoufflé mais souriant, il ne répond rien et se contente de tendre sa paume ouverte vers le jeune stagiaire. Alexandre hausse les épaules et sort son portefeuille.

Le carton est désormais livré. Paul a empoché les 20 euros du pari. Mais Alexandre est mauvais joueur. Alors qu'il grimpe dans le camion, il cherche à se venger en se moquant du nouveau style de direction de l'entreprise imaginé par son collègue : « Tu peux me le dire que t'as tout inventé à l'instant juste histoire de remporter le pari, tu sais. C'est tellement débile, cette histoire de management à la maman… »

Paul démarre le véhicule sans répondre. Alors qu'il effectue ensuite avec talent la manœuvre permettant de reprendre l'allée étroite sans effleurer un rosier, jouant en expert des pédales de frein et d'embrayage avec un minimum de mouvements du volant, il dit sereinement : « Ce n'est pas débile, petit. C'est juste innovant. On pourrait totalement inverser les rapports entre le temps de travail et le temps de pause et avoir une entreprise qui marche. Une maman sait que ses enfants font mieux leurs devoirs en une heure que s'ils y passaient toutes leurs soirées et tous leurs week-ends. On peut transposer le principe dans le monde du travail, crois-moi. »

Alexandre décide de ne pas aller plus loin sur le sujet, mais veut quand même terminer par une petite pique : « Pourquoi pas, après

tout. Mais avoue que tu n'y as pas pensé tout seul. C'est maman qui t'as donné l'idée, pas vrai ? »

Son père sourit : « Peut-être, mon fils. Ta maman est une femme merveilleuse. Le meilleur manager dont un homme puisse rêver. »

L'embarras du choix

Juliette CHARLEY

J'arrivais, jeune Français, imprégné d'une farouche volonté de réussir ma vie comme n'importe quel acteur interprétant le rêve américain. La Silicon Valley s'offrait à moi.

J'entrais dans un superbe hall, un magnifique espace dont les murs étaient soit totalement vitrés, soit recouverts de panneaux voltaïques. Des plantes ornaient cet espace gigantesque et le tout était recouvert d'une toiture transparente laissant apparaître des centaines de ruches. Je sortis de ma contemplation, dérangé par un groupe d'une dizaine de personnes suivant un adolescent d'une quinzaine d'années et ... un robot !

A peine avais-je repris mes esprits que mon attention se porta sur un écran géant qui projetait mon image de manière instantanée ! Je me découvris ainsi sous un nouvel angle : la trentaine, des lunettes imposantes mais dont l'ovale rappelait mon visage, offrant ainsi à la bonhomie une représentation physique. J'avais mis mon plus beau T-shirt, noir et suffisamment ample pour gommer les formes que mon corps avaient développé du fait de la sédentarité de mon métier : hacker éthique. J'avais fière allure sur cet écran et offrais à tous mon identité, car un bandeau apparaissait sous mon portrait, à l'image des personnes interviewées lors d'un reportage : « Romain TRUFFAUT, 32 ans, chef d'équipe ». Un autre adolescent s'approcha de moi avec beaucoup d'entrain. Il s'adressa à moi dans ma langue maternelle, sans aucun accent, et débita d'une traite :

- Bonjour Romain, je suis Tom. Je suis chargé d'accueillir les nouveaux collègues. Je te propose de rejoindre le groupe de nouveaux arrivants que tu viens de croiser, dit-il en désignant le fameux groupe pressé et silencieux.

Tom se mit à avancer à pas rapides vers le groupe qui nous avait déjà distancé d'une centaine de mètres en empruntant un long couloir qui desservait des pièces très spacieuses.

- J'espère que tu as fait bon voyage, se renseigna Tom tout en me regardant avec intérêt.

J'acquiesçai sans parler, trop étonné de cet accueil, et aussi, trop essoufflé par ce rythme dynamique que Tom m'imposait. Nous rattrapâmes le groupe et il me fit un signe de la main pour m'indiquer qu'il restait dans le Hall, si besoin.

Le petit groupe que j'avais rejoint ressemblait à une publicité pour United Colors of Benetton. Le seul point commun physique que ces personnes semblaient avoir, se matérialisait par l'émerveillement que produisaient leurs visages, qu'ils tournaient vers la droite. Je suivis cette direction, les sens en éveil tout en me laissant bercer par la voix mélodieuse du jeune guide qui s'exprimait en anglais :

- Nous voici à présent dans l'espace « bien vivre avec soi, mieux travailler ensemble ». Ce lieu est consacré à l'expression de vos talents. Les fiches que vous avez remplies avant d'être embauchés nous permettent de mieux vous connaître et de savoir quels sont vos dons. Némo, qui se trouve à côté de moi - l'ado-guide désigna le robot de la main droite - analysera ces données et vous proposera des activités adéquates.

Némo-le-robot semblait m'avoir aperçu et ne me quittait plus des yeux, ou plus exactement des écrans qui lui servaient de globes oculaires. Il me scrutait. Une feuille sortit de sa « bouche », il l'attrapa avec ses bras mécaniques et la tendit au guide. Ce dernier la parcourut rapidement des yeux et jeta un œil dans ma direction, un léger sourire au coin des lèvres. Puis, comme si de rien n'était, il continua :

- Je prends un exemple, vous pouvez apercevoir en ce moment Jo, un de nos jeune retraité, qui dispense un cours de yoga à une dizaine de personnes. Ce cours est mis en peinture par un groupe emmené par Shana alors que Rodrigo interprète au piano *« The look of love »* pour la voix magnifique d'Anna. C'est typiquement ce que nous entendons vous proposer. Vous avez des passions mais aussi un besoin irrépressible de découvrir de nouvelles choses.

Nous n'utilisons que 8% des capacités de notre cerveau. Ces méthodes proactives d'épanouissement permettent une totale activité cérébrale. Donc, au regard de vos profils, nous vous proposerons de participer ou d'animer ces ateliers.

Voyant nos regards interrogateurs, il poursuivit :

- Les heures de travail ne sont pas fixes. Vous travaillez à votre rythme. Vous avez été recrutés car vous étiez des experts et notre monde vous passionne. Nous parions donc sur vous. Nous vous offrons un travail et une vie extraordinaires ; et vous, vous nous offrez le meilleur de vous-même. Poursuivons si vous le voulez bien. Je vais vous présenter vos tuteurs.

Le guide se retourna pour reprendre la marche et je découvris son prénom : Jalil. Il était inscrit en lettre capitale sur son dos. Nous suivîmes donc Jalil vers un ascenseur immense, tout en verre, puis dans une salle aux teintes claires et aux baies vitrées qui accueillait déjà quelques personnes. Les hommes et les femmes présents paraissaient très heureux de nous voir arriver. Un immense buffet regorgeait de victuailles aux couleurs vives. Des montagnes de hors d'œuvre composés de fruits et de légumes se mêlaient à des tablettes tactiles.

- Je vous présente vos tuteurs. Ils vont vous donner les clés pour que vous puissiez vivre une intégration expresse au sein de notre firme. Ils passeront la première semaine avec vous, puis un jour par semaine pendant six mois. Ils seront vos référents pour toutes vos questions concernant vos missions mais également votre quotidien. Vous l'aurez donc compris, tout est fait pour que vous vous épanouissiez et que vous soyez en bonne santé ! Un exemple : prenez vos tablettes qui sont sur la table, en plus d'être vos outils de travail, elles vous apporteront des informations sur vos besoins nutritionnels de la journée.

Jalil prit la tablette que Némo lui tendit et continua son explication.

- Tirez votre langue et scannez-la.

Deux secondes s'écoulèrent avant qu'un léger « bip » ne retentisse et qu'un cercle coloré n'apparut à l'écran. Jalil retourna la tablette vers lui et lut à voix haute :

- Il semblerait que je doive manger une pomme, un hot dog et une cuillère de miel !

Un léger rire parcourut l'assemblée.

- Vous pouvez à présent vous diriger vers vos tuteurs que vous reconnaîtrez à leurs badges, car vos prénoms y sont inscrits en dessous des leurs.

Appréhendant légèrement ce monde de technologies et de progrès social, je me mis à la recherche de mon tuteur. Une dame aux longs cheveux blancs s'approcha de moi. Sous le prénom « Dana », apparaissait mon prénom.

- Bonjour Romain, je suis Dana, votre tutrice. C'est mon fils Tom qui vous a accueilli tout à l'heure ; nous voyons tout d'ici. Elle dit cela avec un sourire en désignant du menton un écran géant auquel je tournais le dos et qui offrait une vue aérienne de l'accueil. J'ai occupé votre poste il y a quelques années. Cela fait partie de la politique de la maison que de donner de notre temps libre à la bonne administration de la firme. Nos enfants peuvent recevoir leur éducation ici, et assurer des missions d'accueil comme Tom et Jalil. Et nous « les anciens », nous gérons le quotidien et vous rendons l'existence heureuse, dit-elle avec un clin d'œil en m'entraînant vers l'immense fenêtre qui se trouvait à l'opposé de la porte.

Elle s'arrêta et contempla la vue. Je ne vis pas tout de suite ce qu'elle regardait. Mes yeux se figèrent. Et je fus frappé en plein cœur. Une superbe jeune femme à la chevelure flamboyante entraînait un groupe dans une chorégraphie contemporaine, rythmée au son des bruits que produisait un groupe d'enfant dans le cadre de ce qui semblait être un atelier musical en pleine nature. La jolie rousse fit une pause dans sa danse magique et se retourna.

Elle offrit un signe de la main à Dana et un hochement de tête dans ma direction. J'étais pétrifié.

Derrière nous, Jalil continuait ses explications :

- En plus d'analyser vos profils professionnels, Némo étudie vos comptabilités amoureuses. D'ailleurs tout à l'heure, il m'a glissé que Romain et Sylvana...

L'Okapi

Pascal DUPORT

Un drôle de zèbre.

Selon une rumeur naïve relayée par la « Radio-couloirs » du Centre hospitalier, je suis dépassé dans ma mission, oublieux de mon rôle de chef. Un brin indulgent, en somme pas professionnel se murmure-t-on dans des cercles resserrés. N'ayant rien à prouver je laisse s'agiter les langues promptes à stigmatiser le mouton à cinq pattes ou l'âne rayé. Parfois quelques « collègues » ou supérieurs hiérarchiques entonnent en écho ce réquisitoire schématique :

« Tes ouailles ne doivent pas être débordées, elles ont toujours le sourire ! »

Je corrige alors sans excès le stéréotype : Les sinécures n'existent pas et je gère non un troupeau, mais des ressources humaines au sein d'une collectivité qui, par nature, répare souvent grâce à ce signe lumineux d'un bonheur atteignable.

Me perçois-t-on trop familier avec le personnel, impliqué dans des détails au lieu de miser sur le suivi d'indicateurs ? Exact, à mon sens être à leurs côtés supplante la mise en place (en impasse ?) d'un tableau d'absentéisme. Et si les mots valent bien les chiffres, un regard, appuyant une consigne que l'on ne pérore pas, renvoit à sa caverne le plus raffiné des PowerPoint. Mon style d'encadrement dérange, ouvre la voie à toutes les dérives… (Points de suspension flottant dans la poussière)

Je me risque à compléter : L'émulation effaçant la dépression. Autorité par consentement plutôt que par consensus. Je revendique. Comme disent les anglais si pragmatiques : Seuls les poissons morts nagent dans le sens du courant. Ne pas rajouter un délire social à la vulnérabilité des forces vives. S'habituer à de nouveaux vents venant du large et non de l'étriqué.

A l'extérieur mon métier intrigue.

« Ah, cadre hospitalier… Tu es donc surveillant infirmier ?

Fausse déduction logique. Opaque au grand public, la machine à soins est riche de professions ignorées, seconds rôles en coulisses.

« Non je suis responsable de l'accueil et de la facturation »

Titre ronflant mais au Bureau des entrées, le pouvoir ne se décrète pas. Prend sa source dans un delta de sept guichets d'admissions avec une valeur commune : Outre l'accueil d'un public fragile, l'unité administrative gère à vive allure autant de tâches transversales qu'un DRH peut en bénir : Identification et information du patient, saisie des séjours, interfaces des logiciels, suivis d'activités, recouvrement, etc. Le charisme supposé se perd parmi les pavillons, les arcanes informatiques, règlementaires, côtoyant vingt-cinq fonctionnaires dont les patronymes s'apprivoisent à la mémoire. Unité fonctionnelle 2847, à savoir Adèle, Sami, Clarisse, Corinne, et compagnie.

Parfois l'élan touche le fond, s'englue de stress, puis énergisé d'inattendu remonte s'élargir à la surface. Instinctivement, mon type de management avait suivi cette voie. A cela nul mérite, ma nature n'était tout simplement pas portée sur les coups de force et le manu militari.

La hiérarchie pyramidale ? Très peu pour moi ! Beaucoup trop vain de risquer le vertige. La bientraitance des « subordonnés » (Oh le mot indigeste !) sans basculer dans la psycho bidon ou la profession de foi m'attirait davantage. Avec cette marotte, je me suis bricolé au fil des ans et du chemin deux, trois boussoles :

Reconnaissance. On en manquait dans ce service à plusieurs casquettes exigeant qualité d'accueil, gestion, maitrise technique. Un tutoiement réciproque évite la distanciation. Et désormais, à côté des points négatifs à améliorer je fais remonter de façon systématique les efforts consentis, les lettres de clients satisfaits. Je n'oublie pas de valoriser. Au moyen d'un identifiant personnel,

chacun suit ses dossiers créés de bout en bout. Taux de facturation en hausse ? J'amène un gâteau pour la pause si possible cuisiné maison. Les remercie d'une tâche bien exécutée par un courriel personnalisé, pondant « un mail à la Proust » comme dit Sami, le comique de la bande.

Bienveillance. Saluer chacun, serrer des mains sans manichéisme. L'essentiel étant d'offrir un leadership facilitateur, une sorte de bouclier stimulant, se sentir ensemble interdépendants. Pas chef du bien-être, peut-être « happyculteur » pour reprendre le mot-valise d'Alain Crehange. Un organisateur du miel des moments de grâce, même si l'on m'a donné un autre surnom. Bon, il m'arrive aussi de rouscailler, faire la gueule, car je ne suis pas un saint.

Mais généralement je tente de patauger dans le juste, hausser l'empathie, préserver l'influx commun, promouvoir le respect avec une ardeur qui s'affine.

Car au delà de notre bonne humeur, la coopération s'invite et diffuse son effet papillon. Engendre l'esprit collectif à la puissance deux. Une équipe soudée dont les membres ont tous appris à être les anges-gardiens les uns pour les autres. La bonne intelligence assainit, accroit le rendement, assainit les pratiques, assure la stabilité. Personne ne veut quitter le service, chacun s'y sent motivé, les arrêts maladies peu fréquents sont deux fois moins nombreux qu'ailleurs.

Au vu des chiffres, des objectifs assignés largement atteints, la Direction commence à suivre, s'aperçoit qu'à tous les échelons la nouvelle gouvernance, en mode adouci, optimise son image interne, est source de performance, de dialogue social apaisé. Etant gérés par pôles, ce système permet d'intéressants retours d'ascenseur sous forme de dotations supplémentaires qui profitent aux vertueux. Conséquence visible un babyfoot subventionné trône en salle de détente (utilisable uniquement à la pause de midi !) Exemple plus concret, agréable au long cours : Adèle a été la cible durant la matinée de plusieurs agressions verbales. Enceinte de trois mois, elle est encore au bord des larmes. Je

contacte la kiné avec qui nous avons convention, notre crédit s'élève encore à cinq séances. Un court massage d'un quart d'heure pris sur le temps de travail d'après-midi remettra son moral en place. D'autres agents ont déjà expérimenté à bon escient ce pur moment de délice. Avant ça j'avais fait des pieds et des mains, convaincre de l'utilité d'une telle enveloppe n'a pas été facile. Mais notre projet s'est mué en belle histoire. Car la professionnelle corrige au passage les postures, prévient les troubles musculo-squelettiques.

D'un ton docte Clarisse me ramène à la réalité :

« J'ai posé un dossier important sur ton bureau… »

Un de plus. Pour l'heure je me débats avec une imprimante qui fait défaut au guichet des consultations. Au bout du fil le service d'assistance. Dernière manœuvre infructueuse et l'opérateur m'avise de l'envoi d'un technicien.

« Oui, tu devrais y jeter un œil ! » renchérit Tristan.

Ils se sont donné le mot ! Je rejoins donc mon antre pour trouver sur mon bureau dressé à côté de l'écran un animal encadré orné de rubans. Je percute, souris… Mon anniversaire…

Aux pieds, plutôt aux pattes rayées de cet étrange mammifère à la robe chocolat, croupe plus basse que les épaules, à l'œil énigmatique et doux, un texte cerclé d'un cœur sur une feuille A3. Clairement de nombreuses écritures ont tracé la définition de mon animal totem :

« Comme lui tu es rare dans le milieu professionnel. Tu n'es pas le lion dévoreur, ni la girafe qui piétine. A la fois flamboyant et discret tu restes à taille humaine au garrot (1,80 mètre) Tes longues oreilles, des conques accueillant nos tracas. Des yeux humides et noirs s'accrochent à notre écoute, ne feignent pas la présence. Okapi, je dis ton nom secret, résonnant à la façon d'une solution hybride.

Ok, tu maximises le positif, api tu proposes une pomme de concorde et d'unité.

Encore merci d'être celui-là. Bon anniversaire ! »

Chuchotements, petits rires d'émotion. Je relève la tête, les fixe, les englobe tous, l'équipe venue au complet envahir le couloir, coins de la bouche largement relevés. Doucement je respire la valeur du compliment, zieute mon double sur la photo, niché dans les fougères, solitaire en apparence, emblématique. A minima un être sensible, définitivement humain.

L'entreprise en chantant

Bruno PRADAL

La victoire en chantant nous ouvre la barrière.
La liberté guide nos pas…
Paulo chantait à tue-tête ce chant révolutionnaire qui traduisait ses sentiments du moment. La situation que vivait son entreprise expliquait cet élan d'enthousiasme. Pourtant tout ne fut pas un long fleuve tranquille dans la vie de Paulo ; ni dans celle de l'entreprise.

À deux ans déjà Paulo extériorisait ses états d'âme en chantant du matin au soir ; sa maman, objective, l'affirmait : « Mon bibi, tu vas être la nouvelle star ! »

À l'âge bête, rebelle non affirmé, il se contentait de fredonner des textes de sa composition sur des airs connus : « Marre des vioques et d'cette bicoque ! »

Adolescent confirmé il marmonnait des poèmes personnels aux rimes prometteuses « Ces filles j'en rêve ! J'les veux en tenue d'Ève ! ». Pragmatique, il rejoignit la chorale de son quartier avec une double motivation : s'amuser en chantant avec les autres et se rapprocher des filles de son âge qui faisaient déjà partie du groupe. Il se rapprocha très significativement de certaines. Le chœur a ses raisons que la raison n'ignore pas.

Plus tard, Paulo, suivant les conseils avisés et insistants de son père « Fiston, ce serait bien que tu bosses un peu pendant les vacances, l'argent on le dépense mieux quand on l'a bien gagné ! » s'engagea chaque été comme manutentionnaire dans l'entreprise « Barrière » dans laquelle travaillait son père. Cette société familiale avait la particularité de fabriquer des barrières, de porter le nom de son fondateur Alain Barrière, qui, accessoirement était aussi celui du chanteur Alain Barrière particulièrement connu dans les années 60-70.

Lorsque Paulo brilla laborieusement à l'oral du bac, son papa slama maladroitement ses inquiétudes : « Fiston, j'te vois bien glander en fac, Faut éviter cette voie pour pas finir en vrac ! » Grand Corps Malade pouvait encore dormir tranquille.

Dans le fond Paulo n'était pas contre l'idée mais il joua l'abnégation à merveille. Il suivit une formation de soudeur. Bien lui en prit, il se réalisa parfaitement dans cette spécialité dans laquelle il faisait « des points, des p'tits points, toujours des petits points » mais sans ennui et avec un talent réel.

Il fut embauché en CDI comme soudeur chez Barrière au grand soulagement de ses parents. Il continua à faire des points, mais avec la pointeuse, à horaire fixe, 35 heures par semaine. Ses chefs apprécièrent rapidement ses compétences, ses qualités humaines et son ouverture d'esprit.

Pendant toutes ces années Paulo n'avait pas délaissé la chorale. Le nouveau chef de chœur, un excellent musicien, gérait avec enthousiasme les différents pupitres : soprano, mezzo-soprano, alto, ténor, baryton ou basse. Pour sa prise de fonction il avait rappelé : « Une personne qui chante juste peut s'intégrer dans une chorale ! » puis il avait ajouté « mais la même personne qui se forme aux connaissances musicales de base, solfège et technique vocale peut réaliser des œuvres plus variées, plus enrichissantes ! » Un an plus tard la chorale intégra le rock à son répertoire. Des instruments inhabituels apparurent : guitares électriques, batterie.

Malheureusement l'entreprise était malade. Au fil des années la concurrence s'était accrue, la mondialisation était passée par là, les perspectives étaient inquiétantes ; le diagnostic musical du vieux Gaston Ouvrard s'appliquait implacablement : « J'ai les comptes qui disjonctent, les clients mécontents, les machines qui s'débinent, les employés dépités… Ah ! Bon Dieu ! qu'c'est embêtant d'être toujours patraque… »

Paulo l'avait constaté ; les initiatives musicales de la chorale avaient boosté une grande partie du groupe. Lui-même s'était formé à de nouvelles connaissances musicales. Il y avait maintenant d'autres

voies, d'autres voix mais aussi d'autres oreilles car les spectateurs venaient plus nombreux.

Lorsque Manuel Barrière, fils d'Alain, hérita de la situation compliquée de l'entreprise, il rencontra l'ensemble du personnel pour établir un état des lieux sans concession et pour écouter attentivement les suggestions des salariés. Paulo lui fit part de son expérience professionnelle mais aussi de son expérience de choriste.

Fort de cette auscultation à grande échelle Manuel Barrière rédigea une ordonnance avec 3 prescriptions :

- Réagir et remobiliser les équipes autour d'un nouveau projet d'entreprise.

- Créer, sur la base du volontariat, un groupe de travail qui étudiera pour la réalisation de ce projet : les différentes mesures à appliquer pour faire entrer le numérique dans l'entreprise et pour moderniser ses outils de production.

- Revoir le mode de management : le temps des organisations pyramidales est révolu, il faut passer au mode collaboratif pour la liberté et l'autonomie des salariés.

Ce projet c'était la définition de l'entreprise libérée. Mais, être une entreprise libérée, c'est comme être une femme libérée pour Cookie Dingler : « Tu sais c'est pas si facile » chantonna Paulo.

Hélas, le monde de l'entreprise n'est pas celui des Bisounours, la réalisation de ce projet entraîna de la casse : licenciements, départs volontaires, départs à la retraite anticipée, changements de statut. Certains payèrent ce changement de culture au prix fort. Le père de Paulo ne s'accommoda pas de ces bouleversements. Ce mode de fonctionnement ne lui convenait pas, il avait mis de nombreuses années pour devenir chef de service, désormais il avait l'impression de perdre de toutes ses prérogatives, il préféra quitter l'entreprise, ne se retrouvant plus dans cette organisation dans laquelle tout était remis en question. Paulo, ému aux larmes,

partagea le départ bouleversant de son vieux avec Daniel Guichard :

Dans son vieux pardessus râpé
Il s'en allait l'hiver, l'été
Dans le petit matin frileux
Mon vieux.

La période de formation inhérente au projet s'échelonna sur plusieurs mois.
« J'sais pas où on va mais on y va ! » disaient les employés.
« On y verra plus clair quand on aura les mains dans le cambouis ! » rassurait Paulo en pensant à sa formation musicale.

Après la formation vint la mise en application des connaissances dans les différents services. Paulo faisait toujours 35 heures mais il ne pointait plus. Ses conditions de travail s'étaient transformées, il jouait même le rôle de conseilleur. « T'es un coopté Paulo ! On t'a choisi ! Tu dois nous aider à nous débrouiller tout seul et à prendre les bonnes décisions ! » lui rappelaient ses collègues le sourire aux lèvres.
Aux questions, sur le mode Renaud, « Alors ! C'est quand qu'on va où ? » que lui posaient ses collègues en cas de problème, Paulo rétorquait invariablement en souriant « À ton avis on fait quoi ? » à cette nouvelle question les intéressés proposaient souvent des réponses pertinentes. C'était une façon efficace et participative de manager, de faire avancer le Schmilblick. Par cette liberté totale d'expression toutes les compétences pouvaient pleinement s'exprimer.
Cette démocratie ne signifiait pas pour autant l'anarchie, des règles de conduite avaient été définies collectivement pour permettre le bon fonctionnement de l'entreprise.

Épilogue

Tout le personnel de l'entreprise avait grandement contribué à l'amélioration de la productivité et à une meilleure ergonomie des postes de travail. À l'initiative des salariés de la chaîne de montage,

on avait repensé le poste pour éviter ou limiter les ports de charge, les mauvaises postures. Moins de douleurs musculaires, moins de TMS, moins d'AT, les employés interpellaient joyeusement Paulo « Nous au moins on bouche le trou de la sécu ! On bouche des trous, des p'tits trous toujours des p'tits trous. »

L'an dernier le CA de l'entreprise a augmenté de 5 % ; après accord des employés il y eut 7 embauches.

Irina, dernière embauchée du service informatique, perfectionna Paulo sur l'utilisation du logiciel de messagerie et de gestion des plannings. Paulo inscrivit Irina à la chorale et l'initia à la soudure. Depuis quelques mois ils forment un couple chantant très soudé.

La comptable

Anne WAUTERS

La porte aurait dû être fermée à double tour. Elle ne l'était pas. Les lumières auraient dû être toutes éteintes. Certaines étaient allumées. Les bureaux auraient dû être abandonnés par leurs occupants. Il y en avait un qui affichait clairement une présence.

Grégory sentit poindre l'irritation. Marie-Lou… Une fois de plus, la comptable faisait des heures sup. Pourtant, ce vendredi après-midi, il avait été très clair. L'amorce du week-end de Pâques égayait l'atmosphère, les résultats du premier trimestre étaient bons, très bons, et pour les remercier de leur excellente collaboration, il avait explicitement donné l'autorisation, que dis-je, l'ordre à ses trente-sept collaborateurs de quitter les lieux plus tôt que l'heure habituelle, afin de démarrer sous les meilleures auspices leurs trois jours de repos en famille, à vélo ou où bon leur plairait. Il avait particulièrement lorgné Marie-Lou, dans le but à peine voilé de lui faire comprendre qu'elle aussi, surtout elle, était invitée à quitter les bureaux sitôt terminé son petit discours de patron sympa. Elle avait vaguement souri, embarrassée d'être ainsi dans sa ligne de mire. Il avait eu l'impression, impression qui à présent s'avérait illusion, qu'elle avait compris le message.

Las ! comme l'auraient dit les auteurs d'antan. Elle était toujours là, tellement absorbée par les papiers étalés sur son bureau, qu'elle n'avait même pas entendu la porte s'ouvrir. Gregory s'approcha, prenant soin de faire du bruit – un peu, pas trop – mais malgré ses efforts, son employée eut un sursaut de frayeur en découvrant son patron en face d'elle.

- Marie-Lou, voyons, ce n'est que moi. Je viens juste récupérer un dossier pour l'étudier de plus près pendant ces trois jours. Mais toi, que fais-tu là ? J'ai pourtant été très clair !
Il lui sourit pour atténuer sa remarque acerbe, ce qui n'empêcha pas sa comptable de piquer un fard. Elle rassembla fébrilement les

documents éparpillés sur son bureau, les glissa nerveusement dans un tiroir, laissant dans sa hâte échapper une feuille qui tournoya jusqu'au sol.

- Moi aussi, patron, je voulais revoir un dossier. Mais j'ai fini. D'ailleurs, j'allais partir. Je peux me charger de l'extinction des feux et de la fermeture des portes si vous le désirez.
- Non, vas-y. Je veux te voir quitter ces locaux de mes propres yeux. Bon week-end, Marie-Lou. Repose-toi bien.
Elle ne se fit pas prier, lui sourit, timidement, se hissa de sa chaise, lourdement, et disparut, gauchement, dans la pénombre des couloirs. Gregory jeta un dernier coup d'œil au bureau de sa collaboratrice, et ramassa la feuille qui s'était échappée des mains de Marie-Lou. Il s'apprêtait à la ranger dans le tiroir, quand son œil fut attiré par quelques phrases notées dans cette écriture précise et ciselée qui lui avait toujours semblé si bien assortie au métier de comptable. Il examina plus attentivement le texte et se figea. Il eut un brin d'hésitation, un seul, puis il se dirigea vers la photocopieuse. Avant de quitter à son tour les locaux, il eut soin de ranger l'original dans le tiroir de son employée.

Il passa la journée de mardi à scruter ses employés. Et ce qu'il vit lui déplut. Il s'en voulait d'avoir été aussi aveugle. Jusqu'à aujourd'hui, l'embonpoint de Marie-Lou n'avait été pour lui qu'un aspect de sa personnalité, moins important que ses qualités : une intelligence vive, beaucoup de bon sens et une excellente maîtrise des dossiers financiers.
Il remarqua des scènes qui lui avaient jusqu'alors échappé.
Il nota qu'à son arrivée, personne ne la salua.

Il la vit s'assurer qu'il n'y avait personne devant la machine à café, se lever rapidement, et s'empresser de revenir à sa place sitôt sa boisson servie, ignorant tant bien que mal les airs goguenards de Jocelyne et de Barbara.

Il entendit la blague racontée par Eric – même pas drôle, se dit-il, furieux – au sujet d'une femme obèse, et les rires méchants de Julien et de Vincent.

Il constata la grimace à peine réprimée de Roxane lors d'un rare échange entre les deux collègues.

Il vit les gestes obscènes qu'Olivier et Nicolas échangèrent en la regardant quitter le bureau pour sa pause-déjeuner.

Il aperçut Hervé faire ostensiblement demi-tour pour éviter de prendre l'ascenseur avec elle.

Il découvrit les dizaines de mails de rappel émanant de la comptable au sujet de renseignements en attente.

Il observa les pauses-toilettes longues, très longues, de Marie-Lou, et comprit à quoi servaient les heures supplémentaires.

Grégory était troublé, en colère et indécis. Dire qu'il y a quelques jours, il était persuadé d'avoir des collaborateurs formidables, s'entendant tous comme larrons en foire. Pendant un instant, il caressa l'idée de se débarrasser de la personne harcelée. Une employée à virer, et le souci serait réglé, non ? Sauf que ce serait parfaitement injuste. Et improductif. Et mauvais pour sa conscience…

Énervé, il attrapa son courrier. Et y découvrit le prospectus qui allait, peut-être, l'aider à résoudre le problème.

Le directeur de *Séminaire sur les planches* qui le reçut dans ses bureaux correspondait en tous points au cliché de l'artiste : cheveux longs, mal rasé, habillé comme en 1975, et sentant la cigarette à des lieux à la ronde. Gregory lui raconta toute l'histoire : Marie-Lou, le problème d'obésité, la découverte du harcèlement, et son idée.

- Le séminaire devrait être organisé pour l'ensemble du personnel, à l'exception de Marie-Lou, qui prendra ses vacances cette semaine-là. Bien sûr, ceci signifie que vous allez devoir créer ou adapter une pièce de théâtre, ce qui, selon votre prospectus, est tout à fait dans vos cordes, non ?
- Bien sûr, bien sûr. Et ce texte qui servirait de point de départ ?

Gregory ouvrit son attaché-case et en sortit la copie du document qu'il avait « emprunté » à sa comptable. Son interlocuteur chaussa ses lunettes, et se pencha sur la feuille.

La tirade de l'obèse

Vous me trouvez grosse, moi ? Bien sûr !

Mais moi, au moins, j'ai de la culture !

Rappelez-vous donc Cyrano et son nez.

Voici quel qu'insultes bien plus raffinées :

Olivier, confus : « Pardon, grosse, c'est plutôt banal.

Alors qu'il existe le mot colossal. *»*

Jocelyne, agressive : « Vraiment, moi, si j'avais un tel bide,

Je demanderais illico qu'on me le liquide ! »

Pauline, compatissante : « Ma pauvre, tes seins doivent faire obstruction :

Tu ne vois jamais tes pieds, c'est vraiment trop con ! »

Vincent, descriptif : « À toi toute seule, tu formes un continent,

Tu es l'arche de Noé, tu remplis le Bataclan ! »

Barbara, admirative : « Vraiment, Marie-Lou, c'est joli comme prénom,

Et puis double, en plus, comme ton menton ! »

Eric, opportuniste : « Ce week-end, à la mer, je vais faire du bateau,

En fait, de la voile. Tu me prêtes ton manteau ? »

Nicolas, calculateur : « Heureusement, en Europe, on compte en kilos

En Amérique et en livres, ça ferait bien plus gros »

Hervé, l'ami des animaux : « Tu sais, moi, j'adore les baleines,

Donc, toi aussi tu me plais. Tu en as de la veine ! »

Julien, commercial : « J'ai un pote qui travaille dans la pub,

Si ça te dit, la Vache qui rit*, apparemment, recrute. »*

Gregory, paternaliste : « Encore des heures sup…

Après lecture, le directeur hocha la tête, amusé.

- Pas mal. Et possible. Nous supprimerons naturellement les prénoms.

Gregory sourit et crût bon de conclure:
- D'accord, et supprimez également le dernier vers. De toute façon, il est inachevé…

La méthode à Gilles

Jean-Dag DAHL

Dix heures du matin, l'équipe de développement se tient devant le tableau parsemé de *post-it* colorés. Des carrés orange, jaunes, bleus sont disposés en colonnes "à faire", "en cours", "terminé". Un espace "urgent" est matérialisé par un cadre rouge. Gil, responsable de produit *e-marketing*, vient d'y ajouter une nouvelle *User-Story*.

"Bonjour à tous", annonce Karl, le *Scrum Master*. Karl, grand mais filiforme n'a rien du physique d'un rugbyman ; son titre se rapporte plutôt à des mêlées d'esprit, chacun s'exprimant et proposant ses solutions aux problèmes quotidiens. "Je vois qu'il n'y a plus rien dans notre liste à faire. Felipe, je pense que tu vas continuer d'optimiser les moteurs de règles ; Marylou, il doit te rester à finir l'interface d'accueil. Gil a hâte qu'elle soit en ligne !"Marylou, élégante et discrète, acquiesça d'un sourire tout juste masqué. "Bien, et cette *US* qui vient de tomber, en quoi consiste-t-elle ?", interpella Felipe, aux tee-shirts souvent énigmatiques. Aujourd'hui, la formule était « Il n'y a que 10 catégories de personnes : ceux qui lisent le binaire et les autres ». "Oui, quelle est cette demande urgente ?" ajouta Tina, fraîchement recrutée dans cette équipe bouillonnante. Assise par terre en tailleur, l'ordinateur posé sur ses mollets, elle était en train de reprendre son code source, une fonction après l'autre, pour identifier l'anomalie qui bloquait son application depuis la veille.

Gil annonça : "En tant que client de mon application, je veux obtenir sur mon téléphone une évocation de ...". "Oh là ! Arrête tout de suite !", interrompit Karl. "Fais court, on ne rédige plus d'*User Stories* ainsi. Ceci, c'est le discours tenu en formation. Va droit au but. Quel est le besoin ?". Entre temps, Felipe et Tina se faisaient une joute virtuelle de prise de contrôle à distance au travers de leurs applications respectives d'hameçonnage. "Bon, euh, tu as raison, reprit Gil. Je vais être simple". Il relut quelques

notes qu'il avait déjà préparées et expliqua : "Notre direction marketing lance lundi 25, c'est-à-dire dans deux semaines exactement, une campagne massive de promotion dans les grandes surfaces. Le thème sera : « Good vibrations », en référence à la chanson des Beach Boys". Un silence se fit. Personne ne semblait connaître le groupe dont Gil parlait. "Ça s'écoute sur les chaînes de musique ?" demanda Marylou qui levait un regard en coin de son écran. "Hum, c'est effectivement un peu passé, mais c'est la tendance de nos jours. Il faudrait que je vous fasse écouter, c'est quand même sympa. Et cela fait penser aux vacances et à la plage". "Cool" dit Felipe qui, tout en participant à la réunion, consultait son fil d'actualités. Gil reprit : "Nous devons faire en sorte que les scannettes des clients se mettent à vibrer et à émettre des sons évocateurs à l'approche des produits en promotion qu'ils ont l'habitude de consommer". "Il faut que cela soit variable pour attiser la curiosité des chalands". "Ah ! Trop drôle" interrompit Tina. "Tu penses que la scannette devrait se mettre à gazouiller devant les petits pots de bébés ?". "Oui, exactement" répondit Gil qui sentait que le sujet prenait. "La question cruciale est de savoir comment on va faire pour réaliser ceci dans un délai aussi court". "Techniquement, ça me semble tout à fait possible", argumenta Felipe. "Ces petits dispositifs que nous avions mis au point il y a déjà deux ans sont équipés d'un haut-parleur. Il suffira de les charger à partir des bibliothèques de sons qui sont librement à disposition sur Internet." "Et la géo-localisation dans le magasin ?" s'interrogea Karl. Felipe avança : "Pour cela, je pense que l'on devrait concevoir un algorithme de triangulation, basé sur l'apprentissage progressif des déplacements que fera le client." "Oui, effectivement", reprit Marylou, "Je me souviens que l'on avait conçu quelque chose comme cela dans notre application de GPS piéton". "Le problème de fond reste dans le catalogue de produits et son classement, et donc de savoir où se trouvent les articles dans le magasin". "Oui, il ne faut pas que la scannette se mette à aboyer quand on approche des aliments pour chats". Gil reprit : "Et donc, qu'en est-il du catalogue de produits ? Quelqu'un sait-il s'il est à jour et si on pourra s'y connecter ?". Tina, la *data-scientist* de l'équipe, s'avança et commença à expliquer que les

données étaient déjà prêtes car elles avaient été récemment mises à jour depuis le dernier inventaire du stock. Il ne resterait qu'une question technique d'échange de données à garantir dans le magasin ; le débit nécessaire serait considérable. Il faudrait plutôt optimiser l'algorithme de cache pour que les scannettes puissent conserver un maximum d'informations en fonction du profil déjà connu du client. "Bien, mais cela complexifie un peu notre histoire, comment peut-on estimer si on va pouvoir tenir les délais ?", interrogea Gil.

"Planning poker !", clama Karl. Felipe n'attendit pas pour sortir un jeu de cartes spéciales de la poche de son sac. Tina, n'en n'ayant pas un sous la main, se hâta de confectionner une série de pièces de papier à partir d'une feuille qui traînait là et d'y inscrire les premiers chiffres de la suite de Fibonacci, sans omettre une carte spéciale ornée du symbole de l'infini. Marylou, quant à elle, dit qu'elle allait faire avec les doigts de sa main, cela suffirait. "Alors, à combien évaluez-vous ces deux *stories* ?". Bien entendu, les avis divergèrent. Felipe le technicien, avait naturellement voté un petit "1" au sujet de l'activation du son dans les scannettes alors que Marylou avait préféré s'abstenir en symbolisant l'infini d'un geste large. Les votes durent se succéder jusqu'à ce qu'un consensus s'établisse et que chacun se positionne de lui-même sur les tâches qu'il allait naturellement entreprendre afin de respecter le délai imposé.

Karl, en tant que *Scrum Master*, reprit en main la réunion. "Récapitulons un peu, s'il vous plaît". Concernant l'*User story* "US10", c'est toi Felipe qui t'en charges et tu estimes pouvoir livrer d'ici mardi prochain. A propos de la nouvelle "US20", le rapprochement avec le stock, Tina et moi-même nous nous y mettons ensemble, en *pair programming* et on vise de livrer juste avant le 25. Marylou, je pense que tu as tout ton temps pour peaufiner l'interface utilisateur. Cela convient-il à tout le monde ?".

Un acquiescement se fit dans l'assemblée. Karl prit les deux *post-it* et les déplaça dans la colonne "en cours". Une nouvelle harmonie se fit dans les couleurs du tableau.

Cette dernière réunion avait été plutôt productive. Tous les participants s'éclipsèrent les uns après les autres.

En fait, ce furent des avatars qui s'évanouirent dans le décor de ce bureau virtuel. Les *post-it* s'envolèrent tels des feuilles mortes pour rejoindre un symbole graphique en forme de dossier qui, dans un coin de la scène, s'anima dans un mouvement symbolique de fermeture.

Gilles s'appuya sur le dossier de la chaise qu'il n'avait en fait pas quittée durant cette ultime session de *stand-up meeting*. Entre-temps, il avait retiré son casque de réalité augmentée ; ce geste ferma l'application. Il refit une lecture rapide du document qui avait été structuré, mis en forme, puis sauvegardé. Enfin, il l'imprima en quatre exemplaires. Il sortit de son bocal aux parois vitrées, toujours masquées par des stores rabattus et au fond duquel était affiché un diagramme Gantt composé de quatre lignes. Liasses à la main, il se dirigea tout droit vers le bureau des développeurs. "Philippe, Toinette, Marie-Louise et Charles", dit-il ; "Voilà ! J'ai terminé la rédaction des spécifications. J'ai réparti moi-même les charges de travail parmi toute l'équipe. Tout est réglé ; les points techniques sont détaillés, les algorithmes en pseudo-code sont déjà écrits. Chacun maintenant va savoir ce qu'il doit faire."

"Tout le monde au boulot ; il faut qu'on puisse livrer dans 12 jours, exactement !"

"Le projet est sur des rails", se disait Gilles.

La piscine

Laurence BOURGEOIS

« Voilà… Parfait… » chuchota Guylaine en disposant harmonieusement sur son plateau le decaffeinato, le carré de sucre et la petite cuillère.

Chaque jour, étriquée dans sa panoplie de secrétaire, Guylaine répétait les mêmes gestes, laissait le même espace de part et d'autre du gobelet, avec le même souci de satisfaire les exigences de son patron qui, comme beaucoup de ses semblables, aimait que les choses se reproduisent selon un ordre parfaitement établi.

Un jour, elle avait osé une petite fantaisie, avec un macchiato. « C'est quoi, cette crème immonde ? » s'était-il écrié en repoussant avec dégoût le monticule de mousse marronnasse surplombant le liquide encore fumant. Soudainement, elle s'était sentie aussi creuse qu'une microbulle de crème fouettée. Quelle idiote ! Que lui avait-il pris, de faire preuve d'autant d'initiative ? Elle le savait, pourtant : chez Pilzen, le fabricant de verre trempé qui l'employait depuis plus de vingt-cinq ans (une entreprise biterroise rachetée par un groupe danois), tout dérapage se payait cher. *Très* cher. Difficile, donc, de concevoir que l'éponge ait été si vite passée sur cette histoire de macchiato. A la prochaine boulette, on ne lui ferait sûrement plus de cadeau.

Son plateau élégamment posé sur une paume de main fléchie façon reine égyptienne, elle se dirigea d'un pas alerte vers le bureau présidentiel. A quelques dalles de moquette de la porte restée entrouverte, elle stoppa net : aujourd'hui, son chef n'était pas seul. Cette silhouette chétive, en contre-jour, elle l'aurait reconnue entre mille : c'était Henri Brassec, le responsable du département « verres dépolis ». La discussion semblait très animée, les deux hommes s'agitaient, des éclats de voix s'échappaient de la pièce, lui chatouillant les tympans au passage. Aucun courtisan dans le

couloir, Guylaine s'approcha à pas feutrés. Que pouvait-il bien se tramer de l'autre côté de la cloison ?

A cet instant précis, elle eut l'étrange impression que des dizaines de cornets acoustiques poussaient sur son pavillon auriculaire, pour venir se ventouser à la paroi vitrée et aspirer la conversation. Il était question de rénovation. Oui, c'était bien ça, il s'agissait du projet de rénovation de la piscine municipale de Lunel. Ça parlait carrelage, mosaïque, besoin de main-d'œuvre… Le nom de Dépault fut cité. C'était un bon gars, Yves Dépault. Tout le monde le connaissait ; un dinosaure de Pilzen, un des rares employés du centre de recherche et développement à avoir rejoint l'entreprise depuis sa création, avant le rachat par les danois.

Guylaine tendit l'oreille de plus belle : « Oui, on va tenter le coup… Dépault, licenciement sec… On verra bien… Hein ? Parfaitement, ce sera une première… Non, non, aucun risque… Fais-moi confiance, j'en ai fait d'autres… »

Son sang ne fit qu'un tour : on s'apprêtait à licencier Yves ! Impossible ! Il était exemplaire, Dépault. Si encore il avait fait partie des salariés qui grippent le système, rechignent à la tâche, copinent avec les partenaires sociaux, tirent au flanc, tombent malades sans préavis, posent des RTT et passent plus de temps à la pause-café que devant la paillasse… Mais ce n'était pas le cas… La bourde devait être de taille, pour qu'il se retrouve sur la sellette.

Dans la pauvre cervelle en ébullition de Guylaine, ces mots n'en finissaient pas de résonner, aussi sourdement que les notes d'une danse macabre : « Dépault, licenciement sec. » Que faire ? Débarquer en trombe dans les locaux des représentants du personnel pour dénoncer l'affaire ? Bondir dans le bureau du patron pour crever l'abcès ? Non, une secrétaire ne pouvait s'offrir le luxe d'une telle rébellion.

Alors quoi ? Aller porter plainte à l'inspection du travail ? Prévenir l'intéressé ? Le pauvre… Ou bien, solution de facilité, taire la chose. C'est ça : mettre les débris de cette discussion dans un coin

et les enfouir, bien profondément. Mais comment parvenir à porter un tel fardeau ?

Dans l'après-midi, la nouvelle se répandit comme une traînée de poudre. De la réception à l'entrepôt, en passant par la machine à café, Yves Dépault animait toutes les lèvres : « Yves ? Viré ? Tu rigoles ! Si, si, ch'te jure ! Ouah, ça va faire un de ces foins ! »

Guylaine rangeait les clés de son armoire dans le pot à crayons bambou et s'apprêtait à quitter les lieux, quand la sonnerie du téléphone retentit. Elle tressaillit : c'était son PDG ! Seconde lecture de vérification sur l'écran à cristaux liquides : c'était bien lui, en chair et en os !

« Oui, monsieur… Que… que puis-je faire pour vous ? »

« Passez me voir d'ici une dizaine de minutes, je vous expliquerai ».

« Très bien, à tout de suite. »

Pour Guylaine, l'injonction tomba avec la violence d'une poutre balancée en plein sternum. Jamais, au grand jamais, elle n'aurait dû s'épancher dans le bureau de Nicole ; c'était enfreindre l'obligation de confidentialité à laquelle elle était tenue… A deux contre un, on l'avait identifiée comme la colporteuse de la rumeur qui faisait vibrer tous les pilzeniens. Mais après tout, il n'y avait aucune trace écrite… Quand bien même, était-ce suffisant pour justifier une sanction ? D'autant qu'elle faisait bien son travail, Guylaine. Très bien, même. La preuve, des félicitations étaient venues couronner son dernier entretien d'appréciation et dans ses dossiers comme dans sa vie, tout était extrêmement bien rangé, à l'image de la brochette de pochettes cartonnées suspendues dans son armoire métallique. Alors comment une toute petite fuite viendrait-elle remettre en question vingt-cinq ans de bons et loyaux services ?

Son cœur se mit à battre à une vitesse inversement proportionnelle à la distance la séparant de la porte de son patron.

Elle frappa.

« Asseyez-vous. Bien. Je n'aime pas tourner autour du pot : je sais tout ».

« Tout quoi ? » fit-elle en mimant l'incompréhension la plus totale.

« Evitez ce petit jeu avec moi, Guylaine… Qu'est-ce qui vous a pris, de faire courir de telles idioties ? Ma réputation est en jeu, figurez-vous ! En tant que PDG, je suis *garant* du respect des valeurs humaines de Pilzen. Je traite les gens avec respect, *moi* ! Pauvre Dépault… Avez-vous au moins conscience de ce que vous lui faites subir, en propageant des rumeurs aussi énormes que votre manque de jugeote ? »

Dans un rapide croisement de bras, Guylaine s'empressa de planquer ses mains sous ses aisselles, enroula ses chevilles autour des pieds de chaise, accentua la bascule de son torse vers l'avant et, comme un caméléon s'agrippe à une tige de calendula, finit par complètement se rétracter sur son siège.

« Mais… mais je ne comprends pas… C'est vous qui… »

« C'est moi qui quoi ? » tonna le numéro un danois.

« C'est bien vous, ce matin, qui avez parlé à Henri d'un licenciement sec pour Dépault. Vous avez même ajouté que vous en aviez déjà fait d'autres, qu'il n'y avait aucun risque à le sortir, que… »

« Bon sang ! » fit le PDG en tapant du poing sur la table.

Brusquement, son visage se crispa et il prit l'air du type qui vient de comprendre quelque chose :

« Pauvre sotte ! Décidément, vous avez le don de tout comprendre de travers, ma pauvre Guylaine ! Savez-vous au moins de quoi nous parlions, avec Henri ? »

« Euh... oui, je crois… Du projet de rénovation de la piscine municipale de Lunel, c'est bien ça ? »

« Exact. Et à ce sujet, je n'ai pas dit « Dépault licenciement sec ». J'ai dit que grâce à ses dernières trouvailles sur l'assemblage des matériaux à base de silice, nous allions tenter de réaliser des murs en verre *dépoli sans ciment sec.* »

Une déchirure sourde, d'une rare violence, fendit Guylaine du crâne aux orteils, comme du bois sec sous les coups d'une hache.

Le surlendemain, une lettre recommandée avec accusé de réception fut présentée à son domicile. Ajouté à l'affaire macchiato, le cas Dépault scella définitivement le sort de Guylaine chez Pilzen.

La revanche

Stéphane POIRIER

Trevor était allé cueillir des fleurs sauvages pour sa petite amie dans le champ en friche. C'était le printemps et il avait dix-huit ans. Trevor cherchait un boulot pour se mettre en ménage avec sa copine Irina, mais en attendant, il vivait chez sa mère au cœur d'un ancien quartier ouvrier. Il n'était pas le seul à être sans emploi. La plupart des gens du coin étaient dans la même situation. Un climat de résignation s'était installé au fil des ans depuis que les usines avaient fermé. Les hommes passaient du temps au café et quand le temps le permettait, des attroupements se formaient dans la rue. Tout le monde cherchait en permanence une idée pour se faire un peu d'argent.
Irina apprenait la coiffure et allait passer son brevet. Elle était en partie à l'école et le reste du temps dans un salon d'une petite ville proche. Ça lui plaisait et elle coupait les cheveux de Trevor et de sa mère. Elle s'occupait aussi de ses parents, frères et sœurs, oncles et tantes, cousins cousines. Elle coiffait à peu près tout le monde dans la cité ouvrière et chacun donnait ce qu'il pouvait.
Irina avait toujours dit qu'un jour elle aurait son salon, mais elle savait qu'elle devrait travailler chez d'autres pour apprendre son métier et économiser pour construire son rêve.

Les parents d'Irina connaissaient Trevor depuis qu'il était venu au monde, et depuis qu'il était le petit ami de leur fille, ils le considéraient comme un de leurs enfants. Les deux familles vivaient dans la même rue et il n'y avait que trois maisons qui séparaient Trevor et sa mère, de la famille nombreuse d'Irina.

Trevor espérait que les choses s'arrangeraient pour le boulot. Il était assis sur le muret devant la maison de sa mère. Le soleil s'était voilé. Il voyait au loin les imposantes cheminées d'usines qui ne fumaient plus depuis longtemps. Trevor avait froid en tee-shirt. Il fumait une cigarette. Il n'aurait pas dû dire à Irina qu'elle avait grossi. C'était un compliment car il l'avait toujours trouvée un peu

maigre. Mais Irina s'était aussitôt inquiétée. Elle avait pincé un peu de chair sur son ventre et tâté ses fesses.

Trevor en avait parlé à sa mère qui l'avait traité d'idiot, lui avait appris qu'on ne disait jamais à une femme qu'elle avait grossi, ni qu'elle avait l'air fatigué. Ça revenait à dire qu'elle était moche. Trevor avait mal dormi. Irina n'avait pas répondu au SMS qu'il avait envoyé pour lui souhaiter bonne nuit, ni à ceux balancés dans la journée. Il se demandait si les fleurs suffiraient. Quand il était tracassé, sa vie se noircissait rapidement et exhumait aussitôt ses autres problèmes. Irina était tellement jolie qu'elle pouvait avoir tous les mecs qu'elle voulait et elle finirait par se lasser de le voir sans boulot.

Trevor se demandait où il pourrait trouver de l'argent. Il avait plusieurs fois pensé à vendre du shit. Un de ses copains le faisait et il vivait comme un roi. Il avait déjà envisagé d'aller en Hollande pour ramener ce qu'il fallait et cultiver lui-même son herbe. Il y avait le cabanon au fond du jardin qu'il pourrait aménager, mais ça coûtait cher. Rien que l'achat des lampes et la facture d'électricité. Il ne souhaitait pas mêler sa mère à son business. Ne voulant pas lui causer plus de soucis.

Irina était rentrée ce soir-là avec le visage chiffonné, mais Trevor qui avait bien écouté sa mère, évita de lui dire qu'elle avait une tête fatiguée. Elle l'avait remercié pour les fleurs mais elle n'avait pas voulu rester dîner. Trevor avait mangé avec sa mère devant les jeux télévisés. Puis il s'était enfermé dans sa chambre pour lister sur la toile les différentes variétés de cannabis. Rien que les noms lui dilataient les narines. Royal Moby, Power Flower, Royal Caramel, Northern Light et d'autres encore. Trevor tira une boîte en bois de sous son lit et l'ouvrit religieusement. Il en sortit un sachet d'herbe et des feuilles à rouler.

Trevor alla voir son copain dealer le lendemain. Il entreprit ensuite de trouver le maximum de gens qu'il connaissait. Il en interpella dans la rue. En trouva d'autres au café et termina par frapper aux

portes des maisons où on le fit entrer. Il restait à peu près une dizaine de minutes et avant de repartir, il ramassait les billets et notait la somme dans un carnet.

Trevor avait mis tout le quartier dans la confidence. Il s'était finalement dégoté un ancien local de réparation de vélos, et après avoir obstrué les fenêtres avec de vieux journaux, il s'y enfermait avec des potes. On entendait cogner toute la journée. Rire et s'engueuler. Les habitants du quartier passaient de temps en temps. Ils apportaient des bières et de quoi manger.

Le bled abandonné depuis longtemps par les politiques allait prendre sa revanche par procuration.

La mère de Trevor l'aidait à gérer le budget. On récupérait tout ce qu'on pouvait, et Trevor et deux copains étaient partis trois nuits d'affilée avec la camionnette du père d'un des gars. En revenant plusieurs heures plus tard, ils avaient déchargé tout un bric-à-brac dans le local alors que le jour n'était pas levé. Trevor esquivait les questions d'Irina. Elle lui reprochait d'être moins présent et moins amoureux.
Trevor et ses potes bossaient déjà depuis un mois sur le chantier. Ils étaient en permanence couverts de poussière et de peinture. Mais ils commençaient à en voir le bout. Un voisin électricien avait installé et branché les lampes en se raccordant sur le réseau électrique de la commune. Et un autre, plombier de métier, avait remis la tuyauterie en état.
La communauté prenait soin de tenir Irina éloignée du local. Même les parents d'Irina avaient fini par être mis dans la confidence et ils avaient aussi voulu investir un peu d'argent.

Trevor s'accorda deux jours pour souffler. Les travaux étaient presque finis. Il avait décidé d'accompagner Irina à ses épreuves de brevet. La communauté était au petit soin pour elle et quand elle partit le matin pour ses examens, des « *bonne chance* » en écho résonnèrent dans les rues.

Quand ils rentrèrent en fin de journée, la mère de Trevor donna un peu d'argent à son fils pour qu'il invite Irina au restaurant. Ils allèrent à la pizzéria et Trevor se mordait sans arrêt l'intérieur de la bouche pour ne pas lâcher le morceau.

Une semaine plus tard, Irina avait appris qu'elle était reçue et Trevor se dit que c'était le moment. Il attendrait juste le week-end pour que tout le monde soit présent.
Tout le quartier était dehors en ce samedi matin et les deux tourtereaux arrivèrent bras dessus, bras dessous, dans la rue du local. Les journaux aux fenêtres avaient été retirés et l'intérieur était divin. Tout en mosaïque avec des couleurs orangées, et du bleu turquoise sur un autre mur pour faire entrer la mer ou un bout de ciel dans les quarante mètres carrés. Il y avait aussi un miroir qui bouffait tout le mur du fond, devant lequel étaient alignés trois fauteuils dépareillés mais confortables.
Alors qu'ils marchaient vers le local, Trevor sentait la main moite d'Irina dans la sienne. Elle lui demanda pourquoi tous ces gens étaient là et les applaudissaient. Il y en avait une bonne centaine qui tapait leur main l'une contre l'autre en criant des « *Bravo* ». Irina n'arrivait pas à croire qu'on faisait tout ce ramdam juste pour l'obtention de son diplôme. Elle pleurait à chaudes larmes et sentait ses jambes se dérober sous elle. C'était trop d'émotion et Trevor lui souriait en lui murmurant des mots doux à l'oreille.
La foule se fendit pour les laisser passer et devant la petite bâtisse, les deux jeunes gens s'arrêtèrent. Au dessus de la porte d'entrée, un copain grapheur avait réalisé sur une grande planche en bois, fixée au petit matin au dessus de la porte du local, une superbe fresque avec une sirène aux cheveux ondoyants qui ressemblait beaucoup à Irina. Et en lettres dansantes était marqué : Irina Coiffure.

Le cabas de Leïla

Régine BERNOT

L'aspirateur, lourd à traîner, toujours à se tordre comme un serpent pris de coliques.

Mon métier, technicienne de surface. Mot ronflant, cache-misère pour un métier pas choisi.

Mon territoire, le second étage. Nettoyer des enfilades de bureaux, deux salles de réunion plus les toilettes, le couloir et le coin pause. Le faire en trois heures de temps, ni plus ni moins.

Les bureaux, passe encore. Aspirer la moquette et râler après l'aspirateur qui suit pas, essuyer les meubles, vider les corbeilles à papier et hop ! Passer au suivant.

Le coin pause, une autre histoire. Quelques tables, étroites et hautes, autour du distributeur de boissons. Plantes vertes synthétiques pour la décoration. Donne pas envie d'y séjourner longtemps. C'est voulu.

J'imagine le défilé des employés : remplir son gobelet de café soluble, le boire debout devant la machine, le boire à l'extérieur pour fumer aussi.

Attendre le soir que l'entreprise se vide. Les employés sont partis, la saleté est restée.

C'est l'heure du ménage, mon moment à moi.

Prendre le chariot avec le matériel, remplir d'eau le seau, pas trop.

Regarder. Des traces, partout. Nettoyer celles du bureau douze, café au lait. Suivre le chemin des éclaboussures marronnasses. Frotter encore. Chocolat. Autour de la machine, sol maculé de taches. Soupirer. Et racler, astiquer, frotter. Souillure en camaïeu sur le lino beige. Soupirer, encore. Se résigner. Comment faire

autrement ? Saleté éphémère qui renaît chaque jour. Recommencer. Toujours.

Et se dépêcher, jusqu'à la pause. Parce qu'en allant plus vite j'aurai plus de temps à partager avec Samira.

Samira, elle a le premier à nettoyer. Astiquer, aspirer, frotter, tout pareil que moi un niveau plus bas. On se retrouve entre les deux étages, sur l'étroit escalier de secours. Assises sur une marche, on tire sur notre clope en riant comme des adolescentes. Samira me fait du bien. Elle porte le foulard, par conviction. Moi, ça ne me dérange pas. José le contremaître non plus. Avec nous, il est souple parce qu'il sait qu'on ne salope pas le travail et qu'il n'aura pas d'histoires.

Notre rendez-vous secret, à Samira et moi, une bulle d'oxygène qui nous aide à supporter ces soirées interminables à frotter la saleté de gens qu'on ne connaîtra jamais. Même si on les croise dans le bus ou au supermarché, on ne saura pas que c'est leur corbeille qu'on a vidée, leur moquette qu'on a aspirée.

Quand j'ai perdu Samira, tout a été différent. Malade ma seule amie.

Il a fallu la remplacer, défilé au premier. Nafisatou, Josette, Najet. Bonjour, moi c'est Josiane. Pas le temps de les connaître, elles ne restent pas longtemps.

Je suis allée voir Samira à l'hôpital, avec un bouquet de jonquilles. Mais les fleurs c'est interdit dans les chambres, ils ont dit, les employés en blouse blanche. Je suis triste pour mon amie mais elle me dit c'est pas grave et on a ri comme avant. Elle me montre son foulard, c'est pratique, elle sourit, on peut pas voir que j'ai perdu mes cheveux.

Je ne me dépêche plus comme avant pour dépoussiérer, aspirer, frotter et encore frotter parce que ça ne part pas, cette saloperie !

Je ne vais plus en pause sur l'escalier de secours. Moral en berne.

Souffler un peu avant de retourner à ma tâche ou plutôt leurs taches. Frotter leurs traces immondes à quatre-pattes. Avec mon arthrose, pas une partie de plaisir.

Toujours du mal à m'y mettre. Essayer plusieurs méthodes : y aller d'entrée pour s'en débarrasser très vite. Les muscles froids, mal au dos, difficile de faire du bon travail.

Au premier, il y a eu Dolores. Elle est restée une semaine, trop dur. Remplacée par Monique puis Niloufar.

Et maintenant il y a Leïla. Elle reste et le défilé s'arrête.

Leïla et son couffin. Au début, j'étais étonnée de la voir trimballer ce grand cabas qu'elle ne voulait pas laisser au vestiaire. Il devait contenir toute sa fortune.

Leïla a un secret, il s'appelle Lounis et il dort à poings fermés au fond du cabas pendant que sa mère frotte, brosse, brique et passe le chiffon à poussière.

J'ai repris mon marathon : mouiller, déterger, récurer et vider les corbeilles. Je me dépêche pour gagner quelques minutes de plus sur ma pause. Essuyer, frotter et tirer la chasse d'eau.

Enfin je peux souffler. Je retrouve Leïla en train de donner le sein à son poupon et je sens la tendresse qui me ramollit les guiboles. Ils sont si beaux tous les deux, ils ont la même peau dorée et veloutée comme une pêche de vigne. Leïla me tend l'enfant, je suis émue de le tenir dans mes bras, ses grands yeux noirs qui me fixent m'attendrissent. J'attends son rot tandis que sa mère rajuste sa blouse avant de retourner à son chariot de ménage. Puis je change la couche en gazouillant comme lui. Je nettoie les petites fesses potelées, de la saleté comme celle-là, ce n'est que du bonheur et je m'attarderais bien davantage si je n'avais encore dix bureaux et le couloir à nettoyer.

Le bonheur simple que m'apportent ces deux-là atténue la souffrance de savoir Samira condamnée. Les médecins ont enlevé

la tumeur dans ses poumons mais elle a eu le temps d'essaimer partout dans son corps épuisé. Ils l'ont laissée sortir et Samira a quitté la France pour aller vivre au bled. Je suis tout près de mes morts, m'a-t-elle écrit, le chemin sera moins long pour les rejoindre.

Le contremaître s'arrange pour ne jamais passer pendant les tétées. Il ne voit rien et je sais qu'il n'est pas dupe. Sous sa carapace rugueuse, c'est un gentil, José, et il me fait confiance. Que parfois j'aide Leïla à terminer son travail lui importe peu, du moment que nos étages sont impeccablement nettoyés. Demain, les employés fouleront le sol de leurs semelles sales, rempliront leurs corbeilles à papier de leurs déchets, renverseront leur café et nous serons toujours là pour remettre de l'ordre et effacer les traces.

Nous aurions pu continuer longtemps ainsi, jusqu'à ce que Lounis soit sevré et que Leïla obtienne une place en crèche. Mais un soir, alors que nous ignorons que José est absent à cause d'une mauvaise grippe, un homme nous tombe dessus alors que je change la couche du petit. Il fulmine. Des tire-au-flanc., voilà ce que vous êtes ! Effrayé, Lounis se met à pleurer tandis que sa mère baisse les yeux, résignée. Impuissante, je serre les poings. Mais lorsqu'il nous traite de feignantes, je ne peux pas me retenir et je hurle : Tortionnaire !

Nous sommes licenciées sur le champ.

Tant pis pour eux ! Je fais ma brave pour rassurer Leïla aussi blanche que le carrelage des sanitaires.

Leïla s'est enfin confiée à moi. L'abandon de son compagnon dès qu'il a su pour la grossesse, l'argent emprunté pour survivre et le loyer en retard. Elle n'en peut plus, Leïla, elle qui croyait à son indépendance. Elle a peur qu'on lui enlève l'enfant. Son seul trésor.

Mon trésor à moi aussi ! Je l'ai embrassée et je lui ai tendu un mouchoir. Viens t'installer chez moi, j'ai une chambre vide depuis

que mon fils s'est embarqué sur un pétrolier. Tu me rendras bien service car la solitude me pèse.

Nettoyer, frotter les traces de chocolat et de confiture, laver et désinfecter le sol, aspirer les poufs et les coussins, effacer les traces de doigts sur les vitres, étendre la lessive. Et fredonner tout en passant le chiffon à poussière. A présent, c'est le matin que je fais le ménage, juste avant l'arrivée des petits. Car Leïla et moi, nous gardons les enfants des autres chez nous. Lounis peut enfin gigoter à son aise et le cabas ne sert plus que pour les courses.

Le petit camion jaune

Elisabeth SIGAUD

Au milieu d'un joyeux brouhaha, Mounia se saisit d'une main fébrile du petit camion jaune en plastique posé sur la table devant elle. Il y avait pourtant d'autres véhicules plus faciles à manipuler, mais ce petit camion jaune lui rappela immédiatement la camionnette de livraison qu'utilisait son père au bled. Au contact de la carrosserie, elle se souvint des tournées dans les villages, des coups de klaxons allègres, de la poussière ocre des routes et se sentit moins seule.

Alors que les autres femmes s'activaient dans un babillage incessant, qui avec une moto, qui avec une voiture, Mounia serrait fortement le petit camion jaune dans sa main, comme un talisman protecteur, dans un état de concentration intense.

Il lui avait fallu un courage immense pour imposer son choix de venir tous les jours dans cette salle austère, aux murs couverts de graffitis, de dessins et de lettres. Les rares meubles étaient en piteux état, et même la chaise où elle était assise assurait un équilibre précaire. Malgré ce décor peu engageant, Mounia se sentait à l'aise et à sa place. Ses yeux allaient du mur où la consigne était affichée, à la table ; de la table, au mur … Elle ajusta nerveusement son foulard pour arranger ses boucles brunes et tenta de discuter avec la partenaire qui lui avait été assignée. Peine perdue, toutes deux arrivées depuis peu en France ne partageaient pas le même dialecte, bien qu'issues du même pays d'origine.

Une grande perplexité se lisait sur leurs deux visages, jeunes, et pourtant déjà si graves. Elles s'essayèrent à sourire, puis peu à peu, se détendirent.

La grande femme mince qui s'activait autour de la table avait l'air bien jeune elle aussi, mais elle faisait autorité, et son regard énergique enveloppait l'auditoire féminin avec bienveillance. Allant de l'une à l'autre, elle expliquait, répétait, articulait, rectifiait,

répétait encore et posait parfois une main amicale sur un mouvement maladroit.

Mounia ne comprenait pas tout, mais elle sentait que cette femme était vraiment là pour l'aider à progresser, à conquérir heure après heure, jour après jour, les mots de la vie, les mots de ce pays qu'elle avait choisi et qui lui faisaient cruellement défaut. Ces mots magiques qui lui permettraient de demander son chemin dans la rue, d'aider son enfant à l'école, d'accomplir un quotidien si simple, mais si terriblement compliqué pour elle et sa famille aujourd'hui. Enfin, un jour peut être …

« Mounia, Mounia… » la voix d'Elodie, c'était le nom de la grande femme mince, tira Mounia de sa rêverie.

« Mounia, as-tu compris la consigne ? Veux-tu qu'on l'explique de nouveau ? ». Mounia, à l'intonation, comprit qu'on attendait une réponse de sa part, et acquiesça naturellement d'un signe de tête, pressentant qu'un oui serait plus poli qu'une absence totale de réaction.

Elodie se tourna alors vers le reste du groupe « Qui pourrait expliquer à Mounia la consigne d'aujourd'hui ? ».

Plusieurs mains enthousiastes se levèrent, et les autres femmes commencèrent à parler toutes en même temps, trop heureuses d'aider, trop heureuses de se sentir, le temps d'une explication, de l'autre côté, du côté de celui qui sait et qui peut apporter son soutien. Et pour une fois, le soutien qu'on attendait d'elles, ce n'était pas le soutien pour le repas, le soutien pour les courses ou le ménage… Non, on attendait d'elles quelque chose de tout autre, apprendre à apprendre à quelqu'un d'autre les mots sur lesquels elles avaient peiné, les mots qu'elles avaient appris et qu'aujourd'hui on leur demandait de transmettre.

A la fois confuse et heureuse d'avoir été choisie, Hada se lança dans l'explication de la consigne, à grand renfort de gestes et de sourires éclatants. Rejointe par Myriem, interrompue par Dounia qui n'était pas d'accord sur l'interprétation, finalement, ce fut le

collectif tout entier qui tenta d'apporter une lecture claire de la consigne pour Mounia et sa compatriote.

Le silence retomba. Mounia était au centre de ces regards attentifs qui la scrutaient et qui maintenant attendaient d'elle avec espoir un signe de compréhension.

Tournant et retournant le petit camion jaune dans ses mains, les yeux baissés vers la table, elle hésitait encore. Et si elle se trompait ? Devant elle, sur la table, s'étalait la maquette d'une cité moderne, avec ses rues, ses places, ses magasins, ses jardins, ses feux de signalisation, passages piétons… Rien ne manquait, tout avait l'air propre et ordonné, comme à la télévision.

« Baba*, Baba, aide moi... ». Le petit camion jaune devait absolument trouver sa place, dans ce monde bien aligné de rues au cordeau et d'arbres bien taillés. Tous les mentons des participantes de l'atelier convergeaient vers le même point, un bâtiment jaune de la même couleur que le petit camion, avec des lettres peintes en bleu.

Les mains crispées sur son fichu, Mounia ne pouvait se résoudre à lâcher le petit camion jaune, et continuait à fouiller la maquette du regard, sans comprendre les signes des autres femmes. Elle cherchait désespérément quelque chose. Elle leva enfin la tête vers Elodie, la mine déconfite, prête à renoncer, quand soudain, un objet sur le mur fixa son attention.

Quittant sa place avec vigueur, elle courut vers le mur, sur lequel une carte postale était épinglée. Avec précaution, elle détacha la carte du mur, la pris dans sa main et l'apporta près de la maquette. Au milieu d'un beau parc, elle déposa la carte postale. Et sur la carte postale, au pied de la maison en terre cuite, entre l'âne et le figuier, elle déposa tendrement le petit camion jaune, puis s'assit avec fierté pour le contempler.

*Papa en arabe.

Le plus beau métier du monde

Marie-Ange SCOTTO

Chaque fois qu'il le pouvait, mon grand-père venait m'attendre à la sortie de l'école, cette surprise était toujours un moment de pur bonheur. Nous rentrions ensemble, ma main dans sa main chaude et rugueuse. Arrivé à la maison il me préparait mon goûter fait de pain, de beurre et de chocolat. Ainsi nantie, je pouvais le suivre à l'atelier.

J'adorais cet endroit, il représentait un coin rien qu'à nous, un peu sanctuaire, un peu magique, je m'y sentais en sécurité. Une merveilleuse odeur de bois résineux vous prenait à la gorge, une senteur mielleuse, douce, que je n'oublierai jamais. Quel plaisir de me rouler dans les copeaux, boucles blondes et parfumées, ou de faire couler entre mes mains serrées, la sciure si fine, ce sable végétal.

Ma mère décédée un an plus tôt, mon père appréciait de me savoir auprès de mes grands-parents qui avaient accepté de m'élever. Nous avions eu la surprise, pour mon cinquième anniversaire, de le voir arriver. Au dessert, il m'offrit un paquet bien enrubanné qui m'intrigua beaucoup. J'ouvris le cadeau avec frénésie et je découvris deux minuscules poupées de porcelaine, pas plus de quatorze ou quinze centimètres. J'en rêvais depuis qu'au cinéma j'avais vu une fillette qui possédait ce genre de merveilles.

Ma grand-mère s'exclama :

– Et nous Papy, nous n'avons rien à offrir à cette enfant pour son anniversaire ?

– Je ne sais pas ! Allons voir en bas s'il y a quelque chose, répondit mon grand-père.

Et nous voilà, descendant tous en file indienne. J'étais surexcitée. Au rez-de-chaussée, le vestibule possédait de nombreuses portes,

l'une donnait sur le travail de grand-mère, le magasin, je savais que je ne devais pas l'ouvrir ; par une autre, on accédait à l'atelier, une salle immense, notre royaume à papy et moi. Il avait dressé une cloison pour nous aménager un coin bien personnel. Des étagères chargées de classeurs et de livres de comptes emplissaient une partie de la pièce, en face un bureau qui servait pour mon goûter et, plus tard, pour mes devoirs, et un établi. C'est sur celui-ci que j'aperçus, incrédule, une immense maison de poupée, de plus d'un mètre de long. Elle s'ouvrait devant par deux panneaux qui servaient également de façade. L'intérieur comprenait trois pièces au rez-de-chaussée, trois autres au premier et un grenier mansardé, un escalier à faire pâlir les élèves de l'école Boule, mais cela je n'ai pu l'apprécier que bien des années plus tard. L'émotion me fit fondre en larmes de joie. Je n'en espérais pas autant.

Mon grand-père me dit :

– Nous la meublerons ensemble si tu veux, nous le ferons à temps perdu, aujourd'hui il n'y a encore que le lit.

Mais quel lit, de jolis draps avec un jour brodé au bord, une couverture, deux minuscules oreillers et un dessus de lit au crochet, que je reconnais pour être le même que le mien, le tout fabriqué par ma grand-mère A ceci vint rapidement s'ajouter deux tables de nuit avec les portes qui s'ouvrent, une armoire et une table de toilette.

Au fil du temps, mon grand-père continua. Il fit : la table de la cuisine, les chaises, un évier, la cuisinière. Chaque jour, j'étais pressée d'arriver pour voir la nouvelle merveille réalisée. Dans ses mains le moindre morceau de bois devenait comme par magie un jouet, une œuvre d'art. Tout en me parlant, il sciait, ponçait, collait et lorsque je fus un peu plus grande, c'est en me faisant réciter mes leçons qu'il réalisait ces bijoux. Parfois une clochette tintait et Grand-père me laissait quelques minutes pour rejoindre sa femme au magasin. Je ne devais pas le suivre. "Le travail c'est le travail, c'est sacré", disait-il, mais cela ne me dérangeait pas, j'étais un peu sauvage, pas curieuse. Ma maison comblait mes rêves, je ne

m'ennuyais pas. D'ailleurs, même pour mon père, je savais qu'il travaillait comme représentant, mais je n'ai jamais cherché à savoir représentant en quoi, c'était une affaire de grandes personnes et cela ne m'intéressait pas.

A l'atelier, je tentais d'aider mon grand-père, j'avais alors mission de limer ou poncer des petits bouts de bois, ce qui me lassait très rapidement. Je ne faisais le plus souvent que l'admirer et savourer cette merveilleuse odeur qui imprégnait la pièce. Grâce à ma maison, j'ai joué et rêvé des heures entières. Plus je grandissais, plus elle devenait belle et plus je l'aimais. Nous y avons passé tous les deux des moments inoubliables, il y a travaillé des années. Je crois qu'il y trouvait autant de plaisir que moi. Je n'ai pas revu, depuis, une maquette aussi bien agencée. Quand quelqu'un l'admire, car malgré les années et les aléas de la vie, je l'ai conservée, ses premiers mots sont toujours :

– Qu'elle est belle ! C'est un véritable artiste qui a fait cela ! Ce sont de vrais bijoux.

A cet instant je suis toujours heureuse de dire :

– C'est mon grand-père qui les a faits.

Le cher homme avait même fabriqué un fauteuil à bascule pour ma poupée, "pour qu'elle puisse lire au coin du feu" m'expliquait-il. Un jour il lui sculpta un petit banc pour qu'elle puisse y poser les pieds ! Il m'arrivait de rentrer de l'école avec une camarade que j'invitais à venir admirer ma maison, pas pour jouer, pour regarder seulement, car la première fois qu'une amie était venue jouer avec moi elle avait cassé une chaise en la manipulant trop brusquement et je trouvais que mon grand-père se donnait trop de mal pour que l'on abîme des choses pareilles. De toute façon je préférais jouer seule.

Un jour en classe, j'avais huit ans, la maîtresse parla des métiers de nos parents. Ma fierté était trop grande pour que je puisse le passer sous silence, je ne pus m'empêcher de clamer :

– Moi, mon grand-père, il fait le plus beau métier du monde.

L'institutrice eut un petit rire, une sorte de gloussement un peu moqueur.

– C'est vrai ? Ton grand-père fait un beau métier ?

– Oh oui madame, si vous saviez ! Il fait des merveilles.

Son rire moqueur me vexa, elle paraissait en douter. Elle ne me laissa pas expliquer toutes les belles choses qu'il savait faire. Elle se tourna rapidement vers une petite fille dont le papa était pâtissier.

Le soir, en rentrant, je racontai l'histoire à mon grand-père qui eut le même rire que la maîtresse.

– Tu lui as dit ça, à ta maîtresse ?

– Ben oui ! C'est pas la vérité peut-être ! répliquai-je avec un grand sourire.

Il hocha la tête sans répondre.

L'année suivante mon grand-père nous quitta, ma jolie maison était finie. Oui, le cher homme était vraiment un artiste, à un détail près. J'appris que ma grand-mère tenait la boutique de pompes funèbres de la ville, et que, lorsqu'il ne partageait pas le monde miniature de sa petite-fille, mon grand-père fabriquait des cercueils…

Le ramoneur

Lucie MOUSSON

Tout est calme, le robinet goutte comme toujours. On devine au-delà le murmure naissant de Londres qui s'éveille. Je lançai un regard au miroir qui me renvoya un reflet piqueté de tâches d'humidité, mais conforme à mes exigences. Je pouvais partir.

J'avais revêtu mes habits sombres et crasseux de ramoneur, et dans la froide et jeune matinée de ce mois de novembre 1778 je me frottais les mains en accélérant le pas, presque à en courir, pour réchauffer mon corps fatigué. Les nuits étaient courtes et longues étaient les journées.

J'habitais depuis peu de temps dans un vieil immeuble. J'avais emménagé là avec ma famille, et malgré la vétusté des lieux, nous avions un toit pour affronter l'hiver. Contrairement à beaucoup.

J'avais récemment repris le travail d'un ramoneur, ce qui assurait quelques revenus pour le moment. Mais comme la plupart des demandes concernaient le centre de la ville, je devais marcher souvent une heure, parfois plus, avant d'atteindre le chantier en cours.

Chaque jour qui passait me voyait monter et descendre dans les conduits des cheminées, vider et remplir les seaux, frotter, frotter, encore et toujours frotter pour décoller les dépôts de suie des murs et ce, jusqu'à l'épuisement le plus total.

Puis, le soir venu, je remontais une dernière fois le conduit où je passai la journée. Le dos raide, les mains en sang, je m'extrayais péniblement de la cheminée. Je descendais du toit dans la rue où la circulation s'était tue depuis longtemps, l'arrivée de la nuit chassant les derniers passants chez eux.

Enfin, sur un dernier au revoir et le refus de passer par la taverne oublier avec mes compagnons de labeur la journée passée, les

précédentes et celles à venir, je reprenais mes jambes épuisées et marchais jusque chez moi.

Sur place, au lieu de me glisser dans les draps rêches mais propre avec le reste de ma famille, serrée pour se tenir chaud, je relançais les flammes de l'âtre, et reprenais le métier de la femme que j'avais abandonnée tout le jour. Les travaux de coutures ne pouvant être assurés dans la journée en raison d'un coup de froid particulièrement fort mais on l'espérait temporaire, je poursuivais son ouvrage sans quoi les revenus ne seraient plus suffisants et nous nous retrouverions à la rue. Une hantise qui me valait un sommeil agité malgré la fatigue qui m'assaillait.

De plus, décembre approchait, et avec lui un hiver qui s'annonçait rigoureux. Hors de question de le passer dehors, ce serait se condamner à une mort certaine, nous et nos deux jeunes enfants.

Déjà que les murs de ce logement presque sous les combles étaient si fins que le vent semblait passer au travers, amenant avec lui le froid du dehors, nous ne pouvions que deviner à quel point l'extérieur était glacial.

Les deux pièces que comportait l'habitation n'étaient réchauffées que par le simple foyer dans lequel le feu mourant n'illuminait guère plus que mon visage aux traits noirs de suie. Je me regardais un instant dans le miroir, seul et unique héritage d'un passé dont les échos lumineux ne venaient que rendre plus ternes encore les jours difficiles d'aujourd'hui. Puis détournant les yeux, je reprenais mon ouvrage.

La couture terminée, les quelques affaires en notre possession rangées, je me changeais, me lavais, et reprenais une apparence plus propre et plus humaine. Et je m'étendis – enfin ! - sur la couche parmi ma famille. Deux petits que je ne voyais guère plus ces jours-ci, en raison de ce travail, et la personne que j'aimais qui, pour l'instant, se remettait doucement d'avoir frôlé la mort.

« Ca ira mieux demain ». C'est sur cette pensée plus encourageante que véridique que je fermais les yeux et m'endormis au rythme lancinant des gouttes d'eau frappant l'émail du lavabo.

Je me réveille au son des coups frappés à la porte après ce qui me semble seulement quelques minutes de sommeil. Après quelques instants sans bouger pour prolonger la nuit qui fuit déjà, je me lève, et me dirige vers la porte où les coups redoublent.

L'infirmière, qui est aussi une voisine et une amie chère à la famille entre. Elle vient ausculter Jess.

La fatigue se lit encore dans ses yeux, mais ils ne brillent plus de fièvre comme il y a quelques jours. Le soulagement est immédiat, on voit enfin des jours plus lumineux se profiler.

Ce ne sera pas la dernière fois qu'un problème manquera de détruire notre fragile équilibre mais on s'en sera sortis. Comme toujours. Les hauts et les bas sont le quotidien de la vie, et on n'apprécierait pas la lumière s'il n'y avait pas les ombres, pensais-je philosophiquement.

Je m'assois sur le lit, et plonge mes yeux dans ceux clairs de Jess que je regarde tendrement.

- « C'est le dernier jour. Le dernier jour que je fais ça ».

- « Je t'avais dit de ne pas le faire, de trouver autre chose. Tu sais ce qu'il se passera si… ».

Je l'interromps d'un geste.

- « Cela n'arrivera pas. Et je te l'ai dit, c'est le dernier jour. Il est temps que je parte ».

Je me change, rapidement, et me dépêche de partir avant que des arguments plus convaincants ne soient avancés. Car je sais très bien ce que je risque. Un procès, puis la prison pour ce que j'ai fait. Pour avoir voulu sauver ma famille.

C'est le cœur serré que je me rends sur le chantier. Le dernier jour, je me le répète dès que mes compagnons posent les yeux sur moi, c'est le dernier jour.

Demain tout sera fini, Jess ira mieux et la vie reprendra son cours.

Heureusement, tout se passe comme d'habitude. Je quitte le chantier avec ma paie, le cœur soulagé de la tension de la journée accumulée à celle des journées précédentes. Alors que je tourne le dos au groupe de ramoneurs que je vois pour la dernière fois, quelqu'un me rattrape et me tire par le bras. C'est Jack, le chef de notre équipe de travail. Je me retourne, me demandant avec inquiétude ce qu'il me veut.

- « Je sais ce que tu es. J'ai payé ce que je te devais, alors maintenant tu fous le camp d'ici, je ne veux pas de problèmes avec la justice ! ».

- « Je… ».

- « Je ne dirais rien, si c'est ce qui t'inquiète, mais de ton coté tu ne reviens plus jamais ».

- « C'était mon dernier jour, je le jure ».

Il hoche la tête et me laisse partir.

J'ai frôlé une catastrophe innommable, il s'en est fallu de peu. Je me demande qui a remarqué ce qu'il y avait de différent chez moi… Je n'ai jamais ouvert la bouche, rien fait de compromettant.

Puis je hausse les épaules. Cette histoire est terminée désormais. C'est du passé maintenant, c'était mon dernier jour.

Sur le chemin du retour je me surprends à siffloter, cela me fait sourire, je n'avais agi ainsi depuis mon enfance. Cela doit être la fréquentation des ramoneurs qui a déteint sur moi, je présume.

Je rentre dans l'appartement, où m'attend ma famille. Les enfants sont couchés. Je les verrai demain. Car ils ne doivent pas savoir ce

que j'ai fait. Ils ne comprendraient pas, ne se rendraient pas compte de l'importance de ce secret. Jess, est debout pour sa part et m'accueille avec un soulagement immense. Je vois à son regard que le pire a été craint. Je peux me changer pour la dernière fois.

Je fais face au miroir, et retire les chausses noircies de charbon ainsi que la chemise, grise et trempée de sueur.

Et enfin le foulard qui retenait depuis plusieurs jours ma longue chevelure sombre.

J'ai sauvé ma famille de la faim et du froid grâce à cette paie de ramoneur durement gagnée. Et même si pour cela j'ai risqué la prison pour m'être travestie en homme, je ne regrette rien. Ma famille est désormais sauve et l'avenir semble plus radieux que jamais.

Je peux redevenir la femme que j'avais abandonnée.

NdA : Nouvelle fictive inspirée de faits réels tels ceux relatés dans Albert Nobbs *(film de 2012).*

Le temps de ma cigarette, et je fais ça

Barbara DORE-DOUCHET

Lundi

Ouf ! Je suis à l'heure. J'ai même le temps de fumer une petite cigarette...

Je vais m'asseoir sur ce banc en attendant Théo. L'entretien s'est bien passé, mais il m'a épuisée. Je pense que j'ai mes chances. J'aurai la réponse mercredi au plus tard. J'ai vraiment envie de ce nouveau travail. J'aime ce que je fais, mais l'ambiance chez *Colour Race* me fatigue de plus en plus... Joséphine se plaint davantage chaque jour, c'est assez pesant au quotidien. Il faut dire que David lui en fait voir de toutes les couleurs.

Et depuis tout à l'heure, en plus, elle m'en veut, mais c'est de ma faute. Elle a l'impression que je l'ai trahie. Dans quoi me suis-je empêtrée en proposant le pot pour David ? Je suis en train de me mettre à dos ma meilleure alliée. C'est absurde. Elle croit que je suis comme tous ces lèche-bottes : prête à la réconforter lorsqu'elle souffre mais aussi à faire n'importe quoi pour ma carrière.

À peine ai-je prononcé les mots « *c'est l'anniversaire de David vendredi. On devrait organiser une petite réception...* » qu'elle est devenue incontrôlable. Tout le monde l'a entendue pleurer et me crier dessus. La honte... Certains collègues sont venus me voir cet après-midi pour me dire qu'ils me soutenaient si je décidais quand même d'organiser quelque chose vendredi. D'autres m'ont regardée en coin, l'œil perçant, m'accusant d'être une méchante femme arriviste et dénuée d'empathie.

Ceux-là ne me connaissent pas. Il ne faut pas que j'accorde d'importance à leur opinion.

Le soutien des premiers me dérange aussi. Ce sont eux les vilains méchants arrivistes, en fait ! Mon idée, au départ, partait d'un bon sentiment, alors qu'eux ont vu Joséphine malheureuse et ont

estimé malgré cela que j'avais eu une bonne idée. Ce n'est pas très gentil... Ils en ont peut-être marre aussi que les événements de la boîte s'organisent en fonction du baromètre branché sur la relation David-Joséphine. Moi aussi j'en ai marre ! Je vais l'organiser ce pot !

Bon, ça c'est décidé. Maintenant, c'est l'heure de la sortie des classes et de m'occuper de mon petit Théo.

Mardi

J'ai envie d'une cigarette. Je n'ai pas terminé ce tableau pour David. Il le veut ce soir. Je suis vraiment sympa de le lui faire. L'annonce du départ est proche, David ! Prépare-toi ! Je suis prise chez *Virt'&Blue* ! Je suis hyper contente.

C'est calme à cette heure dans les bureaux. Il n'y a plus grand monde. J'aperçois David qui martyrise Sandrine. Elle est nouvelle, elle va s'y faire. Ou pas. Vincent est encore là aussi. Je ne suis pas la seule à faire des heures supplémentaires.

Ah ! Elle est bonne. Pas bien de fumer dans le bureau ! Interdit même ! Bouh !

Il faut que je me concentre. Je ne voudrai pas terminer trop tard. J'espère que Julien aura préparé le dîner.

Il est adorable en ce moment.

Quand j'ai commencé, il y a cinq ans, chez *Colour Race,* il a cru que j'étais tombée sous le charme de David et que je faisais des heures supplémentaires pour passer du temps avec lui. Nous avons eu de belles disputes à l'époque, sur la confiance et la fidélité. Quand j'y pense...

Il n'avait pas tout à fait tort. Pendant cette période, David tentait ostensiblement de me séduire. Il m'envoyait des messages à toute heure. Comme c'était le patron, je n'osais pas l'envoyer paître franchement. C'est pourtant tout ce qu'il aurait mérité.

Puis Lætitia a été embauchée. Elle a été un véritable soulagement pour nous deux. J'ai eu l'idée de raconter à Julien les histoires de David et de ses conquêtes féminines. Cela a beaucoup contribué à apaiser sa jalousie. Je m'en suis servie profusément au début, pour mon confort mais aussi et surtout pour la paix de notre ménage. Puis, nous nous sommes pris au jeu, comme s'il s'agissait d'une série télévisée. Julien me demandait chaque soir de lui raconter l'épisode du jour. Mais la saison actuelle "*David et Joséphine*" me plaît moins. J'aime bien Joséphine. Et finalement, ces histoires commencent à me lasser. Elles se ressemblent toutes. Julien ne me dit rien, mais je pense que, désormais, elles l'ennuient aussi. Il fait preuve de beaucoup de patience. J'ai vraiment de la chance de l'avoir. Je l'aime. Tant pis pour le tableau et pour David. Je rentre.

Mercredi

Feu orange, oups. Ne conduis pas trop vite, ce n'est pas le moment d'avoir un accident.

On peut dire que la semaine est riche en événements ! La secrétaire de *Virt'&Blue* m'a rappelée. Je suis priée de me présenter lundi prochain à cinq heures pour signer mon contrat. Ils me veulent le plus rapidement possible. Je ne souhaite pas faire de vieux os chez David de toute manière. Seule Joséphine me manquera et me fait hésiter à partir si vite. Finies les pauses cigarettes à parler de nos dernières galipettes !

Je me demande bien ce qu'elle trouve à David quand même ! Physiquement, effectivement, il n'y a rien à dire... Il est beau. Mais c'est une peste masculine, ce type ! Et il se comporte mal avec les femmes. Il peut être vraiment odieux et insupportable !

Enfin... Joséphine est tombée amoureuse de lui dès son premier jour de travail. Elle est aussi devenue malheureuse dès le lendemain !

Elle s'est très vite confiée à moi. Parfois, j'ai l'impression de faire agence matrimoniale. Ça ne me plaît qu'à moitié. Les autres collègues ont l'air de trouver leur relation amusante. C'est horrible

à dire, mais, les nouvelles recrues ne sont même plus prévenues des écarts de conduite du chef. On a l'impression que pour les gens, c'est un jeu. Et ils se délectent à l'avance du malheur qui pourrait potentiellement toucher ces jeunes filles.

Ça me dégoûte trop. Il faut que je quitte *Colour Race* au plus vite. Je soutiendrai Joséphine à distance.

Jeudi

Je vais profiter de ce moment calme pour confirmer la commande au traiteur pour demain soir. Nous serons 25. Tous ont répondu très rapidement à mon courriel d'invitation et promis de participer. C'est une réussite. Je ne me souviens plus si nous étions aussi nombreux l'année dernière. Peu importe. Cette année, il y aura en plus une petite surprise. On va bien rigoler.

Alors, voyons cette commande... J'ai l'impression d'organiser mon pot de départ. C'est un peu le cas en réalité. Si j'ai suffisamment de courage pour mettre mon projet à exécution, David ne voudra plus que je mette les pieds chez *Colour Race* à partir de demain soir.

J'ai imaginé toute une mise en scène autour de ce pot. J'en connais le déroulé par cœur. Je m'apprête maintenant à planter le décor pour la première. Elle sera aussi certainement la dernière si tout se passe comme je l'ai prévu.

Vendredi

Je n'y arriverai jamais. C'est le moment. Il est là, face à moi. Allume ta cigarette, ça te donnera une contenance.

OK, prends une pose langoureuse.

Tout se passe comme je l'avais prévu... Je serais vraiment lâche d'abandonner maintenant.

Non, ce n'est qu'un fantasme, ne le fais pas.

Ce serait formidable, en même temps... La plus belle vengeance qu'une femme puisse espérer avoir face à un patron harceleur...

Joséphine serait vengée.

Sandrine serait vengée.

Je serais vengée... En ai-je besoin ? Je ne sais plus...

J'ai fait venir son épouse. Elle est derrière la porte. Je pourrais mettre fin en un instant à sa vie de mensonges !

Je pourrais le piéger à son propre jeu.

Il enlève sa cravate... Il est à l'aise et sûr de lui. Il me caresse les cheveux... L'occasion est vraiment trop belle. Laisse-toi faire...

Tout se passe comme prévu.

Touche-le un peu... Ouh là ! Il s'enflamme ! Ah non, pas sur la bouche...

Bon, il se déshabille, c'est le moment. Mon téléphone... Vite, prévenir les autres qu'ils peuvent rentrer ! ...

- « Joyeux anniversaire, David !!!

- Mer... Qu'est-ce que vous foutez ! Dehors !

- Moi aussi, je vais sortir, David. Et si tu veux bien, je démissionne. Joyeux anniversaire !

Le testeur testé

Bérengère DOUYERE

Le DRH était perplexe. Il venait d'imprimer le CV d'un candidat alors qu'il ne le faisait jamais, lui qui proclamait haut et fort qu'il fallait vivre avec son temps et qui préconisait le « zéro papier ».

Mais ce candidat l'intriguait et lui posait un problème, à tel point qu'il avait besoin d'un instant de réflexion. Le CV était posé sur son bureau. Il l'observait, le scrutait, l'examinait, le contemplait, l'étudiait. Il le prenait dans sa main droite, puis dans sa main gauche. Il le retournait afin de le lire à l'envers, puis le reposait. Il se levait, faisait quelques pas, les sourcils froncés, le regard fixé vers on se sait quel horizon, puis revenait s'asseoir, reprenait le CV, le relisait, le retournait.

Soudain, il prit son stylo et griffonna quelques chiffres avec un sourire de contentement. Mais très vite, il froissa le CV et le jeta d'un geste rageur dans sa corbeille à papier.

Il pesta. Il pesta contre lui-même, et contre ce candidat. Il pesta contre cette procédure de recrutement qui l'exaspérait. Il réimprima le CV et le posa à nouveau devant lui. Il le fixa, les yeux rêveurs. Des rides apparaissaient sur son front, traduisant son intense moment de réflexion.

Le CV demeurait sous ses yeux. Immobile. En silence. Mais le CV semblait lui parler, le provoquer.

Il se releva, fit le tour de son bureau, tout en observant la feuille posée perpendiculairement sur le bord inférieur de son meuble. Ses yeux étaient écarquillés, ses sourcils agités. Il commençait à transpirer.

Il s'agissait d'un véritable combat entre le CV et lui. Un véritable défi. Pour l'instant, le CV semblait l'emporter car il neutralisait littéralement le DRH qui tournait en rond autour de son bureau.

Il avait les mains dans le dos, le buste bien droit, et semblait vouloir défier le CV. Son menton était relevé de manière agressive, avec un brin de provocation.

Il se rassit, empoigna de nouveau son stylo, griffonna encore quelques chiffres, un sourire aux lèvres. Puis il froissa à nouveau le CV en fulminant, en fit une boulette et le jeta derechef hargneusement dans la corbeille.

Il se mit les mains autour du visage, resta immobile et pensif, se releva, s'assit, se releva et se rassit brusquement. Il réimprima le CV. Il le mit à l'envers, retourna la feuille comme s'il cherchait quelque chose qu'il ne trouvait pas...

D'un geste las, il repoussa la feuille, comme s'il jetait l'éponge.

Le téléphone sonna. C'était le directeur administratif et financier qui lui demandait des nouvelles du recrutement de son comptable. Il y avait urgence depuis le départ du titulaire du poste, et il s'en inquiétait.

Le DRH bredouilla un semblant d'explication en concluant qu'il possédait le CV d'un excellent candidat, mais que le CV lui posait problème.

- Tu veux dire que le candidat te pose un problème…

- Non, non, c'est son CV qui me pose problème.

- Je ne comprends pas, rétorqua le DAF. Le candidat correspond-il au profil recherché ?

- Tout à fait, sa formation et son expérience en font un excellent candidat.

- Je ne comprends encore pas. S'il est bon, convoque-le…

- Mais c'est là où réside le problème. Si je le convoque, les difficultés vont commencer.

- Je ne comprends toujours pas.

- J'arrive, répondit le DAF.

Quelques instants plus tard, le DAF se trouva devant le CV de ce fameux candidat. Il le lit rapidement avec un air de contentement quand son visage se figea en découvrant la fin du CV. Il leva les yeux pour regarder le DRH et trouver une réponse. Le DRH demeura impassible. Le DAF relit le CV.

Il l'observa, le scruta, l'examina, le contempla, l'étudia. Il le prit dans sa main droite, puis dans sa main gauche. Il le retourna puis le reposa. Il prit calmement le stylo qui se trouvait dans la poche intérieure de sa veste, griffonna quelques chiffres avec un sourire de satisfaction mêlé de soulagement. Mais très vite, il se ravisa et se gratta la tête, fronça les sourcils et reposa le stylo.

- Oui, je comprends. Enfin, je veux dire que je ne comprends pas. Et toi, tu as compris.

- Tu comprends que je sois perplexe. Que fait-on ? On le convoque ?

- Il faut vraiment que l'on soit sûrs de ce que l'on va dire. Qu'en penses-tu ?

- Je pense comme toi. Il faut que l'on soit sûrs de ce que l'on va dire…

Ils demeurèrent silencieux, l'un et l'autre. Ils se regardèrent.

On frappa à la porte. C'était le directeur commercial qui venait saluer le DRH après une absence de plusieurs jours. Devant la mine déconfite de ses deux collègues, il s'inquiéta des causes de ces visages dubitatifs.

- Regarde, dit le DRH en tendant nerveusement le CV.

Le directeur commercial s'en saisit et le lut rapidement. Il éclata de rire à la fin de sa lecture.

- Il est super ce mec. Si mes commerciaux possédaient ce genre de comportement, on exploserait le chiffre d'affaires. Alors, où est le problème ?

- Le problème, c'est qu'on n'arrive pas à résoudre son problème. Tu as trouvé la solution, toi ?

- Mais peu importe. Il est astucieux ce candidat. Il est bon.

- Non mais, tu as vu ce qu'il a écrit ? Je vais te le relire : « Si vous ne trouvez pas la dernière ligne, contactez-moi ».

Effectivement, à la fin du CV se trouvaient les 8 lignes suivantes :

1

1 1

2 1

1 2 1 1

1 1 1 2 2 1

3 1 2 2 1 1

1 3 1 1 2 2 2 1

? ? ? ? ? ? ? ? ? ?

Et la neuvième ligne était écrite à l'envers.

(Si vous ne trouvez pas la dernière ligne, contactez-moi).

- Alors, vous avez la solution ? répéta le DRH, visiblement inquiet.

Les trois directeurs se regardèrent en silence, chacun ne voulant pas perdre la face. Le silence dura. Chacun réfléchissait.

Le DRH rompit le silence :

- Si je le convoque et que je ne connais pas la réponse, je vais passer pour un ignare. Du reste, le convoquer équivaut à avouer que l'on ne connaît pas la réponse. Il dit bien : « Si vous ne trouvez pas la dernière ligne, contactez-moi ». Donc, on le contacte si on ne trouve pas la dernière ligne…

- Eh bien, il est génial ce candidat, répliqua le directeur commercial. Tu le convoques, car il correspond au profil et également parce qu'il est astucieux et qu'on veut connaître la réponse.

- Je vais contacter mon fils, répondit le DAF. Il fait partie de MENSA, l'association qui regroupe des personnes ayant un QI supérieur à 132. Je suis sûr qu'il va trouver.

Le DAF envoya aussitôt, par mail, le CV à son fils, accompagné des explications sur la complexité de la solution.

Quelques instants plus tard, le fils répondit de la manière suivante :

- C'est très simple, il suffit de lire exactement ce qui est écrit ;

A la première ligne se trouve UN

A la deuxième, on explique ce qui est écrit sur la ligne précédente : 1 UN

A la troisième ligne, on explique ce qui est écrit sur la ligne précédente : 2 UN

Idem à la quatrième ligne ; 1 DEUX et 1 UN

Idem à la cinquième : 1 UN et 1 deux et 2 UN

Idem à la sixième : 3 UN et 2 DEUX et 1 UN

Idem la septième : 1 TROIS et 1 UN et 2 DEUX et 2 UN

Mon cher papa, je te laisse trouver tout seul la dernière ligne marquée par des "?"

A ta place, je convoquerai ce candidat en lui disant : « Je veux bien vous convoquer, mais à la condition que lors de notre futur entretien, vous me donniez la réponse à l'énigme suivante : Je commence par « e » et je finis par « e », et je contiens une lettre. Qui suis-je ? ».

Bon recrutement !

Les mains dans le cambouis

Sandrine WARONSKI

Allez c'est parti pour la corvée de patates ! Rassurez-vous, j'ai veillé à la gestion des stocks ce matin. Hier, je me suis retrouvé en rupture de sachets pour les frites. Vous n'imaginerez même pas le savon que je me suis pris par le patron. Une réprimande bien acerbe. Une telle semonce du boss devant les clients calme toute envie de remettre ça. Quelle inélégance tout de même de vous afficher de telle manière devant la clientèle ! Enfin, je viens d'arriver dans la boîte alors j'ai pris sur moi, et je suis resté à ma place sans faire de vagues. Oui, les principes c'est bien beau, mais il était bien crispé quand même Jean-Guy, à mille lieues du visage souriant requis par le point N°1 du règlement interne. Bref, je suis retourné à mes patates en vissant sur mes lèvres un smiley enjoué. Il faut être respectueux des règles pour espérer garder son job. Aucune envie de prendre des risques, encore moins la porte.

La flexibilité : principe suprême ici ! Nous faire changer de poste toutes les deux heures pour garder la motivation au firmament. Le point culminant de ma journée sera la plonge. Les mains dans le cambouis quoi ! Autant vous dire que mon contentement s'amenuise au fil des plateaux tatoués de ketchup-mayo qui défilent sous mes yeux repus. En glissant mes mains gantées dans ce marasme sans nom, je me sens flotter dans les abysses. Une cuve de fer géante enfermant ses plus ignominieux secrets. Créer son propre univers pour ne pas sombrer, ce serait sans doute la solution pour créer un climat plus agréable. Je n'ai même pas le loisir de m'évader dans des lagons céruléens. Il y a toujours ces fichues consignes que l'on doit respecter à la lettre. La gestion du temps à la une ! Sans oublier Jean-Guy qui suit nos pas à la trace pour s'assurer que nous ne nous égarons pas en cours de route. Alors n'imaginez pas une seconde pouvoir musarder sur une plage de sable blond, tout en gratouillant avec conviction les plaques de cuisson. Ce serait juste chimérique. D'ailleurs, je n'en reviens pas

que l'on puisse servir des mets pareils. Ça dépasse l'entendement, surtout si l'on songe aux curiosités qui sortent de ces lieux.

Je suis tombé sur un manuel de la société, vous verriez la promotion faite pour encenser le produit phare de la boîte. Autant vous dire que l'on ne lésine pas sur la qualité graphique pour allécher le chaland friand de bonne chair. Oups, je m'égare les amis ! Rassurez-vous, j'en ai conscience. La bonne chair à laquelle je fais référence est juste un amas de résidus en tous genres, nommée viande de bœuf pour le bien-être du sacro-saint chiffre d'affaire. A l'heure qu'il est, ma contribution aux bons résultats de la firme consiste à faire la vaisselle, mais comme chacun sait, il n'y a pas de sauts métiers alors je continue ma besogne, en rythme, mais sans fausse note. Aucune envie de me faire recadrer à la première occasion par le patron des hamburgers.

Tiens en parlant de burgers, c'est l'heure du déjeuner. Manger dans la salle du restaurant est un doux rêve prohibé par ici. Nous disposons bien d'un petit espace claquemuré entre la cuisine et le local-poubelles, mais les odeurs pestilentielles émanant de la grille d'aération donneraient la nausée à n'importe quel animal affamé. Autant dire que mon appétit reste en berne dans ce réduit sans âme. C'est une grosse chaîne pourtant, mais depuis mon arrivée, personne n'a semblé s'offusquer des effluves fétides qui inondent notre aire de repas. A croire qu'ils manquent de moyens alors que le groupe a posé ses pions un peu partout sur le globe. C'est juste ahurissant que les employés aient à subir ça. De fait, je mets à profit mes trente minutes de pause pour déjeuner au grand air.

Cela fait du bien d'échapper à la paranoïa ambiante. Tout est millimétré ici, c'est fou. Chaque tâche, même la plus infime. On vous trace jusqu'aux toilettes. Bah oui, parce qu'aller aux petits coins fait perdre un temps précieux dans l'organisation quasi-militaire qui règne ici. A enfreindre la sacro-sainte liste des tâches, on risque de retarder le processus et ainsi mécontenter le client. Et comme on aime à vous le répéter à loisir, un client mécontent est un client qui risque fort de ne pas revenir. Comment vous dire, on ne plaisante pas sur ce point alentours. Hors de question

d'engrainer les rouages lissés aux petits oignons. Les dirigeants qui édictent de tels dispositifs doivent bien s'amuser dans les hautes sphères. En ce bas monde nauséabond, on rit jaune.

Retour en cage. Cet après-midi, je suis commis d'office à la fabrication des sandwichs. Le « Chicken Ranger », produit phare du moment avec une épaisse tranche de filet de poulet. Enfin, le poulet dans cet antre aux délices ressemble autant à de la volaille qu'à un oiseau de pacotille suspendu à du vent, mais passons, je ne suis pas là pour faire la fine bouche. Mon seul dessein est de disposer avec ordre et méthode, les différents ingrédients dudit burger. Un mélange laiteux saveur incertitude, une tranche de cornichon aigre à souhait, de la tomate pas rubescente pour deux sous, une préparation fromagère insipide, sans oublier la dose calibrée de sauce salsa au bon goût de pas grand-chose. Tout ce petit monde bien enserré entre deux tranches de pain élastique. Un régal les amis ! Lorsque je ne suis pas d'atelier poulet, je retourne les steaks suant sang et eau sur les planchas. Cet arsenal de nourriture ne cesse de m'étonner, mais que voulez-vous, tout ceci rapporte un maximum à ce qu'il se dit, alors il faudrait voir à ne pas être trop regardant sur les composants de ces créations atypiques. Puis, je ne fais qu'exécuter les ordres aboyés avec dédain par Jean-Guy. Oh, de toute façon, ça ne durera qu'un temps. J'en ai plus qu'assez de rentrer jour après jour les vêtements empreints de fumets entêtants.

J'ai rendez-vous avec Grincheux dans une heure. Ma période d'essai s'achève ce soir. Je vais savoir à quel assaisonnement on voudra bien m'agrémenter. Pour un poste aussi touche à tout, quelqu'un comme moi devrait amplement faire l'affaire. Je suis plutôt docile et conciliant. Croyez-bien que ce sont des qualités essentielles si vous voulez survivre ici. Si vous ne rentrez pas dans le moule déjà tout formaté, autant vous diriger vous-même vers la sortie. Ce sera un gain de temps précieux pour tout le monde !

Bon, mon compte est bon. La sauce est aigre et le verdict sans appel. Jean Guy trouve que je ne possède pas les qualités requises pour travailler dans ce restaurant. Manque de réactivité. Pas assez

affable. Trop ceci, pas assez ça. Sans rire, je ne postule pas pour un emploi de cadre supérieur. Ce n'est qu'un gagne-pain à deux francs, six sous dans une chaîne de restauration rapide. De quoi payer les factures et encore, on frôle vite le rouge avec un salaire pareil…

Quel affront tout de même ! Je me suis donné à cent pour cent dans mon travail. Toujours à l'heure. Serviable. Je suivais les directives comme un gentil petit toutou docile. Tout ça pourquoi ? Me voir congédié comme un malpropre qui aurait volé dans la caisse. Je l'ai mauvaise. Je n'imaginais pas passer ma vie professionnelle dans ce boui-boui infâme, mais tout de même. Enfin, je retomberai sur mes pieds, mais ça pique mon égo. Franchement, pour qui se prend-il ce petit péteux de Directeur de Restaurant ? Il va s'en mordre les doigts, c'est moi qui vous le dis ! L'ère de Jean-Guy sera bel et bien révolue sous peu. Il connaîtra lui aussi les joies de l'éviction. Avec les petites découvertes que j'ai glanées pendant mes trois semaines ici, il ne va pas faire long feu l'monsieur ! Je n'ai rien dit encore, mais j'ai la revanche tenace et je peux avoir le bras long aussi, si je veux. Au fond, je me suis bien amusé ici. C'était un petit jeu ultra jouissif. Quand j'y songe. Quelle bande de rigolos ! Tous à trimer comme des malades pour pas cher. Dire qu'aucun d'entre eux ne m'a reconnu.

Cela me sera aisé d'agir, et pas incognito cette fois, après tout, je suis le PDG du groupe !

Les Secrétaires Anonymes

Nathalie SANTOS

- Bonjour, je m'appelle Alicia, j'ai 45 ans et je suis secrétaire depuis 23 ans.
- Bonjour Alicia… s'exclame en cœur l'assemblée.
- Bienvenue Alicia, nous t'écoutons.

Manuella se penche en avant, ôte ses lunettes et fronce légèrement les sourcils. Elle est l'organisatrice de ces rencontres mensuelles, assistante de Manager elle-même, mais également coach, consultante, formatrice… « Mmm Mmm » est son couplet favori.

- Comment dire... j'arrive un peu à saturation. Saturation de me sentir tout le temps dévalorisée… Je viens d'obtenir une promotion : le poste d'Assistante de direction... Mais hier, à table et devant les petits de surcroît, mon mari me dit "Assistante de direction", c'est comme les menus des supers restos : ils t'enrobent ça d'un grand titre "velouté de trucmuche sur son lit de…" alors qu'il s'agit juste d'une "soupe de poisson". Être comparée à une bouillabaisse bon marché ne m'a pas franchement fait rire.
- Je vois… Dévalorisation, humiliation, désillusion… (Manuella a toujours l'esprit de synthèse). "Quelqu'un peut aider Alicia" ?

Tout le monde baisse les yeux : autant raconter sa propre histoire tient à cœur, autant dire à une autre que son mari est un goujat...

Manuella reprend :

- Et bien Alicia, ton mari a un humour particulier et j'entends une certaine souffrance face à ta promotion. Que fait-il dans la vie ?

- Il est comptable mais sa boite ne marche pas fort en ce moment alors…

- STOP ! Alicia sursaute. « Tu as ta réponse : frustration, jalousie… donc oppression ! C'est un classique ! Tu vois ce que je veux dire n'est ce pas ? »

- Euh oui… enfin je crois…

Alicia attend mais Manuella s'est déjà tournée vers l'assistance.

- Une autre ? Ou pourquoi pas UN autre ? Nous avons Kévin ! C'est la première fois que je croise un jeune homme assistant Manager !

- Ben, au lycée notre prof nous disait toujours que le métier d'avenir des hommes c'était le secrétariat car avec les femmes, il fallait compter avec les grossesses, les gamins malades…

Légère agitation dans l'assemblée… quelques échanges de regards courroucés...
- Bref, je me suis lancé là-dedans. Je travaille depuis 2 ans chez Pertr…

- Pas de nom Kevin !

- Oui pardon. Donc je bosse comme un malade sur un appel d'offres entre ma boite et un grand groupe depuis deux ans. Je relis le cahier des charges, réunis les documents officiels, je suis en relation avec leur Directeur Commercial chaque semaine. Le mois dernier, il vient chez nous car on a finalement remporté l'appel d'offres. Je kiffe de le rencontrer enfin. Eh bien, non… mon patron lui fait faire le tour des bureaux présentant chacun de mes collègues et moi rien ! Je trouve ça dégueulasse.

- Eh bien Kévin, malheureusement je crois que la discrimination tient aussi au statut social ! Que tu soies un homme ne change finalement rien au fait que la secrétaire est souvent oubliée, rejetée, moquée, discréditée… Oui Monique ?

- J'ai eu la même expérience il y a quelques années. Et le pire, c'est que le client en question a fini par venir dans mon bureau : je me suis dit "bingo". Eh bien non, ce Monsieur cherchait les toilettes… mais je l'ai envoyé à celles du second, bouchées depuis la veille…

Monique sourit d'y repenser.
- Bravo Monique : prenez exemple : affront, mortification mais en retour rétorsion ! C'est comme ça qu'il faut agir ! Ces ateliers sont là pour libérer la parole ! Combien d'entre vous se sont dirigées vers le secrétariat par passion ou ambition ? Aucune bien sûr ! Mais combien d'entre vous, une fois dans le poste, ont adoré leur métier de par sa diversité, ses responsabilités, son engagement, son relationnel... etc… Alors il faut se battre avec nos armes ! Ah voilà, je vous vois toutes sourire ! TOUS pardon Kevin !

- Ah Karen est là aujourd'hui. Comment ça va Karen ?

Quelques femmes se tortillent sur leur siège. Les plus assidues aux ateliers de Manuella connaissent bien l'histoire de Karen et elle fait un peu office de chat noir…
- Si tu le permets Karen, je vais te présenter à ceux ici qui ne te connaissent pas : Karen était responsable administrative dans une grande société de la région parisienne. Elle connaissait toutes les arcanes de l'entreprise, gérait les dossiers financiers et stratégiques. Ses compétences étaient louées à longueur d'année, sa rémunération régulièrement augmentée : elle était d'ailleurs mieux payée que le Directeur des Ressources Humaines !

- Mais un jour…

Manuella scrute longuement l'assistance…
- La boulette, la gaffe, la bévue, la bêtise, l'erreur monumentale.

Manuella aime la concision mais ne se refuse pas de temps en temps un petit effet de manche…
- Karen reçut une assignation à comparaître au tribunal de Grande Instance concernant une action pour concurrence déloyale…. Karen la glissa dans son tiroir et par un coup du sort, l'oublia… et son entreprise fut jugée par défaut et condamnée à une amende très lourde…

- Bref, vous imaginez la suite : scandale, licenciement, déchéance, dépression, descente aux enfers, divorce, ruine… (décidément, Manuella sait aussi être prolixe).

- Et aujourd'hui Karen ?

- Eh bien ça va mieux.

- Ah ? Manuella ne peut masquer une petite pointe de déception… Pour un coach, avoir un tel spécimen d'échec entre les mains, c'est une aubaine !

L'assemblée est tout ouïe : l'histoire de Karen c'est un peu LE cauchemar de toute secrétaire. Le manque de conscience professionnelle passager, le fugace moment d'inattention, la fatigue, l'appel de l'école pour le petit qui est malade et c'est l'erreur fatale.
- Après mon licenciement, j'ai croisé la route d'un chef d'entreprise qui a bien voulu me donner une chance et là, j'ai découvert une nouvelle forme de management basée sur la confiance, l'entraide et la bienveillance !
Par exemple, des objectifs sont définis tous les deux ans par les salariés eux-mêmes. La journée est planifiée de longue date, des idées de thèmes sont proposées par tous à travers un formulaire et le jour-même, plusieurs tables rondes sont ouvertes et les thèmes retenus discutés.

- Qui choisit les thèmes ?

- Les salariés. Une semaine avant, les formulaires sont dépouillés par le groupe de travail dédié aux objectifs de l'année et…

- Qui choisit le groupe ? insiste Manuella

- C'est sur la base du volontariat mais on ne peut en faire partie deux fois de suite, afin d'obliger tout le monde à participer. Donc, je disais : les propositions retenues sont envoyées par email à tous.

Et chacun met par ordre croissant d'intérêt les thèmes. Du fait de mon expérience, j'ai proposé un atelier "coordonner les équipes juridiques et administratives" pour éviter le type d'erreur que j'avais commise.

- Attends Karen, tu veux dire que ton idée a été retenue ? Mais a-t-elle été mise en œuvre ensuite ? Concrètement ?

- Oui, il y a eu des discussions, d'autres réunions et finalement les deux services ont fusionné sur des procédures communes permettant d'avoir des garde-fous à chaque dossier délicat. Un exemple parmi d'autres : l'arrivée ou l'envoi de courrier fait l'objet d'une saisie quotidienne sur une liste, relue en fin de semaine par la responsable administrative.

- Tu es sûre que ça va marcher sur le long terme ?

- Et pourquoi pas ? L'une de mes collègues me disait qu'à sa seconde réunion, elle avait proposé d'améliorer la communication externe. L'entreprise avait un site vieillot, pas de plaquettes publicitaires… Suite à cet objectif, les idées ont afflué et l'entreprise a revu son logo, sa charte graphique, ses plaquettes et cartes de visite… ça ne s'est pas fait en deux jours bien sûr mais tout le monde a adoré l'idée et s'est investi à fond.

Je pourrais aussi vous parler des réunions bimestrielles de la Direction pour présenter les chiffres de…

- Merci Karen, on va conclure. Ça fait beaucoup pour une seule séance ! Pour aujourd'hui, je conclurais par…

Manuella réfléchit longuement.

- Mmm Mmm… positivité, audace, émulation !

Comme d'habitude, personne n'avait tout saisi mais pour une fois, tout le monde repartait la tête pleine d'idées et plus que jamais déterminé !

Mon collègue le robot

Franck LOPEZ

« Non, tu ne peux pas me faire ça, Sonja ! La cérémonie est prévue pour cet après-midi !». Aurélien en était à son 4ème trombone qu'il tordait de rage pour éviter d'entortiller le fil du téléphone qu'il aurait dû remettre d'aplomb à la fin de sa conversation téléphonique.

« Ce n'est pas une question de timing, Aurélien, même avec deux jours supplémentaires, tu n'aurais pas eu une ligne de plus. C'est une entreprise de déjantés et pas dans le genre doux dingue. Non, le genre bien fermé à double tour. Y a un truc super louche qui te prend à la gorge dès que tu entres. Ça ne m'a pas lâché. J'ai juste passé une heure à me faire balader dans leurs ateliers super propres. Mais rien de concret sur le passé de Seb. Côté anecdote je ne m'attendais pas à grand chose mais aux moins quelques pannes intéressantes ou des dysfonctionnements significatifs qui auraient pu émailler ton allocution. J'ai bien essayé Aurel, tu t'en doutes. »

Aurélien n'avait aucun doute sur le professionnalisme de Sonja qui venait du monde de l'autisme et donc pouvait faire parler un soupir ou un blanc dans une conversation. Mais cette première cérémonie pour un « synthétique » s'annonçait plutôt mal. Tout était à inventer, il le savait, mais pas à partir d'une feuille blanche telle que l'avait rendue Sonja. Il n'arrivait pas à comprendre pourquoi cette boite tenait à cette cérémonie alors qu'elle se refermait comme une huître en face de la conseillère funéraire qu'était Sonja.

« Les exosquelettes sont arrivés ? » Hughes Danrémont, le directeur de l'entreprise de pompes funèbres « Soupir Espoir » venait de passer une tête dans le bureau d'Aurélien et découvrait son collaborateur rouge de colère après avoir raccroché son téléphone.

« Non, finalement nous avons renoncé à acquérir ce matériel. Porter en terre un robot de près de 200 kg alors même qu'il sera encore intact quand son cercueil et nous-mêmes aurons disparu depuis longtemps était finalement inapproprié. Nous étions, au moment de cette commande, encore prisonniers de nos stéréotypes de la cérémonie funéraire. Nous sommes revenus sur ce scénario en nous recentrant sur le vrai besoin de l'entreprise à travers cette cérémonie. Toute celle-ci aura lieu finalement lieu à la chambre funéraire intercommunale du Lauragais où Seb, le robot sera démantelé en direct par d'autres robots dans une version un peu christique de partage de ses pièces vers d'autres robots. Seule sa carte mémoire ne sera pas effacée et reposera dans une urne funéraire au columbarium d'Alzonne entre Castelnaudary et Carcassonne»

« Belle ingénierie, Aurélien même si j'aurais bien aimé essayer ces fameux exosquelettes. L'entreprise a déjà choisi la musique de la cérémonie ou nous laisse carte blanche ? »

« Ils ont choisi le 1er concerto pour piano de Tchaïkovski car Cédric, l'ouvrier qui travaillait dans la brigade du robot Seb s'est rappelé qu'il était de technologie russe, plus précisément issu du consortium CEBOROWSKAIA, raison pour laquelle ils ont retenu les trois premières lettres de la firme et avaient baptisé ce robot du nom de Seb. »

« Vous aviez l'air « en pétard » quand je suis arrivé tout à l'heure : un client ? Un collaborateur ? »

« Sonja s'est fait « balader » par l'entreprise et n'a rien pu tirer d'intéressant pour l'allocation funèbre »

« Ce Cédric me semble assez perspicace pour remplacer le rapport inexistant de Sonja, vous pourriez essayer de travailler ensemble une heure avant le début de la cérémonie, qu'en pensez vous ? »

« OOuuAiii» une proposition lumineuse qui va m'épargner pas mal de neurones, chef. Je peux y aller avec Juan, un des porteurs, pour me seconder dans l'accueil des participants ?

« Bien sur, il y aura la Presse et donc il nous faut une cérémonie rondement menée car ce créneau sera peut-être bientôt notre quotidien. Vu l'exceptionnelle générosité de cette entreprise sur cette cérémonie médiatique, pas d'économie de moyens, faites-vous accompagner de Juan, il a une orientation client adaptée pour ce genre de situation un peu hors norme, il saura comment se positionner même sans exosquelette ... » conclut le directeur qui n'oubliait jamais de valoriser ses collaborateurs avec humour.

« Excusez du retard mais on a eu des difficultés à accéder au carré musulman sur l'enterrement de ce matin et ensuite avec les embouteillages ... »

« Pas de soucis, Juan, nous en étions encore à faire connaissance autour d'un café avec Cédric, vous en prenez un ? Juan je vous présente Cédric Hautepain, chef de brigade Assemblage à l'entreprise Martells et Fils dont le plus ancien robot est démantelé en fin d'après-midi en présence du personnel de l'entreprise pour un dernier hommage à la chambre funéraire intercommunale du Lauragais. Cédric, d'après vos informations, vous serez nombreux à assister à cette cérémonie ? ». Aurélien avait directement embrayé sur un ton très personnel presque intime, car il savait que c'était ce qui fonctionnait le mieux sur un temps aussi court et au regard de leur proximité d'âge à tous les trois.

« On y sera tous … même si la cérémonie se déroule en fin d'après-midi pour ne pas perturber la production, ce temps de présence est décompté sur notre temps de travail et les éventuels frais de transport aussi. L'entreprise Martells et Fils veut rentrer de plain-pied dans les nouvelles relations au travail du XXIe siècle avec cette cérémonie. » Le discours était un peu trop rodé de prime abord pour Aurélien, il allait falloir creuser un peu.

«Ça lui faisait quel âge ? » Une question bien absurde de Juan pensait Aurélien.

« Pardon ? » Cédric semblait poussé dans ses retranchements, il avait pâli d'un seul coup et avait du mal à se raccrocher à un discours entendu à servir à ces deux croque-morts.

« Un peu jeune pour passer l'arme à gauche pour un robot non ? » Aurélien laissait son collègue partir en roue libre.

« Vous lui connaissiez des ennemis ? » Aurélien allait devoir intervenir. Redonner un peu de tenue à un entretien qui s'enlisait dans un mauvais remake de série policière.

« L'atmosphère a commencé à changer dans l'atelier quand les collègues se sont mis à capter le wi-fi en s'approchant de Seb. La Direction s'est vite rendu compte que cela n'était pas normal. Seb était une source émettrice mais vers qui ? Ou vers quoi ? »

« L'espionnage industriel ça vous raccourcit drastiquement l'espérance de vie non ? » Aurélien avait disparu du champ de vision de Cédric. Seul Juan avait, à présent, l'autorité du confesseur.

« Le plus dur à vivre fut l'instrumentation de la brigade par la Direction qui ne voulait pas prendre la responsabilité de rompre avec le consortium russe. On s'est vite retrouvé entre le marteau et l'enclume » Cédric n'avait pas l'âge adéquat pour rapprocher le marteau... de la faucille !

« La brigade qui déjà avait eu des difficultés au début à ne pas considérer Seb comme un « tue-l'emploi » est repartie au quart de tour avec flaques d'huile sur le chemin et ketchup dans les jointures. 33 jours de harcèlement avant le court circuit fatal. »

Aurélien comprenait à présent le sentiment que Sonja n'avait pu que ressentir sans pouvoir mettre des mots dessus : la culpabilité. Un meurtre collectif mis en musique par une Direction pleutre et qui n'avait pas le rôle libératoire du « Crime de l'Orient Express ».

Aurélien comprenait mieux la mise en scène christique qui lui était apparue si évidente il y a quelques jours. Son oraison funèbre devant la Presse, cet après-midi, allait bousculer pas mal de lignes et pas mal de gens aussi. Il allait les emmener tout en haut de leurs propres Golgotha !

Juan, de son côté, savait que la carte mémoire de Seb ne terminerait pas silencieuse au fond d'une urne funéraire mais irait chatouiller les différentes rédactions du monde entier.

Le 1er concerto de Tchaïkovski égrenait ses premières notes. Les collègues de Seb arrivaient en ordre dispersé. C'était l'instant du silence des robots. Aurélien et Juan ne s'étaient jamais sentis aussi vivants et inspirés.

Monsieur le Président, je vous fais une lettre...

Armelle GILLOT-AUBERT

- Dis-moi, s'il te plaît, est-ce que tu pourrais relire cette lettre et me dire ce que tu en penses ? demande Isabelle à son amie Sylvie.

- Oui, bien-sûr.

Monsieur le Président,

Je viens par la présente vous informer de ma décision de quitter la société BASOUCA SAS où j'occupe le poste de comptable depuis le 1er avril 2014.

Compte tenu de la durée de préavis stipulée dans mon contrat de travail, je serai libre de tout engagement le 15 septembre 2017 au soir.

A cette date, je vous demanderai de bien vouloir me remettre mon solde de tout compte, ainsi qu'un certificat de travail.

Monsieur le Président, je tiens à vous faire part de quelques éléments qui motivent ma décision.

Depuis que j'ai intégré la société BASOUCA, ma charge de travail n'a cessé d'augmenter, à la fois par un effet 'volume ' lié au développement de l'entreprise et du fait de la diversification et de la complexité des dossiers à traiter, le tout dans l'urgence.
Beaucoup de tâches se télescopent et conduisent à une course d'obstacles permanente, incluant la gestion de dossiers de fond et de multiples tâches opérationnelles chronophages.
Je me suis toujours efforcée d'assurer cette charge de travail, ne comptant pas mes heures de présence. Si mon activité s'était déroulée dans un climat de confiance, avec un minimum de reconnaissance, j'aurais probablement continué à m'investir comme j'ai pu le faire par le passé.
J'ai résisté à la pression permanente qui règne dans votre entreprise, mais aujourd'hui, je suis arrivée aux limites de mon endurance.

Les trois années passées chez BASOUCA sont pour moi des années qui comptent double, qui m'ont usée ; avant de succomber au burn-out qui me menace, je préfère arrêter de « perdre ma vie à la gagner ».

Dès les premiers mois dans l'entreprise, j'ai compris que votre comportement ne correspondait pas à mon éthique mais je n'avais pas le choix : après deux ans de chômage, pouvoir travailler était presque devenu pour moi un but inaccessible et ma situation de célibataire ne me permettait pas de vivre sans activité professionnelle.

J'ai supporté plus que de raison vos colères, humiliations, chantages et autres manipulations. J'ai subi votre méfiance maladive qui vous faisait espionner mes faits et gestes, vos appels téléphoniques répétés alors que j'étais en congés, vos remarques insidieuses par rapport aux quelques éléments de ma vie privée dont vous avez pu avoir connaissance.

J'ai été le témoin de scènes qui, même si elles ne me concernaient pas, revêtaient un caractère insupportable : propos misogynes, racistes, injustes … injures de toutes espèces.

Comme je vous l'ai déjà exposé, notamment lors des entretiens annuels d'évaluation, je suis convaincue que traiter les collaborateurs comme des chiens n'a jamais été un gage de management efficace et les faits le prouvent pour qui sait l'admettre.

Depuis que vous l'avez créée il y a vingt ans, votre société a connu des hauts et des bas. Elle s'est développée avec une progression en dents de scie, avec des crises telles que vous vous êtes parfois retrouvé seul et avez même failli tout arrêter. Vous avez réussi - reconnaissons votre esprit combatif et votre persévérance - à toujours renaître de vos cendres.

A l'affût des besoins du marché, vous avez su intégrer de nouvelles niches et reconstituer les équipes nécessaires à votre développement.

Bien sûr, vous avez donné leur chance à différents collaborateurs, dont je fais partie : des jeunes en « galère de premier job », des personnes handicapées, des étrangers en situation précaire, des seniors en

chômage de longue durée, tous prêts à beaucoup de sacrifices pour simplement *travailler*.

Mais le prix à payer était bien élevé pour tout ce petit monde.

Votre 'générosité' envers les personnes recrutées, souvent en situation délicate ou de faiblesse, vous a permis de gagner une position dominante vis-à-vis d'elles : elles vous étaient redevables de les avoir embauchées en CDI alors qu'aucune autre entreprise ne l'avait fait jusque-là. Cette reconnaissance a même pu les conduire à accepter une soumission sans réserve.

Ce n'est pas par hasard si certains collaborateurs dont BASOUCA a été le premier employeur ont échappé à vos griffes au bout de deux ou trois années. C'était le temps de se forger une expérience monnayable ailleurs et de comprendre que l'herbe peut réellement être plus verte dans le champ des voisins. Au départ, comme pour les enfants battus qui ne connaissent pas d'autre situation et ne pensent pas à se rebeller, les brimades et humiliations permanentes peuvent paraître « normales » aux jeunes embauchés. Avec un peu d'expérience, ils cessent d'accepter l'inacceptable.

Si votre système de management, digne des entreprises du XIXème siècle, utilisant largement le bâton, plus d'ailleurs que la carotte, fonctionne encore aujourd'hui c'est parce que le marché de l'emploi est tout simplement « pourri ». Combien de fois me suis-je fait la réflexion : « Ah, si j'avais dix ans de moins et si le marché était plus favorable, je ne serais pas ici ! ».

Votre art de diviser pour mieux régner et le régime de la terreur que vous entretenez ont tué toute la solidarité dans l'entreprise. Certains souffrent en silence, beaucoup jouent à fond le scénario du « Ce n'est pas moi, c'est l'autre » quand surgit un problème.

Je déplore de constater que vous avez malheureusement fait des émules. Les 'chefaillons' de l'entreprise ont de plus en plus tendance à vous imiter dans la lâcheté, la mauvaise foi, les 'gueulantes' non maîtrisées. L'ambiance devient de plus en plus plombée, malsaine et l'air irrespirable.

Je n'insisterai pas sur votre problème avec l'alcool qui accentue votre côté caractériel ; les colères monumentales, les jurons, les coups de poing sur le bureau, les portes qui claquent …

Je me souviens que lors de mon entretien d'embauche, à votre vue, le mot qui m'est venu à l'esprit est 'pochtron', mot que je n'utilise jamais d'habitude. Je me suis reprise en considérant qu'il ne fallait pas se laisser aller à la morphopsychologie de comptoir … les faits ont malheureusement confirmé ma première impression.

Je pourrais encore détailler davantage les motifs de ma démission. Je m'en arrêterai là.

D'autres prendront peut-être le relais et vous expliqueront à leur tour, avec leurs propres mots, leur propre vécu, pourquoi ils démissionnent. J'espère seulement qu'ils réagiront plus vite que moi dans leur décision de quitter la société BASOUCA.

Vous ne ferez sans doute rien de cette lettre, vous qui n'hésitez pas à dire : « Oui, je suis comme ça et je ne changerai pas ». Vous serez peut-être tout de même un peu surpris car je vous étais vraisemblablement acquise jusqu'à la retraite et ma bonne volonté quotidienne vous confortait dans vos certitudes.

Si votre comportement chaotique révèle probablement un certain mal-être, je ne suis pas psychothérapeute et ne peux rien pour vous. Je n'ai pas non plus à subir vos états d'âme et votre caractère d'enfant gâté. La seule chose utile - pour moi - que je peux faire est fuir la société, quand il en est encore temps.

Je vous prie d'agréer, Monsieur le Président, l'expression de mes salutations distinguées.

- Tu ne vas tout de même pas lui envoyer ça !!! s'écrie Sylvie, la lecture terminée. Ce serait une pure folie !

- Non, bien-sûr, répond Isabelle, je n'enverrai que le premier paragraphe. Mais cela m'a libérée de tout jeter sur le papier. Et l'essentiel, c'est que j'ai enfin trouvé un autre job et que je puisse démissionner, non ?

Opération 3H

Emmanuel BREUNER

J'ai connu l'Enfer. Il se nommait Hell Project et sévissait dans le secteur de l'ingénierie.
Pavé de bonnes intentions, mon ex-employeur l'était pour ses clients, en leur garantissant des dossiers d'études béton en des temps records et à prix cassé. Une stratégie qui lui valait de remporter la grande majorité des appels d'offres, mais à quel prix… Imaginez de véritables usines à gaz à concevoir plus rapidement qu'une simple maison, avec un effectif réduit façon commando, et vous aurez une idée du quotidien des employés chez Hell Project.
Entre les rafales de courriels et de coups de fil, les revues de conception jusqu'à minuit passé et les dossiers à ramener à la maison soir comme week-end, nous rôtissions en permanence dans les flammes de la pression et la moindre étincelle de contrariété faisait tout exploser.
J'ai vu mon voisin de bureau un instant les yeux rivés sur son PC et l'instant d'après s'y taper la tête en hurlant « Highway to Hell ».
J'ai vu des collègues se cogner dessus et même tenter de s'étrangler.
Certains prolongeaient leurs réunions stratégiques jusque dans les toilettes, par cabines interposées. D'autres y trouvaient un refuge pour discrètement écraser leurs sanglots.
Beaucoup ont succombé au burn-out et je n'ai été ni le premier ni le dernier. Mais pour moi, la combustion a été d'autant plus douloureuse que j'y ai entraîné mon épouse et notre fils.

Mickaël allait connaitre sa première rentrée des classes et Magalie m'avait prié pour que j'assiste à l'évènement. Je m'étais battu avec ma direction pour prendre la demi-journée, mais il m'avait fallu travailler chez moi toute la nuit pour avancer sur les dossiers en cours.
Au petit matin, j'ai eu le malheur de les laisser traîner sur la table du salon, le temps d'aller prendre une douche rapide. A mon

retour, tout avait été éparpillé, ruiné, saccagé ; des documents contractuels de la plus haute importance : déchirés ; des documents techniques de la plus haute confidentialité : barbouillés de feutre. Et Mickaël qui me regardait avec un grand sourire, tout ravi d'avoir fait ses devoirs avant de partir à l'école. Un bon père aurait pu rire de cela, mais pas moi. Le démon du travail m'avait entièrement possédé et se devait d'anéantir tout ce qui contrecarrait ses plans.
Comme spectateur de mon corps en proie à une force étrangère, j'ai vu mes poings s'abattre rageusement sur le petit, sans pouvoir les arrêter. Et Magalie qui tentait de me repousser. Et moi qui la brutalisait à son tour, hurlant jusqu'à perdre connaissance.

Lorsque j'ai repris mes esprits, la maison m'apparaissait tout à coup trop grande. Trop vide.
Des années pour construire une vie, quelques instants pour la détruire. Et ce n'était que le début du supplice.
Remboursement du préjudice causé à mon employeur pour contrats perdus et abandon de poste, frais d'hospitalisation de Magalie et Mickaël, frais de divorce, frais de justice pour violence conjugale… J'avais brulé en Enfer et mes finances se consumaient au Purgatoire.
Je ne savais plus quel sens donner à ma vie, à part celui qui menait au repos éternel. « A Fine Day to Exit » était devenu mon disque de chevet.

Jusqu'au jour où l'on me conseilla de répondre à une offre d'emploi sous peine de me priver de mes indemnités. L'offre en question concernait un poste de coordinateur d'études dans une start-up du nom de Heaven Project.
L'entretien décroché, je me présentais au rendez-vous. Depuis l'accueil, le refrain de « Knockin' on Heaven's Door » retentit lorsque je poussai la porte. Le PDG me reçut immédiatement et première surprise : avec mon costume-cravate, je paraissais le plus strict. Seconde surprise : il m'invita à parler de mon parcours autour d'un café-croissant.

A l'évoqué de ma principale qualité professionnelle, à savoir la tenue des objectifs, il me répondit que nous pourrions nous entendre, car c'était justement la seule contrainte que Heaven Project imposait à ses employés. Une contrainte qui se fixait par commun accord et se respectait dans une confiance mutuelle.
Puis il enchaîna sur l'ADN de sa création : refuser la course à l'ambition et la lutte concurrentielle, garder une taille modeste, cibler des clients partageant le même esprit et, par-dessus tout, placer les employés au centre des préoccupations en arrêtant de les juger sur leurs horaires, en bannissant les actes de présence inefficaces. Heaven Project entendait se débarrasser de toutes ces entraves pour libérer les énergies et proposait de travailler moins pour travailler mieux grâce à une salle de repos baptisée « Eden Room », accessible à volonté.
Tandis que le PDG m'y conduisait, j'imaginais un jardin florissant où les employés batifolaient nus aux mesures de « In a Gadda da Vida ». La vérité fut moins bucolique, néanmoins étonnante. Il s'agissait d'un espace cosy, à la fois médiathèque et chambre zen, où des étagères remplies de disques, de livres et de jeux de société encadraient des matelas et des méridiennes. Au fond de la salle, un homme lisait un roman. Plus près, une femme annotait des plans, assise en tailleur telle une étudiante potassant ses cours de fac.

« Êtes-vous prêt à travailler pour vivre et non l'inverse ? » me demanda le PDG.

Je restai septique face à ce paradis que je me disais trop beau pour être vrai, comme ce CDI qu'il me tendit. Dans ma carrière, j'avais appris à me méfier des discours bien rôdés et des concepts soi-disant innovants. Mais la voix de la raison me poussait à tenter ce nouveau départ. Aussi ai-je signé.

Au début, je voyais cette Eden Room comme une incitation à l'oisiveté, un frein au travail. Je bûchais comme un forcené, bouclant les dossiers bien avant les délais, courant dans tous les sens, oubliant de déjeuner, m'emportant parfois… Que voulez-vous, j'avais été formaté ainsi.

Le déclic survint un jour où je bloquais sur un planning, incapable de mettre en place des enchaînements de travaux cohérents. Plutôt que de m'acharner des heures durant en laissant monter le stress, je partis faire un tour dans la Eden Room où je piochai le « Synchronicity » de Police, avant de mettre un casque et de m'allonger, les yeux fermés.
Passées quelques morceaux, Sting et moi nous écrièrent « O My God » à l'unisson. Tout s'était imbriqué dans ma tête : les priorités des tâches, les échéances, le chemin critique... J'avais mon planning !
L'effet de changer de cadre, d'activité, le fait de réellement déconnecter sans besoin d'absorber de la nicotine ou de la caféine, sans besoin de m'abrutir de vidéos Youtube… mon cerveau désencombré avait trouvé la solution rapidement et sans effort.
Je changeai alors d'attitude du tout au tout, réglant les différends sans heurt ni rancœur ; comme la fois où je me trouvais en désaccord avec un collègue quant à une interface entre nos lots respectifs. Nous avons tout simplement trouvé l'issue au terme d'une partie d'échecs et d'une bonne rigolade.

Depuis, la Eden Room est ma bulle d'oxygène. Rien de tel, après déjeuner, que le socle d'une méridienne pour recharger les batteries et assurer efficacité comme bonne humeur le reste de l'après-midi. Dix minutes de perdues ? Non, des heures de gagnées ! Ça semble si élémentaire, dit comme ça…
C'est aussi là que, pour la première fois depuis une éternité, je couchai sur le papier autre chose que des plans qualité et des comptes-rendus de réunions : mes sentiments, des histoires, comme une forme d'exorcisme à mes démons.

Bien sûr, le travail amène son lot de petits soucis, mais il me suffit de penser à Magalie et à Mickaël pour relativiser.
Ils me manquent.
Je voudrais tant voir mon fils grandir, partager sa découverte du monde, lui donner une autre image de son papa. Mais pourrai-je un jour être pardonné ?

Aujourd'hui, l'heure est venue de lancer la dernière phase de mon « Opération 3H » : Hell, Heaven, Hope. L'espoir de rattraper ce qui peut encore l'être. L'espoir de tout reconstruire.
Mon portable en main et la voix de Gilmour chantant « High Hopes » en tête, je compose le numéro de Magalie.

Quid Vitae Temporis

Christelle DAUDE

Tout a commencé, ou plutôt ; tout a pris fin ; le jour de la kermesse de l'école.

Pour être honnête, ce genre de communion régressive sociale n'est pas mon pur malt favori mais j'ai été contraint d'y participer par les stridentes et incessantes suppliques de ma fille âgée de 6 ans.

Je dois le confesser, ces dernières années, ma nomination au poste de Directeur de recherche s'est faite au détriment de mon rôle de père. Pour obtenir ce statut, j'ai dû transformer des heures de vie de famille, des soirées entre amis, des heures de sport et même des heures de sommeil en "crédit temps" pour faire des demandes de financement, répondre à des appels à projets, soumettre des articles...

Je vis au rythme du temps qu'il me reste pour respecter les deadlines qui ponctuent mon agenda. La plupart du temps, je ne sais même pas quel jour nous sommes, je sais juste que j'ai deux heures pour finir une présentation Power Point pour le prochain congrès (que je peaufinerai dans le train), quarante-huit heures pour boucler un dossier d'évaluation et que je suis dans les choux pour l'anniversaire de ma femme...

A ce niveau, le "droit à la déconnexion", officiellement reconnu par l'administration, est un mythe au même titre que la réduction d'impôts sur le revenu...

C'est donc ma culpabilité de "papa fantôme" conjuguée à une hyper sensibilité auditive qui m'ont contraint à éteindre mon ordinateur ce jour-là.

Me voilà donc installé, par cet après-midi de juin caniculaire, au stand "Chamboule tout" sans un brin d'ombre et avec cinq heures de sommeil en guise de béquilles.

Deux heures, juste deux heures à tenir, ensuite je pourrai retourner dans l'obscurité de mon bureau parfaire mon bronzage à la lumière bleu de mon ordinateur.

Comme je suis un grand habitué des pauses-café rituelles lors d'un travail collectif, je m'attendais naïvement à voir la maîtresse de ma fille venir au secours de mes paupières mi-closes avec une tasse de liquide noir revigorant. J'aurais mieux fait de prendre mon thermos !

Je me savais fatigué, mais pas à ce point-là.

Le cocktail : fatigue + chaleur + cris d'enfants (comment font les maîtresses ?!) a eu le même effet sur mon organisme que dix Téquila frappées. Les stands de jeux ont commencé à tourner autour de moi, j'ai senti mes forces m'abandonner et soudain, le trou noir.

Je me suis réveillé dans la salle ou avaient été exposés les réalisations artistiques de tous les élèves au cours de l'année. J'étais allongé sur le sol, engourdi, la tête douloureuse, je sentais le poids de mon corps sur le carrelage froid. Les yeux entrouverts, je percevais les rayons du soleil filtrant à travers les feuilles de canson recouvertes de jaune, d'orange, de rouge ; les sculptures étirant leurs ombres déformées sur les murs de la pièce ; les guirlandes de plumes, de papier crépon, de tissus, agitées par la brise du soir. J'ai senti une main posée sur mon avant-bras et entendu un secouriste me parler. Au fur et à mesure que je reprenais conscience, des sons plus lointains me parvenaient aux oreilles. Des murmures, des exclamations, des voix d'enfants enjoignant avec fierté leurs parents à venir voir leurs créations, et les parents pleins d'admiration pour leur progéniture, les couvant de douces paroles bienveillantes ponctuées de "Oh" de "waouh".

Alors que les pompiers m'emmenaient sur un brancard, j'ai vu le balai des parents naviguant autour des panneaux d'affichage, à la recherche des créations de leurs chérubins, comparant avec ceux des autres, souriants parfois amusés, échangeant leurs impressions avec d'autres parents jusque-là inconnus...

J'ai été hospitalisé quelques jours par prudence, le temps de faire des examens de routine. Bilan : une tension un peu faible et une perfusion pour me réhydrater. Loin de mes dossiers, privé d'ordinateur, je pensais aux membres de mon équipe. Mon équipe, je le savais, n'allait pas bien.

Une gestionnaire débordée, des chercheurs en manque de moyens et de bras, des techniciens utilisés à des tâches répétitives, un personnel d'entretien las de ses activités. Rien de constructif ni de productif ne découlait de cela, c'était même source de tensions, d'éclats de voix ou de mutisme délétère.

Mon service hoquetait au rythme des arrêts maladie pour des maux d'hypochondriaques.

J'ai lu quelque part qu'on ne quitte pas une mauvaise entreprise, on quitte un mauvais manager. La remise en question est douloureuse.

Je devais trouver une solution pour faire de mes électrons libres, un atome stable, où chaque particule a son rôle bien défini, mais conscient que sans les autres, l'atome se désintègre.

C'est dans cet environnement médical que j'ai trouvé l'inspiration. Mon voisin de chambre s'était blessé à la tête en tombant lors d'une crise d'épilepsie. Un matin, un membre de l'équipe paramédicale est venu lui proposer de participer à un atelier un peu spécial. J'ai ainsi découvert que l'art thérapie se définie comme "l'exploitation originale et adaptée du pouvoir expressif et des effets relationnels de l'art dans un projet de soin". D'après l'art thérapeute, cette technique permettrait de soulager certaines douleurs de façon immédiate, serait fédératrice d'un mieux-être en soulageant des troubles de l'expression, de la communication, de la relation et des pénalités existentielles.

Sur le coup, j'avoue que j'étais sceptique.

Mais en scientifique que je suis, je me suis dit qu'il y avait peut-être là une expérience à tenter. Considérer mon équipe comme un patient qui souffre.

La nuit suivante, les images de mon réveil après ma perte de connaissance lors de la kermesse me sont revenues comme des flashs. Toutes ces couleurs, ces formes, ces regards croisés, ces paroles échangées par des étrangers rassemblés en un même lieu autour d'œuvres, d'artistes eux-mêmes inconnus...

Manifestement, l'art me faisait les yeux doux avec ses cils en poils de pinceaux.

De retour au laboratoire, au lieu d'envoyer un email à tout le personnel, je suis allé voir chaque membre de l'équipe individuellement pour lui proposer de participer à la création d'une œuvre collective sous la forme d'une grande fresque sur un pan de mur blanc dans le grand couloir de l'entrée. Aucun thème imposé, rien d'obligatoire, sauf l'apéro de clôture ce à quoi personne ne s'est opposé.

Le jour J, les plus motivés sont arrivés avec des pinceaux, d'autres avec de la peinture, les plus réticents sont venus... les mains dans les poches. Jean, notre agent d'entretien, s'est assis, la mine austère, pour regarder ses collègues œuvrer.

Je me suis lancé en premier pour montrer que le but n'était pas l'évaluation d'une qualité artistique. Mon tronc d'arbre tout droit avec ses grosses racines et son espèce de nuage vert au sommet les a bien convaincus. C'était digne d'un enfant de 4 ans !

Tous les membres de l'équipe se sont finalement lancés plus ou moins convaincus, avec plus ou moins d'hésitation, d'inspiration. Chacun a fini par y ajouter sa pâte, sa trace, un morceau de sa personnalité. Sauf Jean.

Le résultat était un mélange hétérogène de natures mortes, de paysages, de formes géométriques colorées, de symboles physiques, chimiques, de formules mathématiques, de citations, de volutes, de notes de musique...

Ce jour-là a été le début d'une succession de découvertes, de fou rires, d'échanges, de discussions qui m'ont permis d'adapter les

postes de chacun en fonction des besoins mais aussi des potentiels humains.

Ce jour-là a marqué la fin des journées enfermé dans son bureau sans lever le nez de son ordinateur.

Et notre ami Jean, toujours assis, l'œil rivé sur le mur décoré, s'est finalement levé et s'est avancé vers moi pour me dire : "Si vous voulez, je peux faire un cadre autour avec une jolie baguette dorée ?"

Stage de cohésion

Christine MENARD

Mais qu'est-ce que je fais là ?

Je ronchonne, le regard rivé sur les obstacles de mon chemin caillouteux. J'ai chaud, j'ai soif, tout mon corps réclame une halte et on me presse pour continuer. Un casque sur la tête, harnaché comme une bête de somme, je dérape sur les rochers glissants du tortueux sentier de chèvres.

Mes orteils crispés sur le bord de la falaise, les muscles de mes jambes tétanisés par l'effort, je constate inexorablement que je manque d'entraînement, et de condition physique. J'ai passé l'âge de ce genre de sport, à la rigueur je me serais mis au golf. Mais, là, une séance de canyoning, je n'ai pas les armes pour m'y affronter.

Ce n'est pas l'envie qui me manque de me débarrasser de tout ce fatras et de faire demi-tour, je salive rien qu'à l'idée d'une petite bière à une terrasse de café. Je lève la tête vers le guide pour un appel au secours muet, mais je ne récolte qu'un sourire narquois et ravale aussitôt mes récriminations. De quoi aurais-je l'air demain au bureau, si j'abandonnais ? Et ce n'est pas seulement ma fierté qui en prendrait un coup, mais je pourrais faire une croix sur la promotion que j'appelle de tous mes vœux depuis un an. Ce stage, je dois le poursuivre jusqu'au bout.

Déjà 17 ans que je manage une équipe. Mon expérience et mon esprit ouvert aux nouveautés me permettent de répondre aux exigences de mon patron et d'anticiper les tendances du marché. J'aime mon travail, j'ai de bonnes relations avec mes collègues, je n'hésite pas à offrir le café et je suis à leur écoute. Mais je cloisonne soigneusement mes vies privée et professionnelle, la meilleure façon, selon moi, de me protéger.

Aussi, c'est sans inquiétude et plutôt avec amusement que je me suis plié à l'exercice imposé de l'évaluation annuelle. J'ai préparé

avec soin l'entretien avec mon N+1 - pourquoi ne disait-on plus chef ? - et j'ai rempli toutes les cases, sauf une. Je n'avais aucune idée de la formation à proposer, "susceptible d'améliorer mon potentiel". Le jour dit, je n'avais nullement l'intention de moisir dans le bureau de mon chef. Depuis le temps qu'on travaillait ensemble, on s'était déjà tout dit. Il jeta un regard distrait sur les deux premières pages puis son regard s'attarda sur la case vide.

- Il va falloir que tu me trouves quelque chose, là !

- Pourquoi, je ne fais pas bien mon travail ?

Mon chef a pris un air gêné pour me répondre :

- Si, si, mais les méthodes de management ont évolué. Le nouveau patron sort d'une école américaine, « business is business », on est tous des marins embarqués dans le même bateau, on doit être soudé, on doit partager, un pour tous, tous pour un, quoi ! Une petite remise à niveau ne te ferait pas de mal...

Je commence à être franchement agacé :

- Puisque tu sais ce que je dois faire, dis-le moi.

Mon chef soupire de soulagement :

- Il y a une nouvelle formation, qui allie le travail sur la communication et les exercices pratiques. C'est un stage de cohésion d'une semaine, dans les Alpes.

J'aurais dû me méfier avant d'accepter, mais tout compte fait, je me suis dit que des vacances au vert ne me feraient pas de mal. Je comptais laisser les autres participants mener la danse et ne m'investir qu'au minimum. C'est en voyant mes jeunes compagnons de stage arriver en groupe à 6 heures du matin que j'ai commencé à avoir des doutes. Uniformément habillés de jeans et de tee-shirts, baskets de marque aux pieds, ils semblaient tout droit sortis d'un campus universitaire. Leur expression décontractée aurait pu faire illusion, mais je savais reconnaître par quelques signes la tension interne qui les animait.

De mon côté, je n'avais pas voulu prendre de renseignements sur le programme de la journée et je me suis étiré mollement après mon premier café matinal. Sans transition, un guide nous a propulsés sur un petit chemin de montagne. Je n'ai guère eu le loisir d'admirer les teintes flamboyantes des fougères tapies sous les hauts sapins, tant nous avons dû progresser à vive allure.

En queue de peloton, j'accusais mon âge et les paquets de cigarettes inhalées depuis trente ans et j'avançais péniblement en ahanant. Je m'invectivais copieusement, mais ma dignité m'empêchait de me plaindre ou de supplier les autres stagiaires de m'attendre. Jusqu'au moment où une jeune femme avait ralenti. Elle s'était déclarée enchantée de me tenir compagnie, jusqu'au moment où mon souffle m'avait trahi et je lui avais fait signe de continuer sans moi. J'étais arrivé au sommet du pic hors d'haleine, en colère contre moi-même et le reste du monde, au bord de l'évanouissement. Mes compagnons assis en cercle m'attendaient enfin, sur les instances du guide. Ah, elle est belle leur cohésion, qu'on ne me parle pas d'esprit d'équipe !

Et maintenant, me voilà perché en haut de la falaise mais je n'ai rien d'un aigle. Bien sûr, les autres ont déjà sauté, avec de grands rires, dans ce qui me semble l'antichambre de l'enfer. Le grondement terrifiant de la cascade annihile ce qui me reste de lucidité, mes jambes ont accumulé trop d'acide lactique et tremblent en cadence, mes oreilles bourdonnent.

Je glisse, je perds l'équilibre, je suis bousculé par la cascade et je suis recueilli par la cuvette aux eaux tourbillonnantes, dans laquelle les stagiaires se prélassent en m'attendant. L'eau glacée me remet les idées en place. Je réfrène mon envie de lancer des propos acerbes aux jeunes gens, de peur de paraître ridicule.

Nous nous coulons dans le rythme du torrent, j'ai retrouvé mon calme, mes gestes ne tardent pas à retrouver leur fluidité. Je commence à prendre plaisir à me laisser porter par le courant, à jouer avec les vagues, à onduler pour éviter les rochers. Mes jeunes collègues, en revanche, semblent mal à l'aise, leurs gestes sont

désordonnés, ils sont ballotés d'une rive à l'autre. Leurs regards les trahissent, c'est la peur que j'y lis. Je les dépasse souplement et je profite d'une accalmie dans le cours tumultueux de la rivière pour me retourner.

Et je vois mes jeunes collègues battre l'eau vigoureusement, d'une manière désordonnée, ils oscillent d'une rive à l'autre. Certains ont les yeux agrandis, mais oui, ils ont peur. Ils avancent, mais leurs corps basculent, leurs mouvements brutaux sont loin d'être efficaces. Je les dépasse facilement et décide de prendre la suite des opérations.

- Suivez-moi, vous ne risquez rien, le courant va vous porter ! Il suffit d'allonger les bras devant vous et de battre tranquillement des jambes. Regardez-moi, si je peux y arriver, vous aussi !

Je les vois se mettre en file indienne derrière moi. Ils veillent les uns sur les autres, attentifs à ne pas se laisser recouvrir par les flots. Je ressens un frisson de plaisir au spectacle de cette équipée solidaire. Nous finissons par aborder sur la grève, harassés mais heureux d'avoir franchi cette épreuve.

La démarche chancelante de mes collègues trahit les efforts qu'ils ont dû fournir. Ils réclament une halte et forment un cercle bienveillant autour de moi. Je ne vais pas leur révéler combien j'ai pu craindre cette épreuve, ni ironiser sur l'esprit de cohésion. Notre périple s'achève en un immense rire, de bonheur, de soulagement.

Le lundi suivant, mon chef n'attend pas la réunion hebdomadaire pour venir recueillir mes impressions.

– Alors, tu as appris des choses, j'espère ?

Je maugrée, mi-figue, mi-raisin :

– Pour ça oui, je sais maintenant que mes méthodes sont toujours valables… C'est plutôt pour mes jeunes collègues que la semaine a été utile !

Je m'interromps, le visage de mon chef s'ouvre sur un large sourire…mais oui, il éclate de rire, lui qui se contente à l'ordinaire de hausser les sourcils ou d'abaisser les coins de sa bouche pour manifester sa surprise ou sa désapprobation.

– Tu penses bien qu'on ne t'aurait pas fait perdre une semaine de travail pour ça. Les jeunes s'en souviendront. Et je préfère utiliser le budget formation à un stage, plutôt que de payer des pénalités !

Une journée à parfaire

Axel DESOUCHE

Les yeux rivés sur son écran, Christophe attendait l'annonce des résultats. Sa tenue était impeccable, le café frémissant et les toasts beurrés avec une justesse incroyable. Cette journée s'annonçait superbe et il ne manquait plus pour la parfaire que de connaître son score de la veille. Christophe but une gorgée de breuvage amer, on lui avait délivré ce matin avec son petit déjeuner une capsule rouge : « suprême de café noisette », réservé aux meilleurs éléments de la compagnie. Cela ne faisait qu'une semaine qu'il s'en délectait et sentait déjà qu'il ne pouvait plus s'en passer.

Il se souvenait de ses débuts dans l'entreprise et de la capsule brune que l'on réservait aux premiers rangs : « noir intense », tout à fait convenable, mais une fois que l'on était passé à la catégorie supérieure…

Il était désormais 7h, la page de son ordinateur se réactualisa et le palmarès s'afficha sur le site de la compagnie. Christophe repéra instantanément son nom à la 16eme place. Il s'était maintenu.

C'était une excellente nouvelle et bien qu'il ne se serait pas attendu à moins de sa part, il ne cherchait pas la concurrence. Christophe en effet ne cherchait pas à faire partie de l'élite. Certes sur près de 300 salariés il faisait partie des meilleurs, mais cela sans se démener réellement.

Même dans la tête de classement on n'avait pas la volonté de dominer l'autre, d'écraser son collègue, et si chacun souhaitait bien entendu augmenter ses gains, nulle agressivité ne transparaissait au sein de l'entreprise. Bien au contraire, un esprit fair-play semblait s'étendre à tous les employés. D'ailleurs la journée venant de commencer le Tchat de l'entreprise commençait à être bombardé de « Bonjour ! », « Bonne matinée! », « Bonne chance ! » et autres messages d'encouragements.

Christophe termina sa tasse et engloutit son petit déjeuner, les résultats étant désormais accessibles, la journée pouvait commencer.

Après avoir pris ses compléments alimentaires et ses vitamines, cadeaux de la boîte absolument indispensables pour se maintenir

en forme, il put enfin sortir. Au dehors le temps était radieux, le soleil caressait timidement un paysage splendide : l'aurore sublimait le parc dans lequel il passait ses journées de travail.
Voilà à quoi ressemblait le bureau de Christophe, un espace vert de plusieurs dizaines d'hectares entièrement aménagé par la compagnie : des kilomètres de sentiers, des pistes cyclables, quelques bassins artificiels ainsi que de nombreuses parcelles boisées.
Cela faisait des années que la plupart des entreprises optèrent pour ces nouvelles formes de super « open-space ». Plus d'immeubles, plus de bureaux, plus de contraintes matérielles. Plus rien qu'un énorme parc naturel à la disposition des employés. L'objectif était de stimuler les capacités et la productivité des travailleurs en les plongeant dans un environnement de travail sain.
« Le salarié est roi » tel était le slogan de la compagnie.
Le long des pistes étaient installées des bornes pour recharger son ordinateur portable, ces derniers étaient fournis par l'entreprise contre de simples points à gagner en accomplissant les bonus de la journée. Le même système s'appliquait pour les logements : de simples mais confortables mobile-home entassés les uns sur les autres de manière à former de petits immeubles en bordure du parc.
Christophe observa un moment la magnifique vue qui lui était offerte puis dévala les escaliers et prit le premier sentier venu.
Rapidement il trouva un banc près d'un bosquet qui lui convenait parfaitement, il alluma son ordinateur et se mit au travail.
Les chiffres défilèrent devant ses yeux et ses doigts virevoltèrent sur le clavier. Au bout d'une heure ou deux il changea d'emplacement pour se poser sur une grosse souche au milieu d'une clairière. En route il croisa deux collègues à l'air enjoué, l'un d'eux reconnu Christophe, faisait partie des retraités que la compagnie engageait gracieusement contre un logement et une pension, le cadre de travail convenait à merveille à ces vieilles personnes ravies d'avoir de quoi s'occuper.
Plus loin il croisa deux autres salariés, plus affairés cette fois car allongés dans leurs transats ils scrutaient avec attention leurs écrans, sans doute avaient ils pris du retard et ne gagneraient pas

de points bonus.
Christophe aimait beaucoup observer les autres employés de la boîte, la plupart formait un formidable contraste avec leurs fronts soucieux et perlés de sueurs, les doigts crispés sur le clavier tandis qu'autour d'eux bruissait une nature insouciante. En vérité ils prenaient plaisir à effectuer leur travail, leur véritable souci était de faire le meilleur score possible afin de cumuler un maximum de points.
Christophe était devenu très bon, il remplissait toujours le quota avant 10 heures et avait donc plus de temps pour tenter de remporter le bonus de fin de journée.
L'entreprise mettait en fait à disposition des employés de très nombreux moyens de remporter des crédits visant à s'offrir des extras, améliorer son logement par exemple en piochant dans le catalogue d'ameublement de la compagnie. Surtout, ces points accumulés vous faisaient passer au niveau supérieur et vous permettaient d'accéder à de nouvelles parcelles du parc autrement interdite, le petit déjeuner était meilleur, le ballon d'eau chaude plus conséquent à chaque palier…
Christophe était admiratif devant l'inventivité des cadres de la boîte qui trouvaient toujours de nouveaux moyens de rendre leur quotidien plus agréable. La plupart des gestes quotidiens faisait l'objet d'un concours : il existait un bonus pour les plus ponctuels, les plus propres, les plus économes... De plus chaque employé était invité à s'occuper du parc et avait des défis à relever, toutes les semaines la parcelle de terrain à entretenir était évaluée puis changeait.
Christophe toujours assis sur sa souche d'arbre ne pouvait concevoir de travailler comme autrefois, enfermé dans une tour de verre et d'acier, cloué sur une chaise dans un bureau exigu.
Et tandis qu'il appréciait une fois de plus le confort qui lui était offert, il entendit un glissement léger, un souffle derrière lui. Il se retourna et prit le déjeuner qu'il avait commandé entre les pattes du drone en vol stationnaire à ses côtés. Puis ce dernier s'éleva prestement, un battement et il disparut. Les employés étaient habitués à ce genre d'apparition, il n'était pas rare de croiser des drones de sécurité durant la journée. L'entreprise aimait afficher de

quelle manière elle prenait grand soin de ses salariés, de multiples robots-caméras vérifiaient qu'il n'y avait pas d'incidents et assuraient par là-même la sécurité des travailleurs.
Christophe, comme à son habitude, eut fini sa journée bien plus tôt. Vers 19 heures il avait retrouvé son logement et put s'atteler à compléter ses gains grâce à toute sortes de travaux présentés sous forme de « quêtes » bonus par la compagnie. Enfin le plateau repas fut servi, sonnant la fin de la journée, mais bien entendu les employés avaient tout le loisir de terminer leurs travaux en cours.
Aux environs de 22 heures Christophe éteignit son ordinateur, ayant accompli ses objectifs il prit quelques somnifères -cadeaux de la compagnie- indispensables pour une bonne nuit réparatrice, puis il se coucha sereinement en faisant des pronostics sur ses gains.
Le lendemain matin, Christophe se leva de bonne heure afin de ne pas rater la publication des résultats. Il était habillé élégamment, le café était toujours aussi excellent et la brioche encore tiède. La journée s'annonçait superbe et il ne manquait pour la parfaire que de connaître son score de la veille.

Une rencontre trop rare dans une vie de travail

Anne-France CORREDOR

Elle n'a pas continué ses études. Elle est sans complexe, mais l'étiquette que la société lui renvoie (*exécutante sans cervelle*) finit quand même par lui coller à la peau.

Quelques années après, une tuile comme il en arrive tant d'autres dans la vie professionnelle : un licenciement « *y'a plus d'argent* ». Qu'importe qui gère, qui fait les erreurs de management, celui qui saute, c'est celui qu'on pense sans valeur et facilement remplaçable vu ce qu'il est, vu où il est dans l'échelle sociale. Des règles permettent de le faire sans avoir de questions morales à se poser ; ils ne sont pas des monstres, ils ne font qu'appliquer les règles.

Elle n'est pas si triste ; le travail n'est pas des plus épanouissants, les salariés sont divisés en 2 clans. Elle y voit l'occasion de faire autre chose. Elle croit en sa bonne étoile ! Optimiste jusqu'au bout des ongles pour éviter de sombrer ; il le faut ! Pleurer en silence, seule, sera l'unique moment de faiblesse qu'elle se permettra.

Un homme ne peut accepter, de par ses convictions, de voir une mère de famille jetée dehors pour des raisons financières. Utopiste dans notre monde d'argent, il veut tout tenter. Il est très peu suivi, mais finit pas trouver une solution ; elle manque un peu d'honnêteté, mais il en accepte les éventuelles conséquences ; elle prendre un poste de secrétariat, ponctuellement, pour retranscrire des données, dans son service. « *Diplôme dans le secrétariat et une super expérience dans ce domaine*». Elle ne sait même pas qu'il a menti pour elle ! Elle accepte, elle n'a rien à perdre.

1er jour : Elle est placée sur un ordinateur. C'est le 1er qu'elle voit (nous sommes dans les années 90) mais elle a déjà tapé, un peu, à la machine quand elle était enfant. Cela reste un clavier et elle tape ! Tape et tape ! Mange du bout des lèvres, impressionnée par ces cols blancs (il n'y a que ça !). Ils ne sont pas méprisants, mais elle ne parle pas le même langage, elle n'a pas les mêmes codes.

Tape et tape encore… Elle ne sait pas qu'il faut sauvegarder, elle ferme avant de partir et perd une partie de son travail de la journée ! Il est là, rassurant : « *maintenant, tu sauras qu'il faut sauvegarder, on apprend de ses erreurs* ».

2ème jour : Pour comprendre sur quoi elle travaille, pour éviter de taper au kilomètre, pour donner du sens à son travail, il lui donne un document. Ils ne doivent pas être nés sur la même planète, mais elle veut comprendre quand même. Elle lit une page… plutôt commencer par un paragraphe… plutôt lire phrase par phrase… mot par mot… un bon dictionnaire devrait l'aider… mais lui non plus ne comprend pas cette langue. Déprimée, elle repart sur son travail de retranscription ; on n'a pas besoin de comprendre pour bien faire son travail.

4ème mois : L'intégration se fait ! Les cols blancs de l'équipe se montrent plutôt ouverts et elles découvrent qu'ils ont les mêmes défauts, les mêmes qualités, les mêmes travers que les cols bleus. Sa bonne volonté est appréciée, reconnue. Elle commence à comprendre des mots de ce fameux document qui est sur son bureau, symbole de ce fossé qu'elle aimerait combler. Puis la tâche se corse ; il lui demande de coder les données pour pouvoir les interpréter. Elle dit oui, elle est toujours d'accord pour du travail nouveau. Elle peine ! Elle comprend difficilement, elle en rêve la nuit, se réveille en sueur en comprenant tout d'un coup ses erreurs. Elle corrige mais de nouvelles erreurs apparaissent ! Long sera le chemin ! Elle s'accroche.

6ème mois : Il demande à toute son équipe de travailler plus vite, le rapport est attendu. Elle perd son courage, mais le prend à 2 mains pour lui expliquer qu'elle a du mal, qu'elle a conscience d'être le boulet de l'équipe. Il la regarde : « *Je sais ce que tu fais et le niveau que tu as. J'assume mon choix. Mais ceux qui ont une thèse, eux, pourraient aller plus vite. Continue, ne te fais pas de soucis, tu fais un excellent travail* ». Elle le regarde et ne sait que dire. Elle continue à donner ce qu'elle a. Elle se fixe elle-même des barres très hautes.

9ème mois : Le rapport est sorti ! Il fera même l'objet de papiers pour un grand colloque international ! L'équipe est euphorique ! Tous vont aller à ce colloque, aux Etats Unis. Elle est heureuse pour eux, pour le projet, pour cet homme. « *Tu viens avec nous* » « *Non, le rapport, ce n'est pas moi* ». Il lui précise que sans son travail, le rapport ne serait pas sorti, il lui rappelle les heures qu'elle a passées sans s'accorder de pause. Il tient à mettre son nom sur le rapport et qu'elle les accompagne au colloque. Toute l'équipe approuve cette décision. Elle a la reconnaissance d'un haut responsable et de toute l'équipe ; elle a gagné son billet pour le monde des « grands ». Elle savoure sa chance.

Au congrès, elle parle peu, ne se sent pas vraiment à sa place, a tout de même l'impression d'être une usurpatrice. Ses collègues la soutiennent et elle passera 8 jours magnifiques ! Quelle récompense pour ce travail de forçat !

10ème mois : le remplacement se termine. Elle voit la fin arriver avec tristesse, elle avait presque plaisir à travailler aussi dur et l'ambiance avec les collègues est au beau fixe. Il lui propose : *« Ce serait bien que tu passes une UV ou deux au CNAM que je puisse justifier de te garder* ». UV ? CNAM ? Encore de mots qui ne résonnent pas à ses oreilles si ce n'est pour lui montrer son ignorance du milieu des études. Elle part à la recherche des informations et trouve : elle s'inscrit au Conservatoire National des Arts et Métiers, en cours du soir, pour quelques Unités de Valeurs. Une nouvelle expérience qui peut se montrer intéressante.

La réalité la rattrape : pour être crédible, il faut un diplôme, quelques UV ne suffisent pas. De quelques UV sur un semestre, elle passera à 6 ans d'études ! Elle pleurera souvent de fatigue devant les week-ends si courts qu'ils ne permettent aucun repos. Elle mènera 3 vies en une seule : Maman, salariée et étudiante. La réussite à la 1ère UV la fera crier de joie après avoir tremblé devant le tableau d'affichage ! Elle est encore capable de réussir, de se frotter à des petits jeunes frais moulus de l'école et de faire aussi bien qu'eux. Elle prend confiance en elle et elle aime ce qu'elle fait ! Elle se lance dans les études avec passion ! Elle se motive

pour son travail et elle évolue ; de « simple » gratte papier, elle se lance dans des analyses sous la responsabilité de « vraies » diplômées et elle comprend ! Elle comprend les mots, elle comprend le sens. Elle commence à comprendre le document qu'elle a reçu tout au début et comprend d'autant mieux l'intelligence hors du commun de cet homme. Il a pourtant su rester si simple, si accessible. Il estime qu'il a la chance d'avoir deux diplômes d'ingénieurs et il veut aider tous ceux qui n'ont pas eu la même chance que lui. Peut-être est-ce ça, la véritable intelligence. Elle n'est pas la seule à qui il donne sa chance, elle est seulement celle qui part du plus bas. Le respect qu'il a des collaborateurs lui est rendu. Ce respect mutuel intrigue, n'est pas compris et laisse donc une part belle à la calomnie : le charme féminin serait pour beaucoup dans les choix de son équipe. Jamais, ni elle, ni aucun membre de l'équipe n'aura n'a eu de gestes, de paroles ou de propositions déplacés à subir.

Un énorme travail a été accompli ! Par toute une équipe menée par un être humain.

Et la nature humaine refait surface tout doucement ; moins de travail, pas de projet fédérateur, une équipe qui se démantèle et des jalousies qui s'expriment. Mais, pour elle, la machine est enclenchée ! Elle a pris confiance en elle, elle a découvert un monde qu'elle ne connaissait pas et continuera son évolution professionnelle. Grâce à un homme qui s'est simplement montré humain, respectueux, conscient des limites de chacun et reconnaissant du travail et des efforts fournis. Reconnaissant pour chaque pierre posée, conscient de l'importance de chacun dans un collectif de travail.

Voici la promesse

Valérie DUPLAIX

Je peux dire qu'en matière d'innovation, le nouveau boss a fait fort, du genre innovations éclairs et percutantes ! Mais de là à savoir si ses innovations étaient positives ? Sur ce point, je ne peux pas m'avancer. Mais je veux raconter, les juges comprendront mieux.

Quand Jérôme Chichain a débarqué chez nous comme nouveau Directeur Général du Département Affaires, personne dans le service n'a rien trouvé à redire. En fait, personne ne le connaissait. On supposait qu'il devait avoir de sacrés diplômes ou un sacré piston pour être nommé Directeur Général de ce département sensible, car c'est sur ce département, que reposent tous les bénéfices que l'on peut redistribuer gentiment chaque année aux actionnaires, grâce à lui que l'on peut payer les chefs aussi généreusement… Et quant à nous, obtenir nos bonus de fin d'année. Des bonus grassouillets.

Il est venu se présenter dès son premier jour dans la boîte, il s'est déplacé jusqu'à la salle des marchés. Il était là souriant, calme, posé, il s'est présenté, nous a dit quelques mots de bienvenue du style :

– Je suis ravi d'être le nouveau capitaine de ce navire… Il parlait de changement de cap… Bref des trucs qui ne voulaient rien dire… Nous lui avons serré la main chacun à notre tour. Nous avons défilé les uns après les autres ; nous voulions déposer notre odeur sur sa main comme un chien qui se frotte à son maître. Nous aurions pu pour un peu lui lécher la main, tels des hommes liges que nous étions.

Jérôme Chichain paraissait relativement jeune pour avoir un tel poste. À l'état civil, il avait quarante-cinq ans. Il en faisait trente, trente-trois au max. Nous aurions pu trouver l'homme quelconque si son regard n'était pas si étrange. Ses yeux, d'une couleur

indéfinissable, avaient comme le pouvoir… Le pouvoir de nous radiographier… C'est difficile à expliquer. Ça faisait peur.

Nous étions douze hommes, et nous n'avions pourtant peur de rien ou de pas grand-chose. Nous passions dix heures par jour à nous battre comme des bêtes enragées. Certes des batailles virtuelles, mais nous avions une telle rage, une telle voracité… Nous sommes dressés pour le combat. Nous avions les dents et la couenne dures. Pourtant, aucun de nous n'a pu soutenir son regard.

Le premier événement marquant s'est passé dès la première semaine de son arrivée. Il n'a pas perdu de temps. Je crois que cela a eu sur nous un effet de surprise qui nous a laissés sans réaction.

M. Jérôme Chichain (J.C pour les intimes) est arrivé en fin de matinée, et en ce mois de juin, derrière les baies vitrées, c'était la fournaise. Les ordinateurs produisaient plus de chaleur que la climatisation n'arrivait à en extraire. On transpirait tous déjà à grosses gouttes et nous nous étions réunis autour de la fontaine à eau. Chichain est arrivé avec Christine la secrétaire tout penaude derrière lui. Christine, tête baissée, chiffonnait un mouchoir. Et là Chichain s'est mis a crié qu'il fallait qu'on cesse de traiter Christine de la sorte… Qu'on arrête tout le temps de vouloir son licenciement, bref de vouloir sa tête !

À vrai dire, Christine n'était pas vraiment à la hauteur, plus absorbée par ses histoires d'amour foireuses qu'à la rédaction de nos rapports. On avait toujours peur qu'à cause d'elle certains bonus nous passent sous le nez. C'est vrai que nous nous défoulions souvent sur elle. Ça nous faisait du bien. Chichain nous a expliqué :

– Je n'envisage pas le management de cette façon. Que celui qui n'a jamais fait d'erreur s'avance…

Il avait dans les bras une liasse de dossiers multicolores. Personne n'a bronché. Nous étions figés, aucun de nous n'avait envie de le

voir sortir un de ces dossiers. Nous nous savions bien que nous avions tous fait un jour ou l'autre une erreur.

Son regard étincelait. Il a lancé en partant :

– Vos mauvaises habitudes, c'est terminé. Je vais innover, il y en a besoin. Je vous en fais la promesse !

Il a quitté la pièce, Christine trottinait plus légère derrière lui.

J'étais tremblant et ahuri. Nous avons chuchoté entre nous qu'il fallait prévenir quelqu'un au haut lieu, que c'était grave, mais Paul a dit :

– Le grave : c'est ce que nous faisons nous ! Spéculer sur les denrées alimentaires, créer des crises financières, accabler les états d'intérêts impossibles à rembourser…

Il déraillait complètement et il insistait :

– J.C ne me fait pas peur, mais nous, nous pouvons avoir peur de ce que nous faisons…

Amaury lui a crié:

– Tu ne vois pas que ce mec est fou, fou furieux ! On va venir travailler avec la peur au ventre, tu parles d'innovation positive !

Paul a répondu :

– Moi, je viens tous les jours travailler la peur au ventre. Peur qu'un jour on me demande des comptes sur ce que je fais… Pas vous ?

On a rigolé. On a préféré rigoler. Et on lui a rappelé qu'il n'avait pas peur d'encaisser son bonus en fin d'année !

Monsieur Chichain fit ensuite passer quelques notes de service nous indiquant qu'il tenait absolument à mettre en place quelques innovations. Nous savions que chaque nouveau chef aime marquer de son empreinte son territoire tel un animal. On ne s'inquiétait

pas, habitués depuis des années à voir les hautes instances cravatées du pays et des entreprises pondre des référentiels de procédures de plus en plus compliqués au nom divers plus ou moins charmants : Démarche qualité, démarche transparence, démarche écologique compatible, et d'autres au nom du respect de la planète, au nom des arbres verts et des hirondelles du printemps. Nous savions bien qu'en haut lieu, on montait de véritables usines à gaz au sein des entreprises pour que personne ne puisse s'y retrouver et qui ne servaient qu'à endormir la conscience de chacun à coups de chartes multiples, mais absconses, qui ne pourraient jamais être appliquées. Même pour aller prendre un café, le référentiel Sécurité était si complexe qu'il aurait fallu pour utiliser la machine à café avoir à nos côtés : une trousse de secours, un pompier avec sa lance, tenir en même temps d'une main la notice de la procédure de quatre pages, tout en cochant au fur et à mesure les étapes au feutre vert. On se demandait d'ailleurs ce qu'ils allaient bien pouvoir nous pondre pour aller pisser… Mais nous, nous nous sentions à l'abri, certains de l'importance stratégique de notre travail. Je ne veux pas dire que nous nous sentions tout-puissants, mais cela n'en était pas loin… Rien ne nous préparait à ce qui allait se passer le matin du 6 juillet.

Ce 6 juillet 2017 une grande réunion a été programmée. M. Chichain est arrivé dans la salle où nous étions tous les douze assis autour de la table. Il a alors déclaré qu'il allait nous fait part de son ultime intention :

– C'est un projet plus grand que moi, je dois bien le reconnaître, c'est une innovation positive majeure que je désire mettre en œuvre au plus vite. Tout le monde désormais, du portier à la secrétaire, des traders au directeur général, tous toucheront le même salaire. Plus de bonus, plus de prime, plus de maître, plus d'esclaves, tous des amis. Voici ma grande promesse qui se concrétise. Il souriait satisfait.

C'est à ce moment qu'un gros poêle en fonte nous est tombé sur la tête. Nous étions sonnés. Les privilèges s'envolaient, les avantages de classe disparaissaient et nous étions là autour de la table à

partager avec lui un café et croissant… Quel mégalo ! Pour qui se prenait-il ! On naviguait dans le brouillard et lui Le Chichain, nous conduisait vers un naufrage.

Amaury s'est levé, après ce fut une grande pagaille. Je ne sais plus lequel de nous a frappé le premier. Cela n'a plus d'importance, tous (sauf Paul) nous avons frappé, sans plus pouvoir nous arrêter. Il n'a pas tenté de fuir. Vous comprenez, Messieurs les juges, qu'il n'y avait rien d'autre à faire. Oui, nous devions pour sauver notre monde, mettre un terme à la folie, au délire, de ce Jérôme Chichain. Et nous l'avons fait.

A.V.S.

Laure BRUSA

1er prix du concours 2006

J'en ai plein les … tu me fais ... Espèce de …
Je suis accueillie par une bordée d'injures. Il est furieux. Ça va barder.
« Tu es encore en retard, c'est toujours la même chose » et les injures reprennent.
Il a soixante ans, les cheveux et la barbe gris et crasseux, ses mains tremblent et il m'insulte.
Ses deux chiens arrivent en remuant la queue, ils me font des fêtes, ça le rend encore plus furieux.
J'essaie de me justifier : " j'ai traversé la ville, et j'ai pris tous les feux rouges, et puis il y avait pas de place pour me garer, j'ai tourné un bon moment".
« Je m'en fous, tu as qu'à partir avant ».
« Je peux pas ! Oh et puis y en a assez, si vous arrêtez pas de m'insulter je m'en vais ».
« Non, non, c'est moi qui pars ».
Le voilà parti en râlant. Il me laisse seule dans un appartement dans un état lamentable.
Les chiens n'ont pas de place pour se coucher par terre.
Huit chaises sous une table à six places, trois frigos dont un seul fonctionne, un vélo, il n'a qu'une roue, des fauteuils bancals, des armoires.
Le lit est le seul espace libre pour les chiens. Ils s'y couchent, s'y roulent, s'y vautrent avec délice, …
La table est couverte de papiers, de verres sales, de cendriers pleins.
Je commence à ranger. Des chaussettes trempent dans un seau, l'eau est noire.
Ça fait une semaine que je suis pas venue, le parterre, dont la couleur d'origine est beige clair, est maintenant gris foncé, la

cendre de cigarette s'y est incrustée ; les murs, les meubles sont jaunes, la nicotine s'y est collée.
Une montagne de vaisselle collante, des casseroles brûlées, seule la douche est impeccable…juste un peu de poussière…
La porte s'ouvre, il revient. Dans une main un plant de pensées, dans l'autre un sachet.
« C'est pour toi »
Je feins la surprise, c'est un rituel, ses colères ne durent pas et il se fait pardonner.
Le plant de pensées, il l'a certainement fauché dans un jardin public, le croissant, il l'a acheté avec le peu de monnaie qu'il avait au fond de sa poche.
Tout rentre dans l'ordre, les chiens dorment sur le lit, lui il fume et il boit son vin rouge, moi, je monte un aïoli.
« Mets un peu plus d'aïl ». Il y en a quatre gousses. « C'est pas assez ».
La cigarette et l'alcool lui ont brûlé la bouche, il trouve tout fade et ne mange que des aliments épicés, salés, poivrés.
Le roquefort n'est pas assez fort, le piment pas assez pimenté.
Il me montre la dernière lettre qu'il a écrite à Mitterand.
Le style est vif, l'écriture belle bien qu'un peu tremblante, pas une faute de français, pas une faute d'orthographe.
Quand on sait qu'il a fait le routard pendant des années, travaillé par ci par là pour gagner de quoi manger : vendanges, maïs, cerises, asperges. Quand l'hiver approchait, il se couchait dans un fossé en espérant que les gendarmes ou les pompiers le trouveraient ce qui forcément arrivait, et lui permettait de passer l'hiver au chaud dans un hôpital psychiatrique…
Comment se douter que cet homme usé, aigri, malade a été journaliste, qu'il a écrit des articles dans les plus grands journaux parisiens et qu'il était reconnu par toute sa profession.
Un jour il a tout laissé tomber et il est parti sur les routes.
Je sais tout de sa vie sauf la raison de la cassure…
Ce matin il ne crie pas, il est bougon, je m'inquiète.
« Je suis pas bien, je dois avoir de la fièvre, je vais prendre ma température ».

Sitôt dit, sitôt fait, il baisse son caleçon, et le thermomètre entre les fesses il déambule autour de la table. Ébahie, mon balai à la main je le regarde faire.
« Vous seriez mieux allongé sous les couvertures si vous avez de la fièvre ».
« Non, non, quand je m'allonge c'est pire ».
Il faut dire que ce matin je suis venue plus tôt que d'habitude, et que les vapeurs de l'alcool ne se sont pas toutes évaporées…
J'étais en vacances quand ma remplaçante l'a trouvé inanimé sur son lit. Il est mort à l'hôpital tout seul, d'une cirrhose du foie. Ça fait dix ans.
Je pense encore à lui.
Et aussi à elle, qui l'a remplacé.
A cette odeur de pain grillé et de lait chaud.
Elle qui me reçoit le matin avec son bon sourire, ses rides creusées par le soleil et l'air de la campagne.
Petite maison coquette, propre comme un sou neuf. Je râle car c'est trop propre, elle a fait son ménage dans la nuit parce qu'elle ne dort pas.
Alors on fait les cuivres, on papote, on fait le tour du jardin ou du poulailler, et je reviens toujours avec deux tomates, ou six œufs, un bouquet de fleurs.
Et on rit, de tout et de rien, je lui raconte mes formations, mes réunions, mes lectures.
Elle me raconte son enfance, sa jeunesse, son mari et la maison qu'ils ont construite de leurs mains.
On a les mêmes goûts, la campagne, la nature, les champignons, la lecture.
L'après-midi, quatorze heures « vite, vite, dépêchez-vous, ça commence ».
Encore un rituel, celui des « Feux de l'amour ».
Je voudrais commencer à faire un peu de ménage, un peu de poussière dans la chambre pendant qu'elle regarde son feuilleton.
« Vous faites trop de bruit, et puis je l'ai fait, asseyez-vous ».
C'est un ordre. Alors je m'assoie et je regarde avec elle. Elle adore ça, elle fait les commentaires, elle devine ce qui va se passer, et elle rit.

Certains jours j'ai des surprises : un nouveau chien qu'elle ou sa fille ont trouvé, errant, malade, elles le soignent, le chouchoutent, des fois c'est un chat, un jour elle m'a montré une caille blessée qu'elle avait mise dans une cage en attendant qu'elle guérisse.
« Pourquoi vous avez mis ce miroir dans la cage ? »
« Té ! pour pas quelle se sente seule !! »
L'hiver le rouge-gorge vient sur le rebord de la fenêtre et l'appelle jusqu'à ce qu'elle sorte.
Pour lui donner quelques miettes.
Et puis elle souffre, elle s'étiole, l'hôpital.
Quand elle revient à la maison on sait que ce n'est plus pour longtemps.
Mon dernier travail, ça a été de lui tenir la main pendant les deux heures qui lui étaient accordées par sa caisse de retraite.
Je suis aide à domicile et je les ai aimés …

Laisser battre doucement

Philippe BRONDEUR

1er prix du concours 2007

Le lavage des mains, un rituel que l'on connaît forcément sur le bout des doigts. Le premier geste appris en internat de chirurgie.
Si je m'en souviens ? J'avais les ongles longs, comme une idiote qui veut se donner l'air... d'une idiote. Le titulaire s'est gentiment moqué de moi : « On reconnaît les vrais jardiniers à la terre qu'ils ont sous les ongles, et les vrais chirurgiens à leurs ongles courts ou rongés ». Depuis, je fais en sorte de les avoir toujours courts.
Dans la salle d'opération, les gants enfilés, je me détends toujours les doigts quelques instants, en jouant sur un piano imaginaire. Je ne connais rien au solfège mais, pour la chirurgie, je domine la partition.
Pontage coronarien, une intervention bien maîtrisée, seulement 1 à 2 % de complications en moyenne. Combien en ai-je déjà pratiqué dans ma carrière ? Pas loin de cent sûrement. Il ne faut jamais compter, ou alors, seulement sur sa confiance.
La patiente est prête, allongée endormie, le respirateur qui ronfle et la poitrine dénudée qui répond doucement, par-dessus l'interminable bip régulier du moniteur, compagnon de nos vies. Interminable oui, j'y compte bien.
Scalpel, inciser. Souvent, c'est à cet instant, dès le premier geste que l'on sent si l'on va opérer proprement : la main hésite et les trois heures de l'intervention vont être une suite de doutes échappés, sans pour autant de cicatrices visibles heureusement. Car il suffit généralement de se dire que tout va bien se passer, oui, je connais mon travail, je soigne chaque mouvement avant de soigner le reste, et tout se met bien en place comme sur une planche d'anatomie.
Voilà, j'ouvre le corps et le bal des instruments avec un calme précis et l'assurance : l'avenir de cette patiente vient de se réfugier entre mes mains.

Chaque couche du corps a ses dangers, ses incertitudes. Parfois j'ai comme l'image d'un millefeuille : on connaît la recette et la fabrication, mais on n'est jamais sûr de la façon dont le feuilleté va se présenter, comment les couches se seront développées, s'il aura le goût des autres.
Alors on prend ses précautions : radiographies, échographies, imageries de toutes sortes. Je connais l'intérieur de mes patients mieux que le contenu de ma penderie. Je me moque un peu de ne pas remettre la main sur un jeans, mais je mets un point d'honneur à toujours laisser le corps que je visite dans l'état où je l'ai trouvé, en meilleur état même : mes patients sont rangés avec plus de soin que mon appartement, c'est certain.
Epiderme, graisse, muscles, mes doigts se glissent dans les chairs comme ils ont déshabillé la cage thoracique. La chirurgie c'est une danse d'amour. Après quinze années de pratique, je suis devenue une dragueuse de coronaires de première. Je n'ai pas perdu le moindre patient, pas un depuis le dernier en date. Et encore, c'est toujours lui qui me plaque. C'est ce que je me dis depuis ma première intervention : positiver quelques soient les circonstances, ne pas reconnaître ses tords mais être consciente des progrès à faire. Jusqu'au bout je compte bien m'améliorer. Il y a trop de vies à remettre sur le bon chemin pour ressasser les cas qui s'obstinent à faire du hors-piste.
La voilà : la petite artère qui attend que maman la prenne par la main. Cachée près du sternum, pas indispensable aux muscles qu'elle irrigue, canal secondaire qui va fort justement venir seconder une coronaire abîmée. Une artère mammaire au secours d'un cœur en souffrance : une belle rencontre n'est-ce pas ? Je suis un peu l'entremetteuse des vaisseaux sanguins, bonne vieille coquine qui n'a pas son pareil pour faire battre les cœurs.
Vais-je encore y arriver ? Bien sûr : je n'ai rien prévu de mieux pour ce soir.
Je commence par isoler l'artère en la lissant du bout des pinces qui prolongent mes doigts. Je clampe et je coupe, ferme. Enfin, je suture les fines ramifications qui puiseraient du sang plus utile ailleurs.

C'est comme un sapin préparé pour Noël : je coupe la cime et je taille les branches afin qu'il soit parfait pour le foyer qui va l'accueillir.
Trouver une métaphore pour chaque acte pratiqué, une habitude prise depuis que j'enseigne moi-même la chirurgie aux internes. Ca ne rend pas les choses beaucoup plus aisées, mais on explique plus facilement au patient ainsi qu'à sa famille. Et lorsque l'on comprend, on a moins peur.
C'est fait, j'avais raison de ne pas douter. Maintenant, à ton tour petit cœur, tu vas pouvoir te reposer. Ne crains rien, on va bien s'occuper de ta maîtresse. Je t'assure, c'est la vérité : la machine qui va te remplacer est une vraie tuerie ! Enfin, façon de parler...
Là, il faut mettre les mains dans le cambouis, celui du corps, rouge-oxygène ou carbonisé-bleuté.
Une respiration, longue et lente, que mon air à moi soit au taquet.
Vas-y. Je désamorce la pompe, grenade inoffensive à la Voulzy, sirop cœur grenadine. Respire, oui, c'est bien : aorte branchée. Respire, oui : veines, l'une après l'autre, connectées. Oui : la machine démarre, le sang circule à nouveau, respire.
Le corps n'a joué au mort qu'une poignée de secondes. Ca fait du bien. Et pour que je ne sois pas la seule à avoir chaud au cœur, je le remplis de sang à bonne température. Ainsi protégé, le muscle cardiaque attendra l'heure de se réveiller.
Jadis, j'étais pleine d'incertitudes. Depuis... L'âge ou l'habitude ? L'inconscience peut-être, l'optimisme de rigueur ? Je dis que tout va bien se passer, et ça réussit. Comme à cet instant, le plus délicat : le point d'entrée dans la coronaire où l'artère de secours va venir se greffer. Oh, rien qu'un trou, un joli petit trou si le bras ne tremble pas, que le ciseau coupe net et que la tête contrôle le tout dans le bon sens.
Et pourquoi en serait-il autrement ? Pourquoi simplement l'imaginer, à quoi bon ?
Parce que je viens de le faire, ça y est, c'est propre, je le savais. Le temps d'une respiration bloquée, la paroi du vaisseau, rougie, qui s'entrouvre et me sourit. C'est vrai : j'ai toujours trouvé que les incisions ressemblaient à des sourires. Il suffit d'y croire. Et douter, de toute façon, ça n'aide jamais.

Voilà. Trois heures trente ont passé. Il y a eu des complications.
C'était une opération de routine, un pontage comme j'en pratique chaque semaine ou presque. Une intervention banale chez les personnes de plus de cinquante ans, 1 à 2 % seulement de problèmes en moyenne, affirme-t-on.
C'était ma première fois sur une patiente de dix ans. Une malformation, rare. Comme les complications imprévisibles : un cœur qui ne repart pas, des sutures qui lâchent, une infection qui se développe... 1 à 2 % dans lesquels tout peut arriver.
Je sors du bloc. Que vais-je dire aux parents ? « Madame, monsieur, je suis vraiment désolée, mais j'ai peur que vous deviez supporter son adolescence... »
Quelle horreur !
Je leur ai juste dit « ça va », c'est ce que je me dis tout le temps, et ça marche.
Mais parfois, il y a des complications.
Pourquoi c'est arrivé à ce moment précis ?
Un événement inattendu, peu après que le cœur soit reparti. Je l'ai senti, je l'ai compris.
Ma carrière allait prendre un sacré coup d'arrêt.
J'ai serré les mains sur mon ventre où elles ne servaient plus à rien. Elles devraient s'y habituer, je ne l'avais pas prévu.
1 à 2 % de chance seulement, et pourtant.
Oui, à cet instant, le corps de la petite fille a repris vie ; et dans le mien, j'ai senti comme une complication : je crois que je suis enceinte. Non : je sais que je suis enceinte.
1 à 2 % de chances que cela m'arrive, et pourtant.
Décidément, il ne faut pas compter sur les statistiques, mais seulement sur soi. Et la patience de son mari...
Je viens de sauver un cœur. Je vais en faire partir un autre, à l'intérieur, sans même devoir le toucher du doigt celui-là.
Je souris, j'ai chaud, je ne vais pas tarder à pleurer. Depuis le temps que j'attendais ce moment...
Je regarde mes mains sur mon ventre : je crois que mes ongles vont avoir la permission de repousser.

Sous surveillance ?

Françoise DE BLOMAC

1er prix du concours 2008

de : Nina Legendre
à : Charline Benalouah
date : 27/09/2028, 9h10
objet : Demande de recherche

Charline,
Merci d'effectuer recherche sur programme code MAC pour 9h30.
Nina

9h30, devant la machine à café (alias programme code MAC). Charline a déjà son café en main.
- Ben alors, qu'est ce qui se passe ?
- Chut, attends qu'on soit tranquille. Tiens, mets ton pouce dans le lecteur, c'est toi qui offres le café. Moi, je ne suis pas censée être là. J'ai lancé la vidéo des résultats semestriels. Quand je pense que je suis obligée de me taper trente minutes de blabla, de graphiques et de chiffres auxquels je ne comprends rien au nom de la transparence de l'entreprise.
- OK, OK, tu me rembourseras plus tard. Mais je te préviens que cette foutue machine ne me sert que des décaféinés sans sucre, hypertension oblige.
- Pas grave, j'ai réussi à passer un sachet de sucre ce matin, le *Bioscan* n'y a vu que du feu.
- Génial ! T'es une vraie copine toi !
Une fois que Charline s'est identifiée en posant son pouce sur le capteur, la machine lui sert une boisson au vague goût de café, non sans avoir délivré son message d'avertissement d'une voie douce et monotone : « Votre boisson est prête mais nous vous rappelons, mademoiselle Benalouah, que c'est votre deuxième café en cinq

minutes et que votre bilan de santé ne vous autorise que trois boissons par jour. Bonne journée. »
- Ta gu…, fichue machine, murmure Charline entre ses dents tout en arborant un sourire épanoui.
Nina s'efface derrière la machine à café, alertée par le léger ronflement de la caméra du plafond qui vient de pivoter.
- Viens dans l'angle mort n°3 qu'on discute deux minutes.
Cafés en main, Charline avance d'un air naturel tandis que Nina baisse la tête. Elles s'arrêtent plus loin dans le couloir qui mène aux archives. Profitant du petit espace hors caméra, les copines s'assoient par terre et partagent leur trésor : le précieux sachet de sucre en poudre. Des gobelets vides oubliés dans un coin leur montrent qu'elles ne sont pas seules à avoir fait une pause « papotage » ce matin.
- Alors raconte, qu'est ce qui se passe ?
- Ça y est, je l'ai encore eu !
- Hum ? Tu peux être plus explicite ?
- J'ai réussi à tromper le logiciel de surveillance. Il a suffi que je retienne mon souffle en montant les escaliers avant de prendre mon poste. J'avais à peine posé les mains sur mon bureau que l'ordi s'est mis en alerte. « Nos capteurs nous indiquent un niveau de stress élevé. Nous avons pris rendez-vous pour une évaluation de votre état de santé à 10h10 au bureau 404. » Tu te rends compte? Ce sera la troisième fois cette semaine que je vais le voir. Il va finir par se rendre compte de quelque chose, non ? Qu'est ce que tu crois que je lui raconte, que j'ai des vapeurs ? Que ma mère est sur son lit de mort ?
- Heu, non ! Ça, ils peuvent le vérifier rapidement.
- T'as raison. Que je me sens très seule dans cette entreprise ?
- Pas mal. Ça ne doit pas être trop facilement vérifiable, mais tu es sûre qu'il ne va pas t'attirer des ennuis ? Quand même, trois fois dans la semaine au service psy, ça va devenir dangereux pour ta carrière.
- T'inquiète, j'ai vérifié le règlement intérieur. Le psy doit voir tous les collaborateurs, mais ne signale à la direction que les cas alarmants après en avoir discuté avec la personne concernée. Tu

parles, ils seraient submergés sans ça. Et puis, c'est un médecin, pas un flic.
- Je sais qu'il a du charme à défaut d'être aussi beau que l'ancien psy, mais sois prudente. Demande-lui rapidement un rendez-vous en dehors de la boîte. Parce qui si tu dois jouer la stressée chaque fois que tu veux draguer, moi, je te le dis, ta carrière d'analyste a du plomb dans l'aile.
- Hum, tu as raison, je vais être obligée d'être directe. Aïe, le couloir se déclenche, il faut filer à nos postes.
Pendant que les filles se lèvent, la couleur des murs du couloir passe progressivement du bleu à l'ocre, signe que les détecteurs de présence commencent à être activés à travers l'entreprise, donnant une cartographie complète du bâtiment et de ses occupants à intervalles réguliers.
Nina retourne à son poste de travail, sur le plateau sud. Grâce à son statut d'analyste senior, elle a droit à quinze mètres carrés avec de grandes baies vitrées donnant sur la Seine. Malgré la saison avancée, il y a encore quelques baigneurs qui profitent de l'eau transparente et de la plage plantée de palmiers qui borde la rive droite. Elle les regarde avec envie et imagine proposer à Michaël une balade en sortant du boulot. Paraît qu'il y a un nouveau resto zen qui vient d'ouvrir plus bas sur le quai. Ensuite, ils pourraient rentrer en vélectrib', ce serait sympa.
9h50. Plus que 20 minutes.
Nina se branche sur *Virtual Life* étant donné que les applications critiques resteront bloquées tant qu'elle ne sera pas passée par le bureau 404. Tiens, Jordan a déposé un cadeau virtuel. Wahoo ! Un magnifique bouquet de fleurs, hyperréaliste, copie conforme de celui que le prince William avait offert à Keira Knightley lors de leur premier rendez-vous quelques semaines avant son investiture. Sacrément doué son collègue des applications de gestion ! Nina se demande où il a pu dénicher un tel trésor. En plus, dès qu'elle zoome sur le bouquet, un doux parfum se diffuse dans son bureau. Ah, Emilie l'invite à la séance de travail « collectif et festif » de samedi autour du nouveau logiciel de jeu. Bon, sa cote ne baisse pas si rapidement, Charline s'inquiète sûrement pour rien. Seuls les plus créatifs sont invités à ce genre de « brainstorming parties ».

Elle concocte en hâte une réponse et envoie son avatar la poster dans la boîte de la directrice du développement.
« Votre rendez-vous au bureau 404 est dans cinq minutes, merci de ne pas être en retard », lui rappelle la voix de Jean Reno qu'elle a choisi pour personnaliser son ordi. Ses copines ont beau la traiter de ringarde, il reste son acteur préféré.
Cette fois, Nina ne rase pas les murs pour éviter les caméras. Au contraire, elle affiche un regard tranquille et marche avec grâce en pensant à Hugo, le responsable de la salle de surveillance. Un petit jeu entre eux. Il ne l'embête pas même si elle ne se trouve pas exactement là où elle devrait, mais de temps en temps elle lui sort le grand jeu et déambule façon mannequin sur un podium. Rien qu'une complicité. Elle sait qu'Hugo et ses collègues sont en train de se marrer. Elle aussi sourit intérieurement. En approchant du bureau, elle ne peut s'empêcher de tirer un peu sur un coin de sa jupe et de lisser ses cheveux bouclés.
- Entrez mademoiselle Legendre, je vous attendais.
Quelle voix ! À la fois grave et posée, avec une pointe de féminité tout à fait désarmante. Une voix qui va tellement bien avec son physique. Alors qu'aujourd'hui les hommes sont hyper musclés et mesurent plus d'1 mètre 90, Michaël N'guyen est petit et aussi élancé qu'une liane. À l'heure où le crâne rasé est revenu à la mode, il arbore un casque de cheveux noir de jais d'où émergent même quelques mèches rebelles. Quand tous les hommes s'habillent en matières naturelles et froissées aux couleurs ternes, le nouveau psy ose un pull fuchsia sur un pantalon vert anis. Décidément, cet homme lui plaît.
- Asseyez-vous, je vous en prie.
Lui-même se lève pour se rasseoir en même temps qu'elle. Il sourit.
- Je vois que vous êtes arrivée ce matin avec un rythme cardiaque anormal, 30 % de plus que votre rythme habituel. Pourtant, vous n'étiez pas en retard et vous n'avez pas couru. Qu'est ce qui se passe Nina ?
- Franchement ?
- Bien sûr. Je suis là pour ça.
- Oui, mais tout ce qu'on se dit est enregistré, n'est-ce pas ?

- Pas du tout. Ici il n'y a aucune caméra, aucun capteur. Regardez, les murs sont blancs, sans tableaux et sans miroirs. Cet espace est considéré comme personnel, donc inviolable. Il n'y a que vous et moi. Vous le savez bien, vous qui avez étudié à fond notre règlement intérieur pas plus tard qu'avant-hier, répond-il en clignant de l'œil.
- Hum, vous savez manifestement tout de moi.
- Si peu, si peu. Juste ce que me dit mon ordinateur sur vos horaires, vos déplacements dans l'entreprise, vos repas, vos boissons, les applications que vous utilisez, les fichiers et les sites que vous consultez et, bien sûr, une brève description des programmes sur lesquels vous travaillez en ce moment. Bref, tout un fatras dont je n'ai rien à faire et auquel je ne comprends pas grand chose. Mais, grâce à notre nouveau programme *NoStress*, j'en sais effectivement pas mal sur votre condition physique qui semble faire le yoyo ces derniers temps. Est-ce que tout va bien pour vous ?
- Hé bien, autant vous le dire tout de suite. Je n'ai rien, j'ai seulement retenu ma respiration en montant les escaliers tout à l'heure parce que j'avais envie de venir bavarder quelques instants avec vous. Vous savez, je ne sais pas si c'est parce que vous êtes psy ou quoi, mais vous sortez un peu de l'ordinaire et ça me plaît bien. Mais moi, je ne sais pas grand-chose sur vous…
Michaël la regarde, parfaitement immobile, sans même cligner des yeux.
- Eh bien, on m'avait prévenu que vous étiez du genre direct, mais là, j'avoue que je suis "scotché" comme disaient mes parents. Si je vous intéresse autant, pourquoi n'avez vous pas assisté à mon pot de bienvenue sur *Virtual Life* ?
- Oh, y'a toute la boîte là-bas. Ici, c'est plus intime, non ?
- Certes, certes, mais avouez que c'est un peu embarrassant, non ?
- Alors je ne vous plais pas, c'est ça ?
- Non, non, bien au contraire. Mais…
- Écoutez, pourquoi on n'irait pas faire une balade sur les quais en sortant du boulot, marcher ensemble dix minutes ? On se retrouve à 19h en bas ? Allez, dites oui.
Une fois encore, le psy prend tout son temps pour répondre.

- Eh bien, soyons fous. Pourquoi pas ? Alors, à 19h. En attendant, je clos votre dossier et je débloque votre ordi.
Nina vole littéralement en retournant à son bureau. Hugo et ses collègues en ont pour leur argent quand elle repasse dans le couloir ! Carrément une star de rock qui se pavane sous leurs yeux. Dommage qu'ils n'aient pas le son car Nina chante un de ses vieux tubes préférés !
Dans son bureau du septième étage, Basile Philibert, directeur des programmes techniques, est nettement moins joyeux. Alors que le robopsy du système *NoStress* a été conçu spécialement pour rassurer les employés sans les attirer sexuellement, la discussion à laquelle il vient d'assister entre Nina Legendre et son dernier modèle, lui montre qu'il a encore fait fausse route. Il a eu beau lui donner un physique aux antipodes des critères de la beauté actuelle, Nina est la deuxième employée à lui faire des avances alors qu'il n'est installé que depuis trois semaines. Décidément, *NoStress*, système de gestion intégrée du bien-être dans l'entreprise, n'est pas totalement au point. Il a tendance à se transformer en « service spécial pour filles seules ». Il va falloir qu'il y travaille encore avant de pouvoir le vendre à ses clients !

Le pain de tous les jours

Dominique ROLLAND

1er prix du concours 2009

Si ça vous dit, je vous emmène juste à côté de chez vous. Peut-être que ça ne va pas vous sembler exaltant, que c'est à mille lieux du voyage tel qu'il est communément admis, et vous auriez raison. C'est si peu exotique.
Cependant c'est mon voyage, celui que j'ai voulu et qui me contraint de rester dans ma ville. Accompagnée de lassitude heureuse dans ce corps vieillissant, qui est maintenant le mien, je dois sortir de la couette, quand la nuit rampe encore. En un mot, je suis crevée, je resterais bien dans mon plumard mais j'ai choisi.
...
Sur Terre, des hommes sont rassasiés, des hommes ont faim. Et ce n'est pas nouveau.
« Le mot pain est comme un coup de feu quand une bouche affamée le prononce ».
Eh bé, si je commence comme ça, on a du pain sur la planche. Faut que j' fasse simple.
M'était venue l'idée d'écrire quelques lignes farineuses et je m'aperçois de la difficulté à simplement raconter la bonne odeur du pain, celle qui nous fait saliver de plaisir au coin de la rue. Ce pain qui me manque quand je suis longtemps à l'étranger, sauf en Turquie où il est encore meilleur qu'ici. J'aimerais apprendre le secret de cet ekmek généreux si subtilement différent du pain français.
Derrière la porte que vous poussez chaque jour pour acheter votre pain, il y a une autre porte magique et derrière l'écriteau -entrée interdite-privé-, c'est là que je suis.
Le saviez-vous ? Autrefois, en 1793, en France, une loi fut promulguée « la richesse et la pauvreté devant disparaître par le régime de l'égalité, le pain de fleur de farine pour le riche et un pain de son pour le pauvre, tous les boulangers seront tenus, sous peine d'incarcération, de faire une seule sorte de pain : le pain

Egalité ».
Et maintenant, que vois-je ? Le pain au son, le pain aux céréales, le pain à l'épeautre pour le riche et la flûte et la baguette blanche pour le pauvre. Je caricature.
Le pain c'est une merveille croustillante et savoureuse, désirable et nourrissante.
Il parait que dans -panis-, on voit le radical sanscrit pa (a long), paaaaaa et que ça veut dire nourrir. C'est beau ce mot : nourrir.
Dans le monde chacun gagne son pain. C'est une expression qui a tout son sens justement dans les pays où l'on en manque. Quand la sueur pose son voile luisant sur les visages, quand la journée s'achève, partout l'homme se nourrit de pain. Qu'il se nomme baguette, pita, chapati, nan-e gisu, nun, sangâk, pao de queijo, cuit dans un four, sur le tawa, ou sur la pierre, qu'il soit rond, plat, en galettes, en crêpes, gonflé, de maïs, de blé, de froment, de riz, de châtaigne, de manioc, le pain nourrit, remplit, console.
J'ai appris à ne pas gaspiller le pain. Le temps de l'enfance où ma grand-mère traçait une croix de la pointe du couteau sur la miche avant de la couper appuyée contre sa généreuse poitrine n'existe plus. Tant mieux, ça m'énervait. M'en est resté un respect. Je n'aime toujours pas voir le pain posé à l'envers sur une table. J'ai grandi dans l'odeur chaude du pain que ma mère pétrissait et cuisait elle-même le dimanche, par plaisir. Parfois, je volais une infime pincée de levure qui crissait doucement entre mes doigts et dont l'odeur si particulière me faisait chavirer. Y'en a qui disent que ça pue la levure. Moi si je le pouvais je la priserais. Ainsi naissent les destinées... peut-être.
…/…
C'est une boulangerie quelconque dans un quartier quelconque pour des clients quelconques. Une boulangerie traditionnelle, pas celle dite de tradition où la mode contraint le boulanger à cuire son pain devant tout le monde. Les gens sont contents, ils ont leur comptant d'authenticité. Elle donne sur la rue déchirée bien proprement, par le tram. Dans la vitrine les corbeilles de croissants, de pains au chocolat, de chaussons aux pommes, font de l'œil aux religieuses et tous les pains sont bien rangés au garde à vous dans les vanneries d'osiers. Derrière, à l'abri des regards, c'est

l'antre du boulanger, le fournil, qu'on appelle de nos jours le laboratoire, bien différent de celui du pâtissier qui ressemble vraiment à un laboratoire.
Notre fournil est fouillis ; laminoir, diviseuse, façonneuse, four, perche, balai, pétrin, le souk organisé et dès quatre heures tout s'éveille. Bien avant Paris qui s'éveille à 5 heures comme chacun sait.
Mes chaussures laissent l'empreinte crantée de la semelle dans la fine poussière blanche.
Je piétine dans la neige farineuse et j'ai chaud.
En ce lieu magique, dans une chaleur d'entrailles terrestres, bien avant l'aube le four ouvre sa gueule rouge, les pains dorent. Soit la longue pelle en bois les attrape, soit une sorte de tapis roulant. Mes mains me font mal tant je ne suis pas habituée à saisir les pains brûlants. Je pourrais mettre les longs gants qui montent jusqu'au coude mais ils sont si épais que je n'ai plus des mains mais des tenailles de robot.
Il est quatre heures, je suis le Diable armé de ma fourche, j'enfourne dans six profonds fours les longs pâtons blancs façonnés la veille. Dans une rotation infernale, j'enfourne, je défourne, j'enfourne, je défourne. Ainsi vont cuire les 340 baguettes, les 160 flûtes, les miches et les pains spéciaux qui font leur timide apparition dans ce modeste quartier. Je tiens à vous donner ces chiffres parce que jusqu'alors j'ignorais la quantité de pain vendu dans une simple boulangerie.
L'odeur enivre, c'est mon moment préféré. Les crachouillis musicaux de la radio couvrent le craquement minuscule de la croûte des pains qui éternuent juste sortis du four. L'air est saturé de senteurs savoureuses, bienfaisantes. Le pain sent la tendresse, le réconfort. Un parfum de mère.
Ainsi jusqu'à 8 heures le pain cuit. Je soulève le battant du four, rapidement, pour le plaisir de voir le pain prendre cette couleur d'automne rousse et dorée. Mais juste rapidement, parce qu'il prend vite froid. C'est un frileux. Lors de la dernière fournée, on le laisse un peu plus longtemps, les gens aiment maintenant la croûte brune du pain plus longtemps cuit.

Hier j'ai oublié la fournée dans le four le plus haut. Brûlée, noire, calcinée. J'en ai pleuré de honte et de rage, ça devait faire deux rigoles de pierrot lunaire sur mes joues et D. a rigolé. « C'est l' métier qui rentre » qu'il a dit.
…/…
Dans le fournil, la chaleur baisse enfin. On éteint les fours. Ouf, c'est la pause.
On sort dans la courette intérieure où s'entassent les sacs de farine sous l'auvent. Une tonne de farine en sacs de cinquante kilos que le minotier livre chaque semaine. On s'assoit sur les sacs, je plie mon dos.
On boit le café, on fume la cigarette, on regarde le ciel qui s'éclaire, on entend le tintement de la clochette du magasin et je me réjouis de savoir que mon pain encore chaud sera dans les foyers, le quignon parfois grignoté avant d'être posé sur la table. Chaque boulanger signe son pain. Avant de l'enfourner, avec une fine lame de rasoir, il trace sa signature. Ce sont ces petites surélévations de la croûte, celles que l'on casse en marchant.
D. mon maître d'apprentissage signe d'un geste vif, quatre petits traits qui formeront la croûte. J'ai moi aussi ma signature, trois traits, -un pour chacun de mes enfants- Jusqu'où va se planquer l'amour ! Le pain se fait avec passion, façonné des gestes mille fois répétés. Le pain n'aime pas être bousculé. Moi non plus, alors tout va bien.
Ce temps pour souffler, pour reposer les bras et le dos, est bref. Il faut maintenant préparer les fournées de demain.
Dans le pétrin d'acier étincelant, au ronronnement régulier, je mets 70 kg de farine, le sac est si lourd que ce n'est pas moi qui le jette dans le pétrin. Il faut un sacré coup de rein et des biceps que je n'ai pas. D. l'attrape à plein bras, le serre contre lui et comme s'il l'étranglait, vide la moitié, puis le chope par le fond et vide l'autre moitié.
Je rajoute 1540 grammes de sel, 13 kg de levain et 520 gr de levure. Là aussi, j'y tiens à ces chiffres, ils m'ont semblé si énormes au début. Puis, tous ces ingrédients s'entremêlent, se tordent, se lissent, s'enroulent, liés à 44 litres d'eau. La pâte danse la gigue entre les bras d'acier implacable. Parait qu'il y a des accidents

sanglants, j' préfère pas y penser. Autrefois le pétrissage était manuel et j' comprends pourquoi il n'y avait pas de femmes boulangères… L'hiver on pétrira plus longtemps pour que la pâte s'échauffe. Le pétrin tourne vingt minutes et s'arrête. On plante le long thermomètre et quand on lit 23° la pâte est prête. Une montagne lourde, onctueuse et souple, couleur de miel, dans laquelle je plonge mon poing pour cette jouissance incroyable de percevoir cette masse tiède et élastique qui m'enserre.
Puis il faut courber l'échine, se pencher au-dessus du pétrin et prendre dans ses bras des draps odorants de pâte tiède, que l'on coupe au tranchoir, que l'on pèse et qu'on place dans des bassines, six kilos par six kilos. Les bassines rondes s'empilent sur l'échelle. C'est la tâche la plus ardue, la plus pénible. Soulever à plein bras, couper, peser, poser.
Bassine après bassine, on lance la pâte sur la diviseuse et les pâtons au juste poids s'alignent ensuite sur la planche de bois. Des clayettes de bois emplies de pâtons bien rangés. C'est très beau. Du bel ouvrage. Le travail a bien avancé et il faut garder un rythme parfait parce que la pâte est vivante, elle gonfle et fait des bulles. Elle doit être façonnée rapidement. Baguettes, flûtes, bannettes à bouts pointus, miches, ficelles, en six heures et deux pétrins, toute la fournée du lendemain est prête, rangée en longs pâtons blancs, si mous que l'on dirait qu'ils sont morts, maintenus dans les plis de pièces de toile, enfermés jusqu'au lendemain dans les immenses armoires à fermentation. Ils se préparent dans l'obscurité froide pour éclater de vie demain dans le four.
Dans la boutique, les clients de fin de matinée ou de début d'après-midi, on ne sait trop, se pressent et la jeune vendeuse tournoie et virevolte entre miches et baguettes. Pour nous, c'est l'heure de balayer un sol blanchi de farine légère, de ranger les outils, de passer le grand balai dont le manche est si long qu'il ressemble à un balancier, tout au fond des fours.
C'est l'heure de frotter les sourcils poudrés de blanc, c'est l'heure de rentrer dormir.
Certains se mettent de la farine dans le nez pour exploser d'extase, moi, j'en ai dans les oreilles, c'est sans danger et quelle extase…

C'est une journée comme les autres, une journée quelconque, dans une boulangerie quelconque.
C'est un bien curieux voyage. La fabrication de ce pain qui va dans notre bouche, avant je n'y pensais jamais, je n'en ai jamais manqué, c'est pour ça… On le mange distraitement, on l'achète par habitude, on le veut comme ci ou comme ça parce que maintenant on en a tant que l'on devient exigeant… Y'en a qui le foutent à la poubelle parce qu'il est rassis.
Ça se met dans quelle poubelle ? Poubelle verte ou poubelle grise...
A l'autre bout du monde, une femme comme moi, se lèvera avant l'aube, comme moi, allumera son brasero, chauffera son tawal et préparera sa pâte qui s'arrondira en chapatis, le pain de sa famille.
A l'autre bout du monde, ou tout près, chez nous, des enfants et des hommes fouilleront des poubelles pour trouver le pain jeté, dédaigné.
« Que préfères-tu, celui qui veut te priver de pain au nom de la liberté ou celui qui veut t'enlever ta liberté pour assurer ton pain ».
C'est Camus qui disait ça.
Je n'ai pas la réponse, je ne suis pétrie d'aucune certitude.
Alors je fais du pain…

Camarade Nollin

Andrée JACQUET

1er prix du concours 2010

A mes débuts d'artisane en couture d'ameublement j'ai été tentée par la réfection des sièges, mais le métier de tapissier traditionnel, où l'on utilise crin et ressorts, est difficile à maîtriser pour qui n'a pas suivi un véritable apprentissage.
Depuis quelques années déjà, certains tapissiers employaient de la mousse synthétique. Je me suis formée à ce procédé, plus accessible aux néophytes. J'ai appris à tendre les sangles sous la ceinture et – dans l'euphorisant parfum de la colle néoprène – à superposer des mousses dont les densités différentes permettent d'obtenir l'épaisseur, la fermeté ou la souplesse, et le galbe.
Tout en me servant de semences pour fixer la toile blanche, je n'ai jamais pu en remplir ma bouche et les cueillir une à une sur le bord de mes lèvres avec mon ramponneau aimanté, comme une vraie professionnelle, mais j'ai bien aimé poser la couverture, c'est-à-dire tendre et clouter le tissu d'ornement, assise au ras du sol sur le petit tabouret. Chaque clou, à la tête arrondie vieil-or, est positionné dans le creux de la feuillure. Deux coups de marteau suffisent : un léger pour fixer la pointe, un autre, plus fort, pour l'enfoncer complètement. Au bord de chaque clou les poils du velours se hérissent, surpris par cette agression.
La sûreté des gestes s'acquiert peu à peu. Il faut un certain temps de pratique pour obtenir un alignement parfait, mais quel plaisir quand un siège maltraité, blessé, éreinté par une longue existence arrive entre vos mains, quel plaisir de le soigner, le panser, lui redonner l'éclat de sa jeunesse et le voir repartir, flambant neuf, pour une deuxième vie ! Mes restaurations étaient valables, puisque je les ai vendues et n'ai jamais reçu aucun reproche, mais j'ai abandonné assez vite cette spécialité à la gent masculine. C'est un travail fatigant, sale, et plutôt malsain. Avant de refaire, il faut

défaire, faire sauter les clous, puis les semences, à l'aide du pied de biche et du maillet de bois. Ce dégarnissage vous fait disparaître dans un nuage de poussière séculaire, on peut contracter des maladies de peau ou respiratoires. On se blesse avec les semences rouillées, il ne faut pas négliger la vaccination contre le tétanos.
Cependant, ce travail ingrat – qui me laissait pantelante, les doigts meurtris par les dérapages d'un maillet vicieux – m'a souvent permis de rêver. On trouve de tout dans les fauteuils. Entre l'assise et le dossier, sur les côtés, le long des accotoirs des bergères, se glissent mille et une babioles : épingles à cheveux, piécettes, petits ciseaux à broderie, une pierre dessertie de son chaton de bague, deux ou trois perles fines échappées d'un collier rompu… Ces objets, pour moi, devenaient pièces à conviction, faisaient revivre des scènes. Je me surprenais à imaginer, en fondu enchaîné, des personnages d'une autre époque s'étant assis là. Je voyais l'évanescente jeune fille rêvant sur sa broderie au petit point ; j'entendais le rire pointu de la coquette tortillant nerveusement son collier devant un godelureau ; je devinais la panse repue du bourgeois laissant glisser de sa poche quelque monnaie en sortant sa montre gousset…
De ce court passage au tabouret je retiens un souvenir bouleversant qui mérite à lui seul d'avoir tenté l'expérience. Un couple « vieille France » entre dans l'atelier, la dame drapée de vison, le monsieur l'air austère et hautain. Un jeune homme les suit, portant un vieux Voltaire souillé, délabré, l'assise défoncée, la boiserie du dossier fendue en deux endroits. Je détecte sans peine le meuble « d'époque. » On me confirme qu'il n'a jamais été restauré. J'hésite à le garder, tant la réparation me semble délicate, la solidité finale aléatoire. Sur un ton ampoulé Madame insiste, disant ne pas vouloir l'utiliser pour s'asseoir : « Ce meuble de famille sera placé dans un angle de mon hall d'entrée. Il ne servira pas, mais je veux qu'il soit beau. Il trônait au domaine de mes grands-parents; il doit continuer à décorer. »
Je me vois obligée d'accepter, après avoir précisé quelles méthodes de travail j'allais employer. En ce qui concerne ce Voltaire, la découverte n'est pas un objet. Avec moult précautions, je dégarnis l'assise en totalité, je consolide les taquets dans chaque angle pour

prévenir un écartèlement, je défais ensuite le dossier et termine par les accoudoirs.
A la fin du strip-tease, m'attend la surprise. Les manchettes du Voltaire sont assez grandes, rectangulaires. Sous le tissu et le crin, creusée à la pointe sèche dans le bois, se trouve une inscription : Nollin 1853 Vive la République.
Ainsi, cinq ans après la révolution de 1848 et la chute de Louis-Philippe, un artisan, un travailleur du peuple a voulu - à l'insu de son client aristocrate - graver là son opinion pour la postérité. Je lis, je relis ces mots, je les caresse de mes doigts et de mon regard soudain embué, avec tendresse et respect. Peut-être a-t-il essayé d'imaginer la personne qui, un jour, découvrirait sa forfaiture ? Il n'a jamais pu penser que ce serait une femme, portant pantalon ! C'est à moi, fille d'un ouvrier et d'une couturière, petite fille de tonnelier, moi qui ai choisi de travailler « de mes mains », qu'échoit ce face-à-face avec un compagnon du passé. Je suis l'élue du hasard. Emotion saisissante.
Me reviennent alors à l'esprit les mots de Georges Coulonges dont le roman « Les sabots d'Angèle » se déroule à Paris, exactement à cette époque. Il nous fait vivre, au milieu du peuple, les dernières années de la royauté. Il nous décrit avec précision la vie des petites gens, leur misère, leurs courageux efforts pour survivre. On voit des illettrés se mettre à apprendre leurs lettres, se réunir en cachette pour chanter des textes dits subversifs. Quand les roussins font irruption dans la salle, les chansonniers sont emprisonnés à Sainte-Pélagie. On voit peu à peu s'éveiller les consciences, s'affirmer le désir de justice. On sent monter la fièvre de ce peuple harassé, meurtri, affamé, et Georges Coulonges s'interroge : « Qui contiendra jamais la férocité amassée en silence par ceux qui, dès leur naissance, sentent levées contre eux toutes les férocités ?
Je range le fauteuil dénudé contre le mur, je jette à la poubelle les vieux ressorts, le crin, à regret le tissu déchiqueté - « on n'en fera plus jamais d'aussi beau » - et je me mets à balayer, sans cesser de m'adresser, en pensée, à mon camarade Nollin :
« Ton pied de nez n'est pas banal ! Tu as pensé que des générations de nantis allaient caresser de leurs doigts, sans le savoir, l'exclamation la plus provocante, la plus odieuse qui soit pour

eux, « Vive la République ! » Il y a de la délectation dans ton geste. Dans les hôtels particuliers, dans les maisons de maîtres à venir, toujours ton cri du cœur « Vive la République ! » étouffé par le crin serait là, à l'insu de tous, traversant les décennies, pour arriver jusqu'à moi. Je vais m'offrir le plaisir d'aviser mes clients. Je te dois cette honnêteté. J'ai touché du doigt la preuve de ton existence. A présent, je t'imagine sans peine, dans ton échoppe du faubourg ! Tu graves avec application ta profession de foi, une lueur revancharde et jubilatoire illuminant ton visage… »

La journée est finie mais l'atelier revit. Des senteurs de crin et de toile de jute, réveillées par le balayage, se donnent des airs de parfum de fenaison. Dans les rayons d'un soleil déclinant, des myriades de grains de poussières blondes, en suspension, dansent gaiement.

Avant de sortir et de fermer la porte, je regarde un instant le squelette du fauteuil, croyant sentir là, tout près, une présence invisible. Très vite, je me fustige sans ménagement : « Quelle idiote ! Et ça se dit cartésienne et rationaliste ! »

L'entretien

Karim KHOUKH

1er prix du concours 2011

« Navré, Monsieur, mais votre candidature n'a pas été retenue ! »
Célestin raccrocha avec force le combiné du téléphone, laissant échapper un discret juron. Ces interruptions quotidiennes l'agaçaient, mais il savait que son rang le destinait à y faire face. Après tout, il appartenait au clan des puissants, selon ses propres termes. Célestin était chargé de Ressources Humaines au sein d'une multinationale. Il aimait à se répéter qu'il portait l'entreprise sur ses solides épaules, qu'il en était la locomotive. Il se vantait de choisir les meilleures briques pour l'édifice, de sélectionner les meilleurs ingrédients pour la recette du succès. Garder l'incompétence hors des murs de la firme, telle était sa mission… Non, son sacerdoce. Mais il intervenait aussi à l'intérieur, sanctionnant avec zèle les salariés trop oisifs. Si de telles méthodes de recrutement et de gestion assombrissaient quelque peu l'image de l'entreprise, elles n'entravaient en rien la motivation des milliers de candidats à l'embauche. Avec tant d'appelés et si peu d'élus, l'époque n'était en effet guère propice à l'exigence…
Une épaisse chape nuageuse recouvrait la ville, prête à pleurer sur ses habitants. C'était un lundi comme Célestin les aimait, mais l'homme n'avait pourtant pas le cœur en fête. Sa pire corvée, telle qu'il la qualifiait, l'attendait de pied ferme. Il abhorrait moins cette tâche pour sa pénibilité que pour son caractère répétitif, sans toutefois pouvoir quantifier ce dernier. Après tout, il ne les comptait plus, ces entretiens d'embauche, tant de combats gagnés sans peine. La quarantaine pas encore atteinte, il se sentait tel un vétéran repu des champs de bataille. Célestin ne reniait pas le cœur de son métier, non. Il se lassait simplement de briser des candidats fragiles, sans ardeur, et celui de ce matin ne ferait certainement pas exception. L'employé réprima un bâillement d'ennui. Il lui fallait une cigarette...

Marlène pressa le pas. Son parapluie, ouvert par précaution, ne la protégerait sans doute pas de l'averse à venir. Heureusement, elle avait presque atteint son but. Difficile de le manquer, tant la tour vers laquelle elle cheminait dominait la ville. Son architecture, modernisée à l'extrême, tranchait singulièrement - et sans doute à dessein - avec les constructions voisines. Décidément, cette multinationale incarnait la démesure. Mais cela n'effrayait pas Marlène, habituée des grandes entreprises et de leurs méthodes de recrutement.
Un rideau de fumée, derrière lequel se profilaient quelques silhouettes, enveloppait le bas du gratte-ciel. Une apparition fantomatique ? Non. Simplement une armée de golden boys, pavoisant la clope au bec, nullement effrayés par la pluie imminente. Marlène traversa la barrière toxique en apnée et ne reprit sa respiration qu'une fois le hall atteint. Celui-ci, à l'instar du building entier, resplendissait par son aspect futuriste. Sur chaque mur trônaient de nombreux écrans et autres panneaux électroniques, tandis qu'une voix douce émanant des haut-parleurs souhaitait la bienvenue…

Maugréant d'inaudibles paroles, Célestin regagna son bureau d'un pas nonchalant et y trouva sa proie. Il reconnut aussitôt la quadra pressée, croisée quelques minutes plus tôt sur le parvis alors qu'il s'en grillait une. Plutôt bien conservée, songea-t-il en la voyant maintenant de plus près, drapée dans son tailleur beige. La candidate se leva et tendit la main. Célestin, qui ne prit pas la peine de s'excuser pour son retard, la serra d'une force volontairement exagérée. Après tout, l'affrontement psychologique avait déjà commencé. Il ne s'agissait pas d'évaluer les compétences de la prétendante au poste proposé ; Célestin laissait ce soin au département concerné. Lui préférait sonder l'esprit, dresser le profil psychologique complet des futures recrues. Pour cela, il aimait se laisser aller aux pires extravagances, poser les questions auxquelles on ne s'attendait pas. Mais le moment n'était pas encore arrivé. Célestin menait ses entretiens en deux temps, le plus faible ouvrant le bal.
- Parlez-moi de vous, prononça-t-il calmement.

Il adorait cette phrase, ou plutôt le regard de ses victimes lorsqu'elles l'entendaient. Malgré leur préparation, peu d'entre elles anticipaient une première question si ouverte. Célestin détestait les réponses apprises par cœur. Cette situation d'imprévu lui permettait ainsi d'étudier les candidats sous leur carapace.

Aucunement troublée, Marlène s'exécuta, dévoilant calmement civilité, parcours et expériences diverses, ponctuant chacune de ses phrases par un léger sourire. Seul le regard hébété de son interlocuteur la perturbait quelque peu. Célestin ne s'attendait effectivement pas à une telle sérénité. Les mots de la postulante, prononcés de façon si spontanée tandis qu'elle le fixait, formaient un discours étonnamment fluide et structuré. Dos droit, jambes décroisées, bras légèrement écartés et mains prises, sa gestuelle ne commettait aucune erreur. Encore abasourdi, Célestin s'imagina secouer la tête pour se ressaisir. Cette femme était simplement plus aguerrie que les jeunes pousses qu'il avait torturées ces dernières semaines, voilà tout ! Il décida donc de passer à la seconde phase de l'entretien. A son tour de prouver qu'il ne jouait pas dans la cour des novices.

- Quels sont vos pires défauts ? Demanda-t-il.

Marlène évoqua alors son perfectionnisme et sa difficulté à déléguer des tâches, en prenant soin de détailler les actions prises pour y remédier et expliquant que ces tares n'entraveraient en rien son efficacité pour le poste proposé. Célestin haussa les épaules. Cette réponse, aussi acceptable fût-elle, manquait cruellement d'originalité, mais il concédait que sa question n'en possédait pas plus.

- Vos hobbies ? Reprit-il.

- Je lis deux à trois livres par mois et je me rends au cinéma chaque semaine. J'aime également les activités sportives, notamment le badminton.

- Le badminton ? Est-ce vraiment un sport ?

- Oui, sauf si une dépense de quatre cents calories par heure ne correspond pas à votre vision du sport…

Célestin se mordit discrètement la lèvre. L'impertinence de la candidate l'agaçait. Mais n'ayant pas connu de véritable opposition depuis bien longtemps, elle le réjouissait tout autant. Il se jura

néanmoins de faire disparaître le sourire satisfait de son adversaire, même si pour cela il lui fallait franchir la ligne rouge.
- Etes-vous mariée ?
- Divorcée.
- Des enfants ?
- Non.
- Vraiment ? Cela me paraît difficile désormais. Rappelez-moi votre âge…
- Quarante-cinq ans. Et je ne peux pas avoir d'enfant pour raisons médicales.
Alors que Célestin pensait déstabiliser l'aspirante, celle-ci lui répondait du tac-au-tac. Il aurait pu lui demander son tour de taille, elle n'aurait sans doute pas bronché. Pour la première fois de sa carrière, il se sentait impuissant… mais pas abattu. Pour son baroud d'honneur, le recruteur décida d'utiliser son arme secrète.
- Faites-moi rire.
L'expression stupéfaite de Marlène lui arracha déjà un demi-sourire, mais dans un tel état d'irritation, aucune plaisanterie ne risquait d'amuser Célestin.
Un silence pesant régnait dans la pièce, à peine troublé par les gouttes de pluie frappant les carreaux. Célestin jubilait maintenant intérieurement, à tel point que son enthousiasme soudain manqua… de le faire glousser.
Marlène, dont le regard semblait plus sérieux, porta la main à la poche de son tailleur et en tira une carte de visite qu'elle remit à son hôte, sans un mot. Intrigué, Célestin jeta un œil. L'univers se figea alors autour de lui. Après ce qu'il lui parut être une éternité, il s'enfonça sur sa chaise puis éclata de rire. Un rire nerveux et libéré à la fois, le rire désabusé d'un bandit cerné.
Une minuscule photo de la candidate occupait un coin de la carte. Au centre était inscrit son nom. Son véritable nom, juste au-dessus de son titre. Célestin croyait en son flair, mais il n'avait pas reconnu l'inspectrice du travail.

Un refus poli

Florian MANTIONE

1er prix du concours 2012

En ouvrant la grande enveloppe qui l'attendait sur son bureau, le DRH sembla intrigué. L'enveloppe blanche, de format A4, se trouvait revêtue d'un timbre de collection sur le côté supérieur droit, en lieu et place de la classique Marianne. Son nom, ainsi que celui de la société, étaient écrits à la main de manière soignée.

A l'intérieur se trouvait un CV conventionnel accompagné d'une lettre de motivation. Le DRH s'en empara et sa lecture le laissa pantois. La lettre était versifiée et joliment rimée :

Le ci-joint CV, Monsieur le Directeur des Ressources Humaines,
Recèle tous mes espoirs de sortir de la peine.
Votre annonce concernant le poste de responsable
Résume parfaitement mes compétences comptables.

Loin d'être insensible à la présentation
Que vous avez brossée de votre institution,
Je trouve que pour le poste que vous y décrivez,
Je suis, je vous l'assure, le candidat rêvé !

Votre entreprise, déjà, est digne d'intérêt.
Elle me semble alléchante et riche de grands attraits.
Sa localisation parfaite et son activité,
Correspondent sans conteste à mes capacités.

Et que dire aussi du projet d'entreprise
Dont tous les paramètres, je l'avoue, me séduisent.
De plus, sa vocation à l'international
Répond à s'y méprendre à mon vœu initial.

Aussi, trouvez ici l'expression de l'envie

Que j'exprime d'apporter, de manière réfléchie,
Toute mon énergie à veiller au succès
De la haute mission que vous me confierez.

Vous verrez l'énergie que je mettrai toujours,
A défendre l'entreprise, et ce jour après jour,
Avec rigueur, souplesse, et grande diplomatie,
Pour répondre aux souhaits de votre hiérarchie.

Aussi m'efforcerai-je de mettre à son service
Ce souci de rigueur qui s'avère propice
A gagner des clients l'importante confiance
Que suscite l'écoute et la grande compétence.

Voilà, en quelques mots, ma grande motivation.
Mon désir le plus cher est d'entrer en action.
Aussi je vous suggère une prochaine rencontre
Pour prouver le profil dont mon CV fait montre.

Dans l'attente du plaisir de ce contact prochain,
Recevez, cher Monsieur, le témoignage certain
Du désir qui m'anime de bientôt concourir
Au succès de votre œuvre et à son devenir.

Le DRH enleva ses lunettes, se gratta le front et se racla la gorge, tandis qu'un sourire amusé illuminait son visage.

- Quel drôle de phénomène que voilà. Lisons son CV.

Le CV correspondait bien aux promesses de la lettre. La formation et l'expérience satisfaisaient bien aux exigences du poste. Le candidat était incontestablement digne d'intérêt.

- Mais pourquoi diable un tel courrier ?

Le DRH décida d'en discuter avec le Directeur Administratif et Financier qui recrutait son bras droit comptable.

Le DAF, confortablement installé dans son bureau, bien protégé par plusieurs piles de dossier lui assurant un habile bouclier contre tout intrus, accueillit chaleureusement le DRH.
- Alors, où en es-tu du recrutement de mon chef comptable ?
- Justement, c'est à ce sujet que je viens te voir. Regarde le CV que je viens de recevoir.

Le DAF s'empara du CV et le lut rapidement, ses yeux se portant essentiellement sur les critères clés recherchés.
- C'est super. Il correspond exactement au cadre que je recherche. Et de plus, il connaît notre secteur d'activité, ce qui fait qu'il sera rapidement opérationnel.
- Oui, mais attend. Lis d'abord son courrier.

Le DAF s'empara de la lettre et la lit attentivement pour s'exclamer ensuite bruyamment :
- Mais c'est génial. Et en plus on a un poète. Cela va nous changer des collaborateurs lisses, fades et sans saveur que tu me présentes généralement.
- Tu ne crois pas qu'il en fasse un peu trop. Tu as besoin d'un technicien doublé d'un manager, non d'un artiste…
- Un artiste, un artiste… Comme tu y vas ! Ce candidat fait juste preuve d'un peu d'originalité, laquelle se rajoute à ses compétences. Je ne vois rien de contradictoire. Au contraire, il va égayer notre service.
- Je ne sais pas. Il ne faudrait pas qu'il déstabilise l'équipe que nous avons patiemment constituée. Elle a besoin d'un bon superviseur, de quelqu'un qui l'aide et la contrôle à la fois, pas d'un farfelu.
- Mais en quoi pourrait-il s'agir d'un farfelu, comme tu dis ? Non, je crois que nous avons à faire à quelqu'un qui a du tempérament et de l'humour. Il me plaît bien.
- Je crois que l'on a intérêt à aller voir le DG. Tu ne penses pas ?
- Je n'en vois pas l'intérêt. Il s'agit de Mon service et tu es responsable de l'évaluation des candidats.
- Je crois qu'on devrait le faire. C'est plus prudent.
- Si tu veux.

Et nos deux compères de se rendre dans le bureau du Directeur Général. Celle-ci, une grande blonde à la crinière flamboyante arborant un large sourire laissant apparaître une dentition carnassière, insistait pour se faire appeler Directeur Général et non Directrice Générale, poussant même la coquetterie jusqu'à exiger de se faire appeler Madame le Directeur Général.
- Germaine, on souhaite ton avis sur un point important. Voilà, on vient de recevoir un courrier et un CV pour le poste de responsable comptable et nous sommes perplexes.
- Tu es perplexe, reprend le DAF. Moi je trouve cette candidature intéressante.
- Voyons voir.

Le DAF tend à Madame le Directeur Général la lettre et le CV. Elle parcourt le CV en hochant nerveusement la tête en signe d'approbation puis s'empare du courrier. Sa lecture est rapide et silencieuse, ne laissant rien paraître de ses émotions. Elle fait mine de rendre le CV mais se ravise et prend le temps de le relire. Cette fois-ci, la relecture est plus longue, comme si chaque mot, chaque phrase, avait son importance.
- Alors, quel est le problème ?
- Le problème, qui n'en est pas un, c'est que nous avons à faire à un poète, or nous recherchons un responsable comptable.
- C'est vrai qu'il manie bien la rime. Mais ce n'est pas un poète.
- Moi je dis que c'est un artiste, un farfelu, et que sa candidature présente un certain risque. Je ne dis pas qu'il est mauvais et que nous n'aurions pas besoin de ce genre d'individu. Je dis tout simplement qu'il y a un risque.
- Qu'en penses-tu Mohamed ? Après tout, il va travailler dans ton service.

Le DAF, qui s'attendait bien évidement à cette question, se trouve tout d'un coup mal à l'aise. On lui demande de trancher alors qu'il n'est que DAF. Après tout, choisir un cadre, c'est le travail du DRH. C'est lui l'homme ressource. C'est lui le spécialiste des RH. Ah, bien sûr, il est prudent et diplomate, le DRH, dans cette

société. Souvent, en comité de direction, il s'attribue les succès en cas de recrutement réussi, mais se défausse systématiquement sur le N+1 en cas d'échec. Mohamed se sent piégé, mais il assume son assertivité :
- Je pense que c'est un bon technicien, au vu de sa formation et de son expérience dans un domaine similaire au nôtre. Un peu de « fantaisie » dans mon service ne serait pas de trop.
- De la fantaisie ? Mais dans ces conditions, c'est la porte ouverte à toutes les dérives. Pourquoi ne pas recruter un chanteur, tant qu'on y est ? Ah oui, un chanteur ; et tu vas voir qu'il va t'égayer ton service, ça c'est sûr !
- Messieurs, messieurs, ne nous emballons pas et gardons notre calme. Bon, tout d'abord, je ne comprends pas pourquoi vous êtes venus me voir. Vous êtes uniquement tous les deux concernés. Ensuite, je veux bien participer à votre réflexion, mais en l'état actuel des choses, la meilleure des décisions, c'est de le rencontrer. Il faut le recevoir et voir ce qu'il a dans le ventre. Questionnez-le bien. Poussez-le dans ses retranchements. Essayez de comprendre qui il est et quelles ont été ses motivations en rédigeant une telle lettre.
- D'accord. Si on a ton feu vert, d'accord. Je le convoque de suite.

Une fois dans son bureau, le DRH s'empresse de concocter une lettre de convocation à la hauteur de la lettre de candidature. Après de multiples essais et avec l'aide d'un dictionnaire des rimes, il rédige finalement la lettre suivante :

Pour tout dire, Monsieur, votre lettre de candidature,
Par son style personnel et ses belles tournures
N'a pu faire autrement que de beaucoup séduire
Celui qui décida, ce jour, de vous écrire.

Votre texte témoigne d'un profil attachant,
Capable d'un humour au tour intelligent
Qui tranche sur les lettres insipides et austères
Par ce style chamarré que vraiment je préfère.
Notre entreprise souffre d'un manque de poésie

Et a vraiment besoin d'un peu de fantaisie.
Il me semble que vous serez ce rayon de soleil
Qui donnera aux chiffres un attrait sans pareil.

Apprêtez-vous à être notre muse comptable
Qui, de passif en actif, sera toujours capable
De jongler joliment avec chiffres et lettres
Pour de notre bilan devenir le grand maître.

Et si, ce que je crois, votre fringant plumage
S'avère à la hauteur de votre brillant ramage,
Je vous prédis chez nous une belle carrière
Avec une progression rapide et régulière.

Je me tiens donc, Monsieur, à votre disposition,
Pour avoir avec vous une longue discussion
Qui sera le début d'une collaboration
De nature à combler toutes vos ambitions.

Pas mécontent du tout de son courrier, le DRH se dépêche d'expédier sa missive, en attendant la réponse avec une impatience non dissimulée.

Quelques jours passent, et enfin notre DRH reçoit le courrier tant attendu :

« Monsieur,

J'accuse réception de votre courrier daté du 3 Mai et je vous en remercie.

J'ai le regret de vous annoncer que les termes de votre lettre ne correspondent pas du tout à l'image de sérieux et de professionnalisme que je m'étais forgé de votre société. Je ne peux prendre le risque d'intégrer une entreprise aussi farfelue que la vôtre qui adresse ce genre de courrier à ses candidats. Le

recrutement est une chose trop sérieuse pour laisser libre cours à ce genre de plaisanterie.

Je vous souhaite bonne chance dans votre recherche de collaborateur et vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments distingués ».

Burn-out

Françoise DE BLOMAC

1er prix du concours 2013

- Elle est morte.
- Non, pas possible. Quand ?
- Ce matin. Bruno l'a trouvé morte en arrivant.
- Vache. Qu'est ce qui s'est passé ?
- Burn-out. Brûlée de l'intérieur, cuite, fondue, en cendres.

En moins d'une demi-heure, la nouvelle se répand dans les étages. Morte. Manifestement, le diagnostic est sans appel. On discute, on analyse, chacun y va de son commentaire.

- Faut dire que ça faisait un moment qu'elle allait pas bien.
- Ouais, souvent elle déconnait grave.
- On sentait que ça chauffait là-dedans.
- Et les tremblements. T'avais remarqué comment elle tremblait parfois ?
- Moi, elle me faisait carrément flipper. T'as vu les bruits qu'elle faisait ?
- On aurait dû la mettre en retraite plus tôt. Elle était trop vieille.
- C'est vrai. Elle était usée.

Viennent ensuite les explications. Retour sur une vie brûlée au service de l'entreprise.

- Faut dire qu'y en avait qui abusaient. Ils n'arrêtaient pas de la solliciter.
- T'as raison, y'en a qui était toujours fourré chez elle.
- Je veux pas balancer mais Pierre, par exemple, c'était au moins six fois par jour.
- Moi, jamais plus de deux fois. Je faisais attention. Mais c'est vrai qu'on la croyait immortelle.
- J'en connais qui faisaient carrément leurs réunions de service chez elle.
- Et un café court sucré, et un long sans sucre, et un chocolat chaud...

- Moi, je dis, c'est depuis qu'ils ont rajouté leurs conneries de capuccino et de macchiato que tout s'est déglingué. Avant, elle allait très bien. Elle a pas pu s'adapter.
- Oui, et puis, il faut dire que côté entretien, c'était plus vraiment ça. Avant, c'était toujours le même gars qui venait. Il la connaissait, il savait ce qu'il fallait faire, il faisait attention, je l'ai même entendu lui parler. Depuis deux ans, c'était le défilé, jamais les mêmes, des petits jeunes qui n'y connaissent rien. Ils faisaient leur petite affaire en quelques minutes, et ils se tiraient. Alors, hein, forcément.
Le traumatisme est palpable. Toute la journée, c'est le défilé. Chacun vient constater les dégâts. L'odeur de brûlé est tenace dans la petite pièce sans fenêtre où elle reste là, plantée, inerte. Chacun se souvient.
- Moi, j'adorais son petit message "très bon choix". Des fois, c'était le seul truc positif de ma journée.
- Tu te souviens quand on a découvert un chat couché dessus ? On croyait que c'était elle qui ronronnait, en fait, c'était le chat de la vieille d'en face qui se réchauffait.
- Et la pétition, tu te rappelles la pétition ? Elle nous avait été bien utile pour faire passer discrètement le message. Je crois que c'est là que tout le monde a signé.
- Si on pouvait compter toutes les décisions qu'on a prises devant elle.
- Toutes les fois où elle nous a donné le courage de monter à la direction.
- Toutes les fois où elle nous a remonté le moral.
- Tous les petits problèmes qu'on a réglés.
- Et les rencontres, n'oubliez pas les rencontres ! Sans elle, Natacha n'aurait peut-être jamais connu Jean-Marc. C'est pas à la cantine qu'ils se seraient croisés ces deux là, Natacha, elle apportait toujours sa gamelle.
- Et mon projet de livret d'accueil, je vous rappelle que c'est ici qu'il est né.
- Oh, et puis les stagiaires qui croyaient qu'il faillait payer et qu'on laissait faire.
- Et la fois où Jean-Marc lui a filé des claques alors qu'elle n'y était pour rien, c'était les plombs qui avaient sauté.

- N'empêche qu'il a failli nous la tuer ce jour-là.
- Et le jour où elle pissait de partout ? Sur le coup, on a râlé, mais quand Madame Facture s'est fait repeindre ses « Louboutin », là, on a franchement rigolé.
HS. Le message est pourtant clair et écrit bien gros, mais rien n'y fait. Tout le bureau défile dans la petite pièce, procession triste des salariés, manifestement en panne d'occasions de rompre la monotonie de leurs tâches quotidiennes. Certains, tout en parlant des innombrables qualités de la morte, oublient son état et appuient négligemment sur leur bouton habituel. Sourires d'excuses de consommateurs désemparés.
Est-ce le résultat des discussions familiales sur la nouvelle du jour (enfin, chacun a quelque chose à raconter qui n'a trait ni à la crise, ni aux salaires bloqués depuis deux ans, ni aux chefs qui n'y comprennent rien, ni aux procédures stupides) ? La nuit porte t-elle conseil ? Toujours est-il, que, dès le lendemain, le défilé devant le cadavre prend une nouvelle allure. Oubliée la morte, même si sa carcasse est toujours là. Il s'agit maintenant de la remplacer. Une journée sans café, ça passe, mais il ne faudrait pas que la situation se prolonge. Adèle (Sainte-Adèle pour les intimes) a pris les devants et a rapporté une bouilloire et du café soluble "mais c'est provisoire, il faut la remplacer" précise t-elle à toutes celles et ceux qui viennent gentiment lui demander un petit shoot.
- De toutes façons, ils vont vite la remplacer. Le café, tout le monde en a besoin.
- Tu parles, ils s'en foutent là-haut. Eux, ils ont la Nespresso. Nous, on peut crever.
Natacha, qui lui doit tant (un mari et deux gosses, quand même, c'est pas rien. Même si ça lui a fait raté une belle promotion) se fend d'un petit mail à la direction générale, copie aux services généraux. La réponse arrive rapidement. « Nous vous remercions de nous avoir signalé ce dysfonctionnement. La société de maintenance a été contactée dès réception de votre message. Elle procédera à l'enlèvement et au remplacement demain dans la journée. Cependant, après consultation de la médecine du travail, l'accès sera désormais payant afin de limiter les consommations

excessives. Une réunion avec les représentants du personnel est prévue à 17h afin de définir un tarif adéquat. »
Dans le bureau de Sainte-Adèle, la bouilloire bout en continu, les salariés aussi.
- On compte sur toi pour leur dire que c'est pas possible. On va pas payer le café maintenant, c'est n'importe quoi. Déjà qu'ils ont augmenté les tarifs de la cantine.
- Cette histoire de médecine du travail, c'est de la foutaise. En fait, ils veulent plus nous voir traîner au café, c'est tout. Ils ont peur de ce qu'on se raconte. C'est des minutes qui rentrent pas dans la compta.
- Tu vas voir qu'en plus, ils vont se faire du blé sur notre dos. Bientôt, on payera le PQ si ça continue.
- Pourquoi on boit du café ? Parce qu'on est stressé. Et pourquoi on est stressé ? Parce qu'ils nous stressent. C'est à eux d'assumer, pas à nous de payer leur management déplorable.
- N'empêche, le café, ça file des ulcères. Moi, peut être que si c'est payant, ça va m'aider à diminuer.
- Tu sais, le chocolat aussi il va être payant. Et puis c'est une question de qualité. Avec du bon café, t'as pas d'ulcère.
- C'est comme les cigarettes, on sait bien que même si on augmente les prix, les pauvres, ils continuent à fumer, parce que c'est eux qui en ont le plus besoin. C'est de la foutaise je te dis.
En tant que représentante de ce qu'il est convenu d'appeler le petit personnel (mais pas devant eux, s'il vous plaît), Sainte-Adèle n'en mène pas large. La réunion a lieu chez le grand patron, dans son bureau open space pour lui tout seul. Le DAF, le DRH, la dircom sont là. On lui propose même un café, dans une vraie tasse.
- Vous comprenez, nous nous soucions du bien-être de chacun dans notre entreprise. Cette fin brutale, c'est l'occasion de remettre les choses à plat, de reconsidérer la situation, de faire le bilan.
- Savez-vous combien de kilos de café sont engloutis chaque année ? J'ai demandé aux services généraux de vérifier deux fois les chiffres. Je ne voulais pas y croire. C'est tout bonnement hallucinant !
- Avec le nouveau système, nous poussons les collaborateurs à faire plus attention.

- Par contre, nous sommes prêts à prendre un modèle plus performant, avec plus d'options : café bio, boissons énergisantes, eau fraîche, potages variés.
- C'est utile ça, les potages, pour ceux qui n'ont pas le temps d'aller à la cantine.
Les arguments pleuvent et Sainte-Adèle sent qu'elle va perdre son auréole en redescendant. Bien sûr, ils écoutent gentiment ses arguments, mais elle n'ose pas aller trop loin.
- Vraiment, vous ne voulez pas un café ? Vous devriez goûter les capsules violettes, elles sont excellentes.
- Rassurez-vous, nous savons que ces petits moments de pause et de convivialité sont importants, et nous ne voulons absolument pas les remettre en cause. Je vous le répète, tout cela est pour le bien de tous.
- Vous comprenez, n'est-ce pas ?
- 1 euro, c'est raisonnable, non ?

Vu d'en haut

Jacques BAUGE

1er prix du concours 2014

Il était arrivé en France à la fin des années soixante, à l'âge de dix-huit ans. Joao venait d'un village isolé dans la montagne, non loin de Porto. Ne sachant que quelques mots de français, il en avait très vite acquis une excellente maîtrise tant à l'écrit qu'à l'oral. A l'époque, trouver un emploi était facile, même pour un étranger. Joao Da Costa avait été embauché comme manœuvre dans une entreprise de travaux publics. Vif et habile, il avait rapidement été repéré par le chef de chantier, Michel Lajoie, et répertorié comme un élément sérieux. Aussi, quand le grutier était tombé gravement malade, Lajoie avait tout de suite pensé à lui pour le remplacer momentanément. Au bout d'une longue absence, le grutier était décédé et Joao avait conservé définitivement ce poste. Depuis, il donnait pleine satisfaction dans son activité.

Joao avait maintenant soixante-trois ans. C'était son dernier jour d'activité. Demain, il serait en retraite. Le mois de novembre se terminait. L'horloge lumineuse d'un bâtiment commercial voisin indiquait 06h58. Joao monta comme chaque jour l'échelle de sa grue, peut-être plus lentement que d'habitude car il était un peu intimidé par cette ultime journée de travail. Même si la mise en protection de la charpente de la tour rend l'ascension sans risque de chute important, la montée jusqu'à la cabine est toujours un effort physique. Conscient de son âge, Joao s'imposait des paliers de pause en gravissant les échelons.

Arrivé dans la cabine, Joao visualisa tous les éléments du chantier où il travaillait depuis deux mois. Plusieurs bâtiments de huit étages étaient simultanément en construction. De la cabine qui culminait à vingt-cinq mètres de hauteur, Joao avait une connaissance topographique nette du chantier. Son champ de vision était ponctué de repères précis : certains toits, des antennes,

les allées de passage des engins. Une longue expérience des chantiers lui permettait de reconnaître chacun de ses collègues dans les petites silhouettes qui se déplaçaient au sol. Le casque blanc du chef était différent de celui, orange, des ouvriers. Joao reconnaissait aussi la silhouette des deux manœuvres qui s'activaient au coffrage : Emilio et Jeannot. Il connaissait parfaitement les phases des travaux pour chaque activité. Il devinait les temps de pause de chacun et tenait compte des brèves interruptions d'activité quand éclataient des averses brutales. Tout cela lui était familier depuis de longues années.

La cabine dans laquelle Joao officiait, la même depuis dix ans, lui était devenue une seconde habitation. Par rapport à celles qu'il avait connues auparavant, celle-ci était bien mieux conçue, bénéficiant des nouvelles normes ergonomiques. On aurait presque pu la dire confortable. L'habitacle était muni d'un siège adapté réglable. La vitre de la cabine, très large, permettait une vue panoramique dégagée qui s'étendait sous les pieds de l'opérateur, autorisant une visibilité jusqu'à la base même de la tour. Les boîtes de commandes, les leviers et les divers boutons étaient disposés de manière fonctionnelle de part et d'autre du siège du conducteur de la grue. Joao aurait presque pu les manœuvrer dans l'obscurité sans aucun éclairage, tant son environnement lui était devenu familier.

Le métier de grutier est, encore maintenant, difficile et exigeant. Cependant il avait constitué, pour Joao, la meilleure partie de sa vie et la plus riche de souvenirs. Pour son dernier jour de travail, il se sentait empreint de vague à l'âme. Mais ce qui chagrinait surtout Joao ce jour-là, c'était le mutisme de ses collègues de travail. Ils savaient pourtant tous que l'heure de sa retraite était venue. Aucun ne lui avait manifesté le moindre signe de sympathie. Lorsqu'ils avaient enfilé ensemble leurs tenues de travail dans la cabane au sol, Manuel avait paru aussi bougon que d'habitude et Michel ne lui avait pas dit trois mots. Pourtant, ils se connaissaient depuis longtemps. Manuel, natif de Breira, un village proche du sien, avait été embauché dans l'entreprise le même jour que lui. Et puis tous les autres, Ernesto, Gérard, Victor, que, du haut de sa cabine, il

apercevait depuis des années. Chaque jour, ils échangeaient des signes convenus pour déplacer un chargement de parpaings ou des sacs de sable. Mais ce jour-là, aucun ne se manifestait. Pour ses quarante ans de travail, le mettaient-ils en quarantaine ?

Certes, le silence et la solitude, le grutier les avait vécus des années durant dans sa cabine sans aucune tristesse. Mais maintenant, ils lui faisaient un peu peur. Etait-ce la simple nostalgie d'un passé professionnel disparu ? Ou bien ce que les Français nomment vague à l'âme ? Ou bien encore cette saudade propre aux Portugais, mélange de tristesse et de mélancolie ? Il était, bien sûr, encore trop tôt pour le dire.

Le soleil commençait à se coucher sur la ville. Dans quelques minutes le chantier allait être plongé dans la pénombre de cette soirée de fin d'automne. La grue, telle l'oiseau dont elle porte le nom, se dresserait comme un grand échassier sur le site silencieux. L'activité du chantier venait de s'arrêter. La pelleteuse était déjà rangée près des chariots élévateurs. Joao effectua les réglages des commandes pour immobiliser la flèche et mettre la grue en sécurité pour la nuit. Il commença à descendre lentement l'échelle d'accès à la cabine, s'étonnant du profond silence qui régnait sur le chantier. Tout le monde semblait déjà parti…

Soudain, le site s'anima. Des projecteurs éclairèrent le sol. Presque arrivé en bas de l'échelle, Joao aperçut plusieurs dizaines de silhouettes qui convergeaient vers lui. Manifestement, tous les ouvriers et contremaîtres du chantier étaient présents. Ils avaient quitté leurs vêtements de travail et étaient déjà vêtus de leurs habits « civils ». Certains portaient encore leurs casques orange ou blanc. L'arrivée de Joao au sol fut saluée par une salve d'applaudissements. Cette animation soudaine le sidéra puis sa stupéfaction fit place à une phase d'émotion intense. Sous le faisceau du projecteur de la grue, il paraissait en sueur, le visage tendu et les traits tirés. Les uns et les autres se rassemblèrent en cercle autour de lui.

Le directeur de la société, venu de Paris lut, texte en main, un bref discours, un peu convenu, où il était question d'assiduité et de conscience professionnelle. Puis Michel, le chef de chantier, se rapprocha de lui. Sans note, il fit une longue et chaleureuse intervention, ponctuée d'anecdotes vécues, racontant la vie de Joao depuis son arrivée en France. Ce fut ensuite au tour du délégué syndical d'évoquer divers épisodes de solidarité discrète mais réelle de la vie laborieuse du futur retraité. Deux ouvriers, amis proches de Joao, lurent un texte rédigé avec leurs collègues. C'était une courte allocution illustrée d'épisodes qu'ils avaient vécus avec lui.

Un buffet avait été préparé, éclairé par tous les projecteurs du chantier car la nuit était maintenant presque complète. Entorse à la sécurité, deux manœuvres du chantier allumèrent un feu de bois avec les débris d'une vielle palette. Manuel, le collègue bougon de Joao, natif du même village, entama alors en portugais une vieille mélodie du pays. Si la musique était celle d'un fado, habituellement mélancolique, ce chant-là n'était pas triste. Manuel en avait probablement modifié les paroles. En effet, les couplets parlaient de la camaraderie sur les chantiers, des luttes ouvrières et de la solidarité au travail. Un peu de nostalgie quand même : il était question du temps qui passe dans la vie des hommes…

Joao s'était placé dans l'ombre du braseiro. Pour la première fois de sa vie, des larmes coulèrent sur son visage.

La femme de l'ombre

Sylvie FERRAND

1er prix du concours 2015

Tous les matins, j'entre la première dans les bureaux. J'arrive très tôt, à une heure où tout le monde dort encore. J'ouvre la porte avec la clé qui m'a été confiée. Je sais que seuls les responsables en ont une normalement, alors j'ai l'impression d'avoir un privilège.
Je travaille ici depuis plusieurs années, et pourtant personne ne me connaît. Je lave et je frotte pour que tout brille. Quand j'ai fini, je referme la porte avec la clé et je repars discrètement. Les autres peuvent arriver, tout est prêt. En fait, contrairement à ce que l'on pourrait penser, ce métier me plaît. J'ai l'impression d'être utile.
Ils ne sont pas nombreux à travailler ici. Une trentaine au maximum. Ils ont de l'espace et de la chance d'être si bien installés. C'est rare de nos jours.
Je commence à les connaître un peu. Certains plus que d'autres. Par exemple, le jeune père de famille désorganisé. Son bureau est encombré de piles de papiers, un peu plus hautes chaque jour. Parfois, je fais du rangement pour lui, mais je suis persuadée qu'il ne s'en rend même pas compte. Au milieu de tout ce désordre, il y a des portraits de ses enfants qui sont superbes. Il a du talent pour la photographie. Pas loin, un autre salarié apporte un peu de fantaisie et de joie. Il change de décoration tous les lundis. Autour de lui, les murs sont couverts de posters colorés. Et, juste à côté, c'est mon préféré. Il a une petite carte avec des cœurs posée en dessous de son écran depuis des mois et des mois. Des mots y sont tracés d'une écriture encore maladroite. Sûrement par un de ses enfants. D'ordinaire, c'est le genre de cadeau qui finit au fond d'un tiroir. Je nettoie toujours ce bureau avec un peu plus de tendresse que les autres.
C'est frustrant d'imaginer les gens sans les avoir jamais vus. Sans savoir à quoi ils ressemblent. Souvent, j'ai envie de m'attarder, pour pouvoir les observer. Mais cela m'est interdit. Chacun doit rester à sa place.

Depuis plusieurs semaines, je sens un changement. Ils ont mis des affiches sur les murs. Ils ont distribué des tracts, j'en ai trouvé plein dans les corbeilles à papier. Plusieurs chaises sont regroupées devant le bureau du fond, ils doivent se retrouver là pour discuter. Ils ne le faisaient pas avant. Même celui des posters a rejoint le mouvement. Il a tout recouvert avec ces petites feuilles qui symbolisent leur mécontentement. Et il ne change plus rien.
J'aimerais bien être au courant de ce qui se trame. Cela me préoccupe.
Le problème, c'est que je ne sais pas lire. Cela paraît incroyable à notre époque, pourtant c'est la vérité. Je n'ai pas eu l'occasion d'apprendre quand j'étais jeune et après, je n'ai jamais réussi à m'y mettre. Mes fils ont bien essayé de me montrer, mais j'ai toujours autre chose à faire. J'ai du mal à me concentrer.

Un matin, en arrivant, je m'aperçois qu'il se passe quelque chose d'anormal.
La porte est ouverte.
J'hésite avant d'entrer, je ne suis pas très courageuse. Mais je n'ai pas le choix. Je ne peux pas risquer de mettre mon patron en colère. J'ai besoin de mon salaire.
Je récupère le matériel dans le local réservé à l'entretien. Je pousse mon chariot dans le couloir. Il n'y a personne, apparemment. Je commence mon ménage, dans le même ordre que les autres jours. Je n'aime pas bousculer mes habitudes. C'est quand je me rends dans les sanitaires pour homme que je le vois. Il s'est endormi sur le sol. Je recule. Je ne sais pas quoi faire.
Je ressors et poursuis mon nettoyage. J'ai honte. Je me dépêche de finir. Mais je suis obligée de revenir vers les toilettes. Je ne peux pas les laisser dans l'état où ils sont. Les gens sont plus sales que ce qu'ils paraissent. Et puis, en y réfléchissant, je pense qu'il faut réveiller ce monsieur. Il ne doit pas rester là. Sinon, ses collègues se moqueront de lui.
Je vais lui chercher un café. Je dois fouiller dans la poche de mon pantalon, sous ma blouse, pour trouver des pièces. Je me demande pourquoi ce n'est pas gratuit. Je suis bien placée pour savoir qu'il

n'y a pas de petites économies, mais quand même, ils brassent beaucoup d'argent ici.
Je retourne près de l'homme allongé. Je pose le café sur le lavabo et je me penche vers lui. Je secoue doucement son épaule.
« Monsieur, Monsieur, réveillez-vous. »
Il ne bronche pas.
Je le secoue un peu plus fort. Il ne remue toujours pas.
Je ne sais vraiment pas quoi faire. J'essaie d'appeler mon aîné, il a des solutions à tout. Il ne répond pas. Il doit dormir. J'hésite à téléphoner à mon patron. Mais, non, il faut que je lui montre que je suis capable de me débrouiller toute seule. Il l'a dit à la dernière réunion. Nous devons apprendre à être plus autonomes.
Je regarde ma montre. J'ai le temps d'attendre un peu. Il va peut-être se réveiller. Je fais un tour dans les bureaux. Je m'attarde quelques secondes devant mon préféré. Je l'imagine prendre son petit-déjeuner en famille avec sa femme et ses enfants avant de se préparer pour venir ici. Je vois les jolies petites têtes blondes. J'entends leurs rires.
Mais le temps passe vite. Je sors de mes rêveries et retourne dans les toilettes. L'homme n'a pas bougé. Le café est froid. Je le vide. Je remplis le gobelet avec de l'eau et je fais une chose que je ne devrais pas faire. Je le jette sur la tête du monsieur. Je ne connais rien de plus efficace pour réveiller quelqu'un. Mes fils le savent bien.
L'homme n'a aucune réaction.
Alors je comprends que je me trompe depuis le début. Il ne dort pas. Il y a autre chose. Je suis une idiote. Mes mains tremblent pour attraper mon téléphone. J'essaie de me souvenir du numéro des urgences. Je repense à la publicité qui passe à la télévision. Je tape sur les touches. Je dis à la dame qui décroche qu'il faut envoyer des secours. Je ne sais pas donner l'adresse, mais j'explique comment venir. J'attends qu'ils arrivent. Je leur montre et je me sauve. J'ai d'autres ménages à faire.

Dans l'après-midi, mon patron me téléphone. L'entreprise l'a contacté. Ils voulaient me remercier d'avoir appelé le SAMU. Je reste silencieuse, je ne mérite pas leur reconnaissance. Je n'ai fait

que ce que n'importe qui aurait fait, et j'ai un peu trop tardé. Mon chef continue à parler. L'homme que j'ai trouvé était un employé. Il s'est suicidé en avalant des médicaments. Il avait pris la clé d'un des responsables pour commettre son acte au bureau. Les secours n'ont rien pu faire. Il était mort depuis plusieurs heures. Je sens des frissons parcourir mon corps. Je ne comprends pas. Il me semble qu'ils ont tout pour être heureux dans cette société.
Mon patron m'explique, ils ont été rachetés par des Hollandais qui ont décidé de licencier du personnel pour réduire les coûts. Les plus pessimistes pensent même qu'ils vont fermer le site. Ses mots sont presque du chinois pour moi. Il poursuit. Dans notre région, le taux de chômage est important. Les possibilités de retrouver un travail dans ce domaine sont quasi inexistantes, à moins de déménager. À quarante ans passés, avec un emprunt sur le dos et une famille à nourrir, c'est une situation terrifiante. La pression était devenue trop forte pour cet homme. Il l'a écrit dans le mail qu'il a envoyé à ses collègues. Il laisse trois enfants derrière lui.
Avant de raccrocher, mon patron me dit qu'il ne faut jamais sous-estimer la chance que nous avons. Je le sais. Je ne me plains pas de ma situation.

Le matin suivant, j'ai peur en ouvrant la porte. Je commence mon nettoyage. En arrivant devant mon bureau préféré, je constate qu'il a été vidé. Tout a été rangé dans des cartons, même la petite carte. C'était lui, l'employé malheureux. Ils n'ont pas attendu pour faire de la place.
Les larmes coulent sur mes joues.
Je me recueille un instant et je pars en courant. Je sais que je risque mon poste si je m'en vais sans finir mon ménage, mais je ne peux pas rester.
Demain, pour la première fois, je ne reviendrai pas travailler avec plaisir.

Je revis

Laurence BOURGEOIS

1er prix du concours 2016

Quelle cavalcade, ce matin ! La nouvelle oncologue de Gustave-Roussy n'a même pas pris le temps de se présenter. Peu importe, les nouvelles sont bonnes : à quatre-vingt- dix-neuf pour cent, je suis tiré d'affaire. Seize séances de radiothérapie auront suffi à éradiquer la cochonnerie et à mon plus grand soulagement, j'échappe à la chimio, ce qui place mon état de santé au-dessus de tout soupçon.

Chez MilKrebs, le laboratoire pharmaceutique qui m'emploie depuis bientôt cinq ans, être contraint de dévoiler ma faille, et, avec elle, ma boule à zéro, me ficherait dans un sacré pétrin. « Chez nous, on veut le top du top ! La crème de la crème ! » répète inlassablement mon PDG, Patrick Renaut. Il avait conclu notre entretien d'embauche par ces mots : « En tant que DRH, vous devrez montrer l'exemple. » C'est sûr, pris entre l'enclume de la direction et le marteau des employés, mon métier m'impose une résistance à toute épreuve. Chaque jour, j'œuvre pour réconcilier péniblement les intérêts du business et le cœur de tous ces hommes et de toutes ces femmes, dont j'écoute les frustrations ressassées et les problèmes personnels, dont j'étudie les désirs d'évolution ou de départ, que je tente de remotiver et de protéger d'un management de plus en plus déviant, prêt à les sacrifier sur l'autel de la rentabilité et de la performance.

Pour eux, je me dois d'être « au top ». Et ce matin, je le suis, comme rarement. C'est bien simple, j'ai l'impression de tout redécouvrir. Bien sûr, il y a toujours cette écrasante tour de verre et d'acier perforée de milliers de petits trous. Ces affreux ficus trônant dans le hall, le sourire forcé de l'hôtesse d'accueil et, au trente-neuvième étage, la sempiternelle farandole de ronds de jambes, de courbettes obséquieuses et de congratulations hypocrites. Mais je vois tout ça d'un œil neuf, maintenant. D'un

œil émoustillé par le bonheur de faire à nouveau partie de ce monde.

Ce matin, je revis, et je suis heureux d'aller travailler.

Mon duffle-coat encore sur le dos, Marie-Laure me tend une pochette jaune poussin. À la DRH, on classe secrètement les collaborateurs par couleur, selon leurs résultats et leur comportement (un peu comme on trie les patates en fonction de leur taille pour respecter la segmentation culinaire).

« Tiens », me lance-t-elle avec un étrange rictus, « Patrick te cherche depuis tout à l'heure, il souhaite te parler de ce dossier, c'est urgent. »

Le jaune poussin étant réservé aux salariés « modèles », je ne suis pas surpris de lire le nom de Suzanne Gilardoz sur l'étiquette : il s'agit-là d'une de nos meilleures visiteuses médicales. La cinquantaine bien tassée, voilà plus de vingt ans qu'au volant de son suppositoire bleu métallisé, cette femme aussi massive qu'authentique, à la chevelure parsemée de fils argentés, sillonne la région Rhône-Alpes en quête de prescriptions. Sa mission : démontrer à toute allure les vertus d'un médicament et semer derrière elle quelques gadgets, afin que les juteuses pilules de MilKrebs atterrissent sur l'ordonnance. Mais contrairement à toutes les machines blond doré payées pour débiter un argumentaire monotone et désincarné, Suzanne, elle, laisse parler son cœur. Et le miracle opère. Alors certes, il y a peut être moins de cases cochées dans ses tableaux de bord, mais les résultats sont au rendez-vous. À elle seule, elle enterre tous les consultants en techniques de communication de la capitale, et haut la main.

La chemise poussin sous le bras, je toque à la porte du patron.

« Entrez ! Ah… tu tombes à pic. Installe-toi. J'aimerais te parler de Suzanne. Je serai bref : comme beaucoup ici, je suppose que tu l'apprécies, mais nous allons devoir la sortir, et fissa. »

Mon sang ne fait qu'un tour. Soudainement, je sens une petite boule toute dure remonter au niveau de mon estomac, lentement, comme un têtard en quête d'oxygène. Je me mords la langue pour faire revenir ma salive, et reprendre tant bien que mal le fil de la conversation :

« Mais… mais c'est impossible…

- Écoute, elle n'est plus taillée pour la course, la Suzanne. Ce n'est pas avec elle qu'on va passer la barre du milliard, pas vrai ? Pour piler la concurrence, nous devons nous entourer des meilleurs ! Renouveler l'eau du bocal, en remplaçant les vieux coucous rétrogrades par des avions de chasse. Exit, les indécrottables réticents au changement ! On a beau les pousser, ils ne bougent pas d'un iota. Tiens, pas ça ! », vocifère Renaut en faisant claquer l'ongle de son pouce sur son incisive.

- Mais ses chiffres sont là… et ses médecins l'adorent !

- Inutile de chercher à m'amadouer. Je te demande de me préparer sa convocation à l'entretien préalable pour demain matin.

- Tout de même, Patrick… Vingt ans d'ancienneté, ça va nous coûter bonbon… Sans compter l'absence de cause réelle et sérieuse. Licenciement abusif, sans vouloir te faire de dessin, on monte vite à deux ans de salaire. Et en cas de litige, son dossier sera épluché au peigne fin par les juges. Crois-moi, on ne nous fera pas de cadeaux. Non vraiment, je…

- Stop !!! Demain à la première heure, avec la convocation. Je la signerai personnellement.

J'ai subitement l'impression de tremper dans l'eau croupie d'une mare renfermant une ribambelle de colverts morts. Comment est-ce possible ? Et pourquoi est-ce à moi de porter l'estocade ? Après tout, ce n'est pas mon initiative… Pourtant, rebelote, je m'apprête à exécuter les ordres d'une direction oppressante. Au fond, de directeur, je n'ai que le titre, apposé en relief sur un joli bristol rectangulaire. En réalité, je ne suis qu'une vulgaire chambre

d'enregistrement, une caisse de résonnance des décisions prises en haut lieu. Mais non ! Hors de question de foutre sur la paille une famille entière sans avoir éclairci l'affaire ! Aucun motif ne justifie ce licenciement. Alors quoi ? Sanctionne-t-on son anticonformisme ? Le fait d'avoir un jour copiné avec les partenaires sociaux ? D'oser mettre du cœur dans une organisation où tout élan d'humanité finit par passer pour de l'insoumission ? Quand bien même, où serait le degré d'urgence la concernant ? À moins que… Oui, elle a dû commettre une faute… Une boulette énorme ! Mais pourquoi me l'avoir cachée ? Je veux absolument avoir le fin mot de l'histoire. Je vais investiguer. Non ! Cette fois-ci, je n'obéirai pas comme un caniche galeux. Après tout, mon métier ne se résume pas à foutre à la porte et à calculer les lots de consolation ! J'ai bien réussi, par le passé, à tirer des collaborateurs de la panade, à éviter des licenciements secs, à redresser des êtres démotivés… Je vais me battre pour Suzanne.

Après vingt-deux secondes d'ascension vertigineuse, je débarque dans le hall, tympans bouchés. Tête baissée, je pénètre dans l'antre présidentiel.

« À nous, annonce Renaut. Où dois-je signer ?

- Nulle part.

- Pardon ?

- Je n'entamerai aucune procédure sans un minimum d'explications.

- Ne te bile pas pour ça, tu vas en avoir… Permets-moi tout d'abord de te remettre ceci. »

Il me tend une enveloppe avec un rabat gommé soigneusement replacé à l'intérieur. Pas de nom, pas d'adresse. D'un geste maladroit, je glisse mon indexe sous le rabat. Mon cœur tambourine par à-coups incontrôlés. Je déplie le papier. Une déchirure sourde, d'une rare violence, me fend du crâne aux

orteils, comme du bois sec sous les coups d'une hache. Le cerveau engourdi par une décharge de cent mille volts, je bégaie :

« Vous… Enfin tu… tu me convoques ?

_ Tu es DRH, je ne vais pas t'apprendre ton métier… Refus d'appliquer une directive, c'est la faute grave assurée : sortie directe, quasi sans indemnités.

- Mais…

- Jusque-là, tu avais été irréprochable. Un parcours sans faute. Le top du top ! La crème de la crème ! Mais MilKrebs ne pourrait supporter ne serait-ce qu'un petit pour cent de défaillance potentielle. L'histoire de Suzanne était donc pour moi le seul moyen de t'épingler.

- Je… je ne comprends pas…

- Ma femme vient d'intégrer le service d'oncologie de Gustave-Roussy. »

Espaces de discussion sur le travail, dialogue professionnel sous de multiples formes, ici concours de nouvelles sur le travail : l'appétence à prendre la parole pour parler et discuter du travail ne se dément pas. Plus de 150 nouvelles parvenues à l'Aract Occitanie et soumises à la discussion nourrie du jury : nouveau record !

Cette douzième édition est aussi un tournant pour notre concours, avec une invitation à prendre la plume pour traiter plus particulièrement d'un thème. Cette année le sujet proposé est celui des innovations managériales.

Belle idée qui permet de vérifier à nouveau combien ces questions sont structurantes dans les propos mobilisés par les auteurs comme dans les entreprises pour parler du travail. Oui, les liens sont forts entre management et conditions de travail, management et organisation du travail, management et conduite du changement, management et santé des salariés, comme des entreprises.

Plusieurs nouvelles nous invitent à réfléchir sur l'enjeu pour tous à faire évoluer les pratiques et les cultures managériales, à dépasser le pilotage par les tableaux de reporting pour revenir à un fonctionnement plus humain, moins désincarné et au « management du travail ».

Dans les textes des auteurs : autonomie, prise d'initiative, organisations apprenantes riment avec travail d'organisation, management participatif, droit à l'essai et à l'erreur pour innover dans tous les domaines.

Nous sommes loin des modèles invitant à alléger mécaniquement l'entreprise jusque dans sa ligne managériale et c'est peu de dire que ce faisant, cette année encore, les nouvelles retenues par le jury nous invitent à plonger au cœur du travail pour le transformer.

Frédéric DUMALIN
Directeur de l'Aract Occitanie
Délégué régional de l'Anact

Crédit photo : Marie Bousquet, "Le travail en images" 2016

Liberté • Égalité • Fraternité
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
PRÉFET DE LA RÉGION OCCITANIE
La Région Occitanie Pyrénées · Méditerranée
Anact Aract
LE RÉSEAU
l'Europe s'engage en Languedoc-Roussillon avec le FSE
UNION EUROPEENNE
FONDS SOCIAL EUROPEEN